ABEL HERMANT

Mémoires pour servir à l'Histoire de la Société

D'UNE GUERRE A L'AUTRE GUERRE

L'Aube ardente



PARIS
LIBRAIRIE ALPHONSE LEMERRE
23-33, PASSAGE CHOISEUL, 23-33

L'Aube ardente

DU MÊME AUTEUR

Mémoires pour servir à l'Histoire de la Société

Confession d'un Enfant d'hier (Ollendorff) . . . . 1 vol.
Confession d'un Homme d'aujourd'hui (Ollendorff). . . . . . 1 vol.
Souvenirs du Vicomte de Courpière, par un témoin (Ollendorff) . 1 vol.
Monsieur de Courpière marié (Flammarion). . . . . 1 vol.
Les Confidences d'une Biche. (Lemerre). . . . . 1 vol.
La Biche relancée (Lemerre) . . . . 1 vol.
Les Grands Bourgeois (Lemerre) . . . . 1 vol.
La Discorde (Lemerre). 1 vol.
Les Affranchis (Lemerre) . . . . 1 vol.
Histoire d'un Fils de Roi (Michaud) . . . . 1 vol.
Les Renards (Michaud) . . . . 1 vol.
Chronique du Cadet de Coutras (Michaud). . . . . 1 vol.
Coutras, soldat (Michaud). . . . . 1 vol.
Coutras voyage (Michaud) . . . . 1 vol.

D'UNE GUERRE A L'AUTRE GUERRE :

I. L'Aube ardente. . . . . 1 vol.
II. La Journée brève *(en préparation)*. . . . . 1 vol.
III. Le Crépuscule tragique *(en préparation)* . . . . 1 vol.

ABEL HERMANT

Mémoires pour servir à l'Histoire de la Société

D'UNE GUERRE A L'AUTRE GUERRE

L'Aube ardente

PARIS

LIBRAIRIE ALPHONSE LEMERRE

23-33, PASSAGE CHOISEUL, 23-33

M DCCCCXIX

L'AUBE ARDENTE

I

LE MATIN DES MATINS

Les félicités destinées aux Justes après la mort sont malaisément imaginables ; les poètes, de tous les pays comme de tous les âges, en ont manqué la description, au point de nous en inspirer la peur plus que le désir, et de nous suggérer une préférence pour la médiocrité du Purgatoire. Ils ont en revanche mieux réussi à peindre le Paradis terrestre ; et ce que le jardin merveilleux devait avoir d'extrêmement matériel, de tropical, a fourni de thèmes moins inégaux à leur verve les grands inventeurs de métaphores et de mots. Ils ont su évoquer en nous l'héréditaire mémoire de ces heures initiales, où circulait par toute la nature une sève

dont l'abondance fait honte à notre anémie ; ils ont rêvé les aspects primitifs de la terre « encor mouillée et molle du déluge ». Leurs vastes ébauches nous étonnent, et nous ne prenons pas garde en les admirant que, ces mêmes splendeurs, nous les avons vues, non pas sur la toile des tableaux ni sur le papier des livres, mais de nos propres yeux ; car elles ne sont pas éteintes ni abolies : hier, aujourd'hui, demain elles se répètent, et dans les siècles des siècles ; car chacun des individus de l'espèce revit pour son compte, une à une, toutes les époques. Pour chacun d'eux, comme si nulle génération n'avait existé antérieurement, et qu'il fût à la lettre le premier exemplaire humain sorti des mains de Dieu, chacun des réveils de l'enfance est le réveil du Monde. Chaque matin est le matin des matins, un instant prodigieux, un jour inouï. L'enfant, l'adolescent, ainsi que l'Adam biblique, a cette joie quotidienne, effrénée, naïve, de commencer le Temps. Chaque aurore est pour lui le même abîme d'éblouissement que l'aurore première, et à mesure que sa sensibilité se dégage du sommeil qui l'engourdissait, il voit naître parmi le crépuscule et les brumes un paysage comparable à ceux de l'Éden, « dont l'extase est presque de l'effroi ».

Mais cet éden est intérieur, ces paysages sont des paysages d'âme ; et sans doute, le poète qui

essaierait de les décrire y échouerait, faute de moyens assez spirituels. Il risquerait aussi de détonner. Quelques jeunes hommes l'écouteraient avec sympathie, et regretteraient seulement qu'il fît des crayons si pâles de leur jardin secret; mais les adultes n'apercevraient que le ridicule défaut d'harmonie de son lyrisme et des figures contemporaines. C'est que l'enfant, l'adolescent participent encore de l'éternité. Dès le triste âge adulte, l'homme entre véritablement dans la durée qui se chiffre et qui date, et comme s'il avait bu l'eau du Léthé, il oublie jusqu'au dernier souvenir de son paradis perdu. Il appartient comme un esclave à un siècle, à un fragment de siècle. Il dépend d'un milieu, de certaines mœurs, d'un décor, d'un costume; et, parmi toutes ces modes, ce qui n'est qu'éternel et immuable a un air démodé, et fait rire.

Philippe déjà pressentait cette dissonance, ce blessant anachronisme. Il était à l'âge intermédiaire entre la première fleur et la maturité. Il n'avait souffert encore nulle diminution, ni renoncé, au seuil de la saison virile, aucun des magnifiques pouvoirs de l'enfance. Toutes les énergies étaient chez lui en excès; elles l'enivraient toujours, mais il ne les ignorait plus, et il n'était plus capable d'effronterie, il avait une pudeur inquiète. Il ne livrait qu'avec rete-

nue, à autrui, à sa conscience même, le secret de ses merveilles intimes. L'aube nouvelle renouvelait en lui chaque jour un enthousiasme comparable à celui des hommes primitifs, étonnés et ravis que le soleil se levât encore ce matin; le spectacle de sa belle intelligence ne l'exaltait pas moins que celui de la nature et ne lui était pas moins nouveau : il n'avait pas encore eu le loisir de compter toute sa richesse. Mais, tandis qu'il s'admirait ingénument, d'instinct il gardait les paupières fermées, afin de n'être pas gêné par les objets sensibles, et par un décor trop précisément situé dans le temps. Ce décor en effet, qu'il avait lui-même ordonné avec un goût très sûr, mais sujet à des repentirs prochains, ce décor était l'illustration d'une des périodes de la société bourgeoise les plus rigoureusement limitées, qui a duré vingt ans à peine.

Le quartier de Paris où demeurait Philippe est celui qui a le mieux signifié, pendant les trente dernières années du dernier siècle, par ses changements de physionomie brusques, l'instabilité des habitudes. C'était la plaine Monceau, où il se souvenait d'avoir vu brouter des chèvres après la guerre : auparavant, il ne poussait point, même le dimanche et le jeudi, jusqu'à cette *terra incognita;* et la rue de Lisbonne, où logeaient alors ses parents, lui semblait aux confins du monde, surtout pendant

le siège de Paris, quand après la classe du soir, écourtée faute de gaz, il remontait en grelottant le boulevard Malesherbes, luttant de vitesse avec la nuit qui tombait.

Puis, les peintres s'étaient partagé ces terrains vagues. Ils avaient inventé une peinture, à la fois d'histoire et de genre. Cet art était rémunérateur. Ils obtenaient des honneurs et ils faisaient fortune, ils étaient les rois du jour. Ils ne le furent pas longtemps. La peinture se vit détrônée par la littérature, qui n'était d'ailleurs, en ce temps-là, qu'une peinture écrite. Les gens de lettres se piquaient avant tout d'être artistes. Ils concevaient une aristocratie purement intellectuelle, où, par une légèreté inexplicable, ils n'accordaient aucune place et aucun titre à la pensée pure. Philippe Lefebvre, à vingt-deux ans, sentait déjà toute sa supériorité sur ces hommes de sensation. Il n'avait guère fait que ses classes ; mais bien des gens qui professent la littérature n'en pourraient pas dire autant. Il se tenait pour un honnête homme, quelque peu égaré parmi une élite où manque la vraie culture, souvent même l'éducation élémentaire : modeste quand il se jugeait à part, orgueilleux quand il se comparait. Orgueilleux, non, mais enthousiaste sous une apparence de froideur timide; ivre de sa jeune pensée qui fermentait comme un vin doux; ivre surtout à ces heures de réveil, où son paradis intérieur

se révélait à lui une fois de plus dans la clarté flatteuse de l'aube. Comme tous les jeunes gens, il l'avait fleuri sans scrupule de fleurs pillées un peu partout. Déjà cependant il en avait lui-même semé ou croisé quelques-unes, et dans la serre où il les cachait, il les regardait grandir, si frêles, avec une tendre, avec une tremblante prédilection.

Comme il avait orné son éden de fleurs d'emprunt, il avait dû aussi faire son nid dans le nid des autres. Il l'avait choisi dans ce quartier tout neuf, qu'ont déshonoré depuis les immeubles à sept étages, mais qui n'était alors peuplé que de petits hôtels. La maison hollandaise y voisinait avec le manoir du moyen âge, un cottage de Henley avec une maison de Jacques Cœur, et le gothique flamboyant avec le perpendiculaire. Ainsi, le siècle que harcela toujours une superstition maladive et pernicieuse de l'originalité, accusait par mégarde son impuissance de rien créer d'original.

Non loin de la place Malesherbes s'élevait une sorte de palais, qui était une réplique exacte du château de Blois et ne lui ressemblait pas du tout. On remarquait çà et là, dans les rues adjacentes, trois ou quatre hôtels moins importants, de même style, qui appartenaient au même propriétaire et avaient été construits par le même architecte. Ils étaient comme des fragments, des rognures du grand château. Le

moindre, dont la façade ne passait point sept mètres, avait une porte à un seul battant, basse, de chêne plein, et le linteau de pierre était sculpté en forme d'accolade. Derrière cette porte, un vestibule, étroit comme un couloir, aboutissait à un escalier en tourelle. Il n'y avait que deux étages, loués séparément, et à chaque étage, outre de petits réduits impraticables, une salle immense, dont le plafond était à poutres apparentes. La cheminée, monumentale, atteignait le plafond. Elle avait aussi deux étages, et était décorée, à mi-hauteur, de la salamandre, au fronton, du porc-épic. Le tout était de pierre grise, mais égayée par des écussons peints d'azur, de gueules, de sinople, d'argent et d'or, qui figuraient les armoiries de familles inconnues. Le jour venait d'une verrière qui occupait tout un côté de la pièce, qui était divisée par des meneaux, et sommée, à l'extérieur, d'une accolade semblable à celle de la porte, mais naturellement de plus grande dimension. Une dentelle de pierre couronnait la façade et masquait le chéneau. Les chambres de domestiques n'étaient point logeables, mais elles recevaient la lumière de lucarnes démesurées, et vraiment plaisantes à voir, de la rue.

Les grandes salles étaient si pareilles à celles des anciens châteaux que l'on a coutume de voir dépourvues de meubles, qu'il ne paraissait point convenable ni possible d'y en mettre

aucun ; ou plutôt elles avaient l'air d'être déjà, telles quelles, en état d'être habitées, lorsque l'on en faisait la visite après le déménagement d'un précédent locataire : à rebours des appartements ordinaires, qui offrent en ce cas le tableau de la désolation. Philippe Lefebvre, quand il avait visité celui des deux logis alors libre, au deuxième étage, y avait eu un sentiment de chez-soi, inespéré parmi un tel décor, et l'illusion d'une retraite accommodée par la Providence expressément à son intention. Il avait d'emblée vu la place des accessoires indispensables : une table à écrire en vieux bois noirci, à lourdes colonnes torses ; une bibliothèque à l'anglaise, sans vitres, et dont les rayons seraient bordés de cuir gaufré ; deux divans revêtus de tapis de Perse et, dans un coin, un petit lit de soldat dissimulé derrière un paravent de laque de Coromandel ; au mur, quelques étoffes ; au plafond, un de ces lustres hollandais en cuivre poli, un soleil au bout d'une longue tige, équipé au gaz : car les temps de l'électricité ne commencèrent que plus tard ; et il avait loué sans balancer l'étrange garçonnière destinée primitivement aux peintres, mais que la médiocrité de la lumière avait toujours rendue impropre à l'exercice de cette profession.

Philippe Lefebvre se trouvait alors exactement seul au monde. Orphelin de père dès le

plus bas âge, il avait pris son temps pour faire ses études, tout en les faisant brillantes selon l'expression consacrée. Il n'était pas pressé : la loi militaire l'exemptait de tout service à titre de fils unique de veuve. Puis, comme il achevait sa dix-huitième année, il avait perdu sa mère presque subitement, et bien que la loi, qui ne l'exemptait plus, lui laissât deux ans de répit, il avait contracté sur-le-champ son engagement conditionnel. Il se félicitait d'avoir été astreint à cette vie rude. Il en appréciait hautement le bénéfice, moral et physique, l'avantage surtout d'avoir dû interrompre, durant douze mois, une carrière exclusivement spirituelle inaugurée beaucoup trop tôt. Il eût, d'ailleurs, été humilié de ne pas « faire comme tout le monde ». Il avait, ainsi que tous les jeunes Français, ce goût vif des choses militaires, mêlé d'ironie et de tendresse, qui en temps de guerre les improvise héros, et en temps de paix assure un public universel à toute littérature, même vulgaire, où les souvenirs de la caserne sont évoqués.

Cette inclination, chez Philippe, était favorisée par une mémoire singulièrement fidèle et permanente de l'Année terrible. Ses premières émotions fortes avaient été la déclaration de guerre, le désastre, le siège et l'incendie de Paris. Il ne doutait point qu'il ne dût conserver jusqu'à son dernier jour ces impressions,

qui étaient à l'origine de sa sensibilité. Il s'en félicitait, il en était fier; et il tenait pour un inestimable privilège la date de sa naissance, qui avait permis qu'il eût une conscience juste suffisante pour souffrir la faim et le froid, et des yeux pour voir, quand il avait vu brûler la Ville.

Il tenait aussi pour un privilège d'être seul au monde, et libre. Sa mère, avant de mourir, l'avait fait émanciper; il n'avait jamais eu même un tuteur. Sans doute, il apercevait la mélancolie de cette solitude. Il avait du cœur, une grande affection pour ses morts. Il vouait à ses parents une reconnaissance quasi intéressée, pour l'honnête santé morale qu'il avait héritée d'eux, pour les habitudes de régularité bourgeoise qu'ils lui avaient inculquées, pour l'heureux équilibre de sa nature, dû à la composition de deux caractères très différents. Mais il ne pouvait nier, malgré son cœur, que, pour un homme de raison précoce, c'est un atout miraculeux d'être son maître à vingt ans, et dégagé de toutes les servitudes, même les plus tendres. Il avait l'indépendance matérielle; il possédait une quinzaine de mille francs de rente, qu'il avait la naïveté de croire une immense fortune, et qui étaient du moins un joli denier pour un tout jeune homme, raffiné, assez porté au luxe, mais rangé, peu capable de chasteté, encore moins capable d'attacher au-

cune importance à ses petites aventures banales et de les payer plus que leur prix.

Pour un jeune homme à qui est échue cette fortune singulière de naître sage et modéré, nulle direction ne saurait valoir celle dont il a lui-même inventé la méthode et tracé le plan. L'autorité, le contrôle, fût-ce d'une mère ou d'un père, l'entravent et le retardent sans profit. Quoi? dit-on, il sera privé de l'expérience d'autrui? Il s'en passera, et d'autant mieux que « l'expérience d'autrui » n'est pas seulement d'une utilité douteuse : elle n'est pas même concevable; ces deux termes se détruisent, et l'expérience est personnelle ou elle n'est point.

Seul maître, après Dieu, de sa petite barque, et digne de la conduire, Philippe avait cette sorte de sang-froid moral qui n'admet ni l'irrésolution ni le scrupule. Aussi ne se refusait-il point l'une des plus nobles joies de la vie, qui semble, depuis l'Antiquité, exilée d'ici-bas : le loisir. Nos contemporains ne goûtent plus le loisir que par hasard, en fraude, avec impatience, avec remords, soit quand ils sont malades, ou en vacances; mais les Français du moins croient faire quelque chose de mal quand ils prennent des vacances. Le siècle des affaires ne peut pas connaître le loisir, qui aujourd'hui est la négation des affaires : même chez les Romains, gens d'action, c'est les

affaires qui étaient la négation du loisir. Philippe n'ignorait pas cette nuance de langage, et il n'ignorait pas la valeur du loisir. S'il en avait perdu l'habitude au collège, où on lui donnait trop de devoirs, il l'avait reprise au régiment, où, tandis que le corps travaille, l'esprit peut se recueillir. Il était bien résolu de ne plus reperdre une habitude si précieuse, et son premier soin, quand il revint du service, fut de ne point chercher ce qu'on appelle vulgairement une occupation.

Mais il craignait le désœuvrement, qu'il discernait fort bien du loisir en théorie, moins bien en pratique. Quand il avait passé toute une après-midi à relire, au coin de sa cheminée monumentale, un des livres qu'il préférait, pourquoi donc avait-il le sentiment et le regret d'une journée vaine? Autre chose l'inquiéta : presque sans y penser, malgré lui, il se mit à écrire. « Si je n'enraye pas, se dit-il avec un effarement un peu comique, d'ici à sept ou huit mois j'aurai fait mon roman, comme tout le monde. » Car c'était le temps où des gens de bonne foi croyaient que l'espèce humaine se divise en deux classes, les philistins et les autres, et que les philistins sont les hommes qui n'écrivent pas de romans. Philippe Lefebvre ne savait pas encore très bien ce qu'il ferait dans la vie, mais il était déjà résolu de ne pas s'en tenir à un destin de romancier.

Les voyages le tentaient, point les voyages d'étude, comme on dit. Il était curieux, mais il souhaitait surtout plus de solitude encore et de liberté. Il craignait aussi de se trouver le même au retour, et de s'être dérangé pour rien... Un soir, il lisait quelques pages d'un écrivain français sur Oxford; il éprouva un vague désir « d'y être », que lui inspiraient d'ailleurs toutes les descriptions de pays étrangers. Puis il lui parut qu'il recevait un mystérieux avertissement, et il songea au démon de Socrate (car il était grand liseur de Platon); mais les avertissements du démon de Socrate étaient prohibitifs, et l'influence à laquelle Philippe obéissait déjà ne lui conseillait point de s'abstenir, mais de prendre un parti. Faut-il avouer qu'un grain de snobisme fit pencher la balance? Il se dit que « cela ne ferait point mal » s'il allait passer deux ou trois termes à Oxford. Il se dit aussi : « J'irai si je veux! » Puis il s'enivra d'imaginer la vieille cité vénérable parmi les beautés toujours fraîches de la campagne qui l'environne, Oxford, séminaire et paradis, et dans ce lieu adorable, pendant six mois, une vie de jeu et de pensée, de gymnastique et de musique.

La génération des Philippe Lefebvre est née à la vie spirituelle le jour qu'elle a été initiée aux rudiments de la philosophie. Elle ne savait pourtant à qui entendre, les plus diverses doc-

trines se disputaient sa faveur. Les dignitaires de l'Université se flattaient alors que l'on y enseignât l'éclectisme de la monarchie de juillet et du second Empire, qui ne pouvait, en dépit d'un caractère purement laïque, effaroucher les familles bien pensantes ; mais de jeunes professeurs avaient substitué sans le dire, à cette demi-orthodoxie, la critique de Kant ou à peu près : elle passionnait ces écoliers, qui, à leur insu et par un effet second du désastre, étendaient à la pensée allemande les privilèges que le vainqueur n'avait revendiqués que pour son commerce ; elle les passionnait surtout parce qu'elle est hermétique, et puis parce qu'elle avait des airs de ne leur être enseignée qu'officieusement, en contrebande, et suggérée comme une denrée défendue. Elle était cependant bien officielle, puisque c'est les professeurs qui la révélaient, tout en recommandant à leurs élèves de se nourrir de M. Taine.

Ce véritable hétérodoxe, ce polémique frondeur, du moins en matière de philosophie, les séduisait décidément et était en fin de compte leur maître. Philippe lui avait emprunté d'enthousiasme toutes ses velléités et toutes ses contradictions : l'esprit de système qui trouve moyen de faire chez lui bon ménage avec l'empirisme, un faible pour la métaphysique dont il est le négateur, le parti pris de l'expérience et la pratique du raisonnement *a priori*. Il est

certain que nul ne fit jamais tant de constructions en l'air que cet observateur. Il poussait ce travers d'esprit jusqu'à n'attendre point d'avoir visité un pays nouveau pour savoir ce qu'il en devait penser, et jamais il ne s'embarqua pour aucun voyage sans un lourd bagage d'idées préconçues.

Philippe en ce point l'imitait, avec la servilité d'un disciple très jeune, et il n'était pas encore tout à fait sûr de partir pour Oxford, que déjà il savait ce qu'il y allait voir et sentir, sur la foi de quelques lectures, et d'un petit nombre de documents que son imagination complaisante faisait foisonner.

Et sans doute n'abusait-il point de l'hypothèse en se figurant le décor d'après des photographies et des descriptions qui paraissaient exactes : les vénérables pierres délitées, vêtues de lierres et de vignes vierges, les herbages à perte de vue, les ormes séculaires ; mais il pressentait aussi l'atmosphère, l'âme de l'éden élu. C'est l'arbitraire et le procédé de l'amour, qui ne s'attarde pas à prendre connaissance de son objet, mais qui le crée, à la ressemblance d'un idéal préexistant, et ensuite s'étonne ingénument du miracle d'une ressemblance dont il est l'unique ouvrier. Ainsi, pour inventer le charme d'Oxford, Philippe le déduisait de son désir.

Puéril, pensif et naïvement sensuel, il rêvait

un lieu de délices pour ses sens et pour son esprit, un lieu de travail et de divertissement, un lieu d'innocence et de volupté. Il voulait qu'en dépit des guides, qui l'y menaçaient d'un climat rude, une température aimable y régnât toujours, et une lumière atténuée comme aux Champs Élysées décrits dans le *Télémaque,* où c'est justement cette lumière de quoi on se nourrit et on s'enivre. Les habitants de ce doux pays, les jeunes gradués ou *fellows,* il les ramenait peu à peu, par des analogies insensibles et supposées, au type des jeunes gens de Platon, dont il avait aimé, toujours chez M. Taine, un premier crayon, puis qu'il avait voulu connaître chez Platon lui-même : désolé d'avoir appris le grec si mal au collège, il avait eu la patience de le rapprendre seul, et maintenant il lisait couramment *Alcibiade, Charmide,* il savait presque par cœur et *Phèdre* et *le Banquet.* Comme Socrate et ses disciples, il aimait passionnément les discours, et d'avance il se faisait une fête de ses entretiens avec ses futurs camarades, tout en n'ignorant point d'autre part que les Anglais, même dans les Universités, n'aiment pas les discours, et que leurs entretiens comportent plus de silences que de répliques. S'ils ressemblent aux jeunes gens de Platon, ce n'est guère que par le goût des exercices ; mais cette ressemblance, fût-elle unique, eût séduit encore Philippe Lefebvre. Le seul

désavantage qu'il aperçût à la date, autrement privilégiée, de sa naissance, était une priorité d'âge un peu trop marquée sur la génération française qui a ressuscité les sports. Il s'avouait (rien que sur ce point) inférieur à ceux qui le suivaient immédiatement. Il comptait bien se relever de cette infériorité, et faire, avec un négligeable retard, son éducation physique en Angleterre. Puis brusquement, sans nul souci de conséquence, il passait du corporel au spirituel et de l'antiquité grecque au moyen âge. Il s'avisait que dans ces collèges, pareils à des couvents, il serait pareil à un moine qui n'a fait que des vœux temporaires. Oubliant qu'il fuyait Paris pour n'y pas mener une vie de rat de bibliothèque dans le quartier Malesherbes, il aspirait à la paix des cloîtres et à un recueillement médiéval. Tout d'un coup il s'éprenait du XIII[e] siècle, pour lequel il n'avait naturellement aucune inclination. Ces bigarrures sentent un peu trop le dilettantisme : elles sont fatales à un jeune esprit, qui a déjà légèrement, mais avec une curiosité ardente, exploré les régions les plus diverses du passé.

La perspective d'un départ, et même d'un assez long exil n'effarouchait nullement Philippe. Il se piquait d'être fort débrouillard, et chez lui partout. Il parlait bien l'anglais, quoique ce fût la mode en ce temps-là, pour les garçons, de n'étudier que l'allemand : on ne

doutait point que, si tous les Français mâles savaient la langue du fameux maître d'école qui a vaincu à Sedan, nous ne reprissions bien vite l'Alsace et la Lorraine. Par bonheur, Philippe n'avait pas été victime de cette niaiserie. Jaloux de sa liberté, à Oxford aussi bien qu'à Paris, il décida qu'il ne suivrait point de cours et ne s'inscrirait point à un collège. Il pensait demeurer, soit dans un boarding-house, soit chez un professeur, à moins qu'il ne dénichât une veuve, et il n'aurait su dire pourquoi la pension chez une veuve lui semblait préférable. En attendant qu'il l'eût trouvée, ou le professeur, ou le boarding-house, il comptait loger plusieurs jours, peut-être plusieurs semaines — il était bien libre — à l'hôtel tout bonnement. Puis il s'avisa que, pour avoir tout son temps, il ferait bien de ne pas partir à la veille du terme de septembre, mais d'avance, l'été; et comme cette saison était déjà aux deux tiers, il fit ses malles. Par mortification, pour se punir d'une trop puérile impatience, il s'infligea un délai de quatre jours; mais enfin le matin était venu où, au réveil, il put se dire en souriant : « C'est aujourd'hui », et voir, comme suspendue parmi l'abîme d'éblouissement où chaque matin il se réveillait, l'image souhaitée de la ville, ses ogives et ses coupoles, et les corniches de sombre lierre à la crête des murs gris...

Soudain, il jeta les yeux sur sa montre, et, sautant à bas du lit, s'écria, d'un ton de reproche, mais très indulgent :

— Neuf heures ! Je vais encore trouver moyen de me mettre en retard, comme à l'ordinaire.

A ce moment, l'ami le plus intime de Philippe, André Jugon, ouvrit une porte, qui était, selon le style, basse, étroite, et partie intégrante de la boiserie, si bien qu'André Jugon parut faire son entrée à travers le mur. Aucun domestique ne l'avait annoncé, et il n'avait pas même frappé. Ce sans-façon n'était point du sans-gêne, mais au contraire une sorte de protocole, institué par Philippe en faveur de son meilleur ami, pour bien marquer qu'André avait une place privilégiée dans la maison et y était réellement chez lui. D'ailleurs, la discrétion de Philippe était extrême, et non seulement active, mais, si l'on peut dire, passive : il ne pouvait souffrir que, chez lui, qui que ce fût au monde se crût chez soi. Peut-être même l'exception où il avait consenti lui était-elle fort désagréable. Il n'en avait que plus de mérite à maintenir cette cérémonie à rebours. C'est un de ces raffinements comme en inventent les jeunes cœurs très tendres, qui ont seuls des délicatesses et des trouvailles d'amitié.

Le sentiment qui unissait Philippe à André était l'œuvre du hasard. Il aurait pu aussi bien ne pas être, mais il était solide et éternel. Il avait pour fondement une sympathie que rien de raisonnable ne justifiait. Il était sublime, du moins virtuellement ; car la médiocrité de la vie ne permet guère le sublime actuel ; mais, si par exemple Philippe avait soupçonné que cela pût faire plaisir à André qu'il se précipitât par la fenêtre ouverte sur le pavé de la rue, il l'aurait fait sans hésiter ; il l'aurait fait si vite qu'il n'aurait pas même pris le temps de goûter l'étonnement et la joie de ce beau geste. André eût fait de même pour complaire à Philippe, mais il eût ajouté au sacrifice un sentiment de déférence. Cette amitié, élémentaire, presque primitive, avait des bizarreries, des gaucheries, dont la cause unique était une disparité d'âge, qui leur semblait considérable et qui n'était que de quatre ans. Cela suffisait pour leur suggérer le regret d'appartenir à deux générations différentes, successives et par conséquent ennemies ; ils n'étaient pas bien sûrs qu'une liaison entre deux soldats de ces camps opposés ne fût point coupable, comme l'intelligence d'un Capulet et d'un Montaigu.

Philippe se targuait de la guerre, dont il pensait avoir été le témoin déjà conscient, et méprisait un peu son ami, qui, n'ayant pas alors l'âge de raison et de souffrance, l'avait

vue sans la voir, ne l'avait point subie, n'en avait reçu aucune empreinte. Le seul, mais précieux avantage que Philippe reconnût à André était de l'ordre sportif. Il se sentait humilié en présence de ce beau garçon de dix-huit ans, bien qu'il fût lui-même un beau garçon de vingt-deux ans, de la plus honnête santé. Un travers des adolescents, plus ou moins marqué selon les circonstances et les siècles, mais qu'ils poussaient, environ 1880, jusques à un excès comique, c'est de croire que les aînés, fût-ce de six mois, sont déjà sur l'autre pente, et donnent des signes de sénilité, eussent-ils à peine vingt ans. André appartenait à cette jeunesse nouvelle qui pousse l'autre de l'épaule, et Philippe à celle qui est poussée. Naturellement, il se révoltait contre ce jugement sommaire, car il ne se sentait pas du tout au déclin, il se sentait même encore bien loin de son développement. Il soupçonnait son petit ami André d'avoir à son endroit une certaine pitié injurieuse; et lui-même prenait en pitié André Jugon, qui avait eu le malheur de faire ses études après le bouleversement et l'abaissement des programmes, qui peut-être n'était point passionné d'intelligence, ni très chaud pour la philosophie, qui témoignait parfois des velléités religieuses! Ceci était aux yeux de Philippe le pire péché contre l'esprit. Mais ce dédain mutuel que les deux amis ne se mar-

chandaient pas, s'abîmait et se noyait dans une immense admiration.

Leurs façons étaient toujours à l'opposé de leurs sentiments : comme leur amitié était secrètement tendre, leur abord était d'ordinaire d'une rudesse artificielle. Il le fut particulièrement ce matin, parce que la séparation prochaine leur coûtait à tous les deux, et qu'ils se seraient fait tuer l'un et l'autre plutôt que d'en convenir ou d'en rien laisser paraître. Philippe n'avait pas non plus la conscience très nette. Il se reprochait de quitter André Jugon, pour si longtemps, sans la moindre nécessité, par caprice. Aussi ne se touchèrent-ils la main que distraitement. Ils oublièrent de se dire bonjour et de se demander : « Comment vas-tu? » Puis André (qui avait une excellente éducation bourgeoise) se jeta et se vautra comme le dernier des bohèmes dans un grand fauteuil de cuir qui était entre le paravent et le lit. Philippe passa dans un petit cabinet de toilette voisin. dont il laissa la porte ouverte; et ils entamèrent sans préambule une conversation parfaitement indifférente, que seule son incohérence extraordinaire sauvait de la plus déplorable banalité.

André affecta de conter point par point tout ce qu'il avait fait la veille depuis son lever jusqu'à son coucher : c'était pour donner une leçon à Philippe, qui avait coutume de le voir chaque jour, et qui justement hier, à la veille

d'une séparation, n'avait pas trouvé une minute à lui consacrer. Obligé de forcer sa voix pour se faire entendre d'une chambre à l'autre, et d'exagérer la netteté de l'articulation, André Jugon, par cette emphase involontaire, semblait accuser davantage son ressentiment. Mais le récit manquait du moindre intérêt; il était même inconcevable, et scandaleux, qu'un garçon sérieux eût dépensé ne fût-ce qu'une journée de sa vie à des occupations si neutres, dont la principale était un séjour d'une heure et demie, avant le dîner, au Café de la Paix. Puis André, d'un ton de défi, mais d'extrême pudeur (bien qu'en termes libres), annonça qu'il avait fait la connaissance d'une femme; il ne dissimula point qu'il comptait, un jour ou l'autre, en obtenir les dernières faveurs; mais il ne vendait pas la peau de l'ours, et tenait encore pour aléatoire un succès si évidemment facile que le plus novice ne l'eût pas différé d'une heure.

Cette grande nouvelle valut à André Jugon les félicitations ironiques de Philippe Lefebvre, qui les cria d'abord du cabinet de toilette sur un diapason trop fort et mal assuré, mais crut devoir ensuite, vu la circonstance, rentrer en scène, et réitérer de plus près son compliment. Philippe avait coutume de plaisanter son petit ami sur des retardements que la jeune France de trente ans après devait mettre à la mode,

mais qui n'étaient alors recommandés — sans effet — que par Dumas fils en ses préfaces. A rebours de son cadet, Philippe, en ces matières, professait les théories des pères bourgeois du temps, qui étaient qu'un jeune homme doit jeter sa gourme et que le plus tôt est le mieux. Les mères bourgeoises en gémissaient. Aussi bien Philippe attribuait-il à une influence abusive et peu éclairée de Mme Jugon mère les temporisations d'André, et sans précisément souhaiter qu'il fît la fête, ne le voyant point la faire, il ne le jugeait point un homme libre.

Après s'être éclipsé de nouveau, Philippe se mit à débiter, sur le chapitre des femmes. des idées générales, d'une ingénuité, tranchons le mot, d'une bêtise désolante. André, par bonheur, ne lui répondit pas moins niaisement. Ils se trouvèrent soudain dans une harmonie parfaite, et goûtèrent avec une joie vraiment ineffable les délices de l'unanimité. Tout se gâta lorsque Philippe reparut encore au bout de quelques minutes. André. qui à ce moment éprouvait un vif désir de revoir la bonne figure de son ami, tenait ses yeux fixés sur la porte, prêt à sourire dès qu'elle s'ouvrirait. Il eut une fâcheuse surprise : cette bonne figure lui déplut. Il dit avec humeur :

— Comment n'as-tu pas trouvé le temps de te faire couper les cheveux à Paris, avant de partir pour plus de six mois?

Cette critique un peu bizarre avait plus de sens qu'on ne croirait. Philippe, ainsi que la plupart de ses contemporains, avait depuis le régiment conservé la coiffure militaire, les cheveux courts et taillés en brosse. André, qui n'avait pas encore fait son service, avait adopté la même coiffure par anticipation et pour être comme son ami. Il conçut l'affreux soupçon que Philippe, au moment de partir pour Oxford, méditait de laisser croître son abondante chevelure afin de ressembler aux jeunes Anglais. Il lui reprocha ce qu'il considérait, symboliquement du moins, comme une désertion. Philippe fut d'autant plus piqué qu'il avait le même sentiment et un peu de remords.

L'entretien s'éleva d'un élan brusque. André se mit à discourir sur la tradition et sur la race, et Philippe à le contredire d'autant plus âprement que c'était de mauvaise foi ; car ils pensaient de même tous deux ; mais Philippe ne souffrait point qu'André « qui n'a pas vu 70 » lui donnât des leçons de fidélité à la patrie.

Ce qui à la vérité offensait plus le nationalisme d'André, c'était que Philippe le quittât pour s'en aller en Angleterre. Ils étaient bien trop fins tous les deux pour ne pas surprendre cette arrière-pensée, mais ils se tenaient ferme sur le terrain des idées générales, sans faire la plus fugitive allusion à leur situation personnelle. Ils rompaient des lances avec tant d'ar-

deur qu'un témoin les aurait crus brouillés à mort. Le charme de leur dispute était cette naïveté qui leur permettait d'aborder les plus hauts sujets du premier bond, sans détours ni progrès ménagés, ni précautions oratoires. Ils n'avaient pas, comme les esprits parvenus à la triste maturité, la pudeur des idées, de l'éloquence et du sublime.

Cet entretien inégal eut une digne conclusion. Philippe était enfin habillé. André lui fit des compliments de son costume, de façon à lui faire entendre qu'il n'aimait guère ce costume et le trouvait encore trop anglais. Puis ils parlèrent de leurs divers fournisseurs ; mais Philippe commençait d'être en retard et de s'impatienter. Il sonna enfin le valet de chambre pour le dispenser de venir à la gare, et lui dire que « c'est monsieur André qui porterait le sac ». André aurait bien voulu voir qu'un autre le portât !

— Vous fermerez bien tout, ajouta Philippe, et vous irez remettre les clefs de l'appartement à monsieur André, chez lui... Tu viendras, dit-il à Jugon, donner de l'air de temps en temps.

— Oui, fit André, ému.

Il n'osait croire à un tel bonheur.

Le valet de chambre fit avancer un de ces fiacres misérables qui ont été la honte de Paris pendant tout le XIXe siècle. Durant tout le trajet,

les deux amis ne soufflèrent mot. Philippe se demandait continuellement s'il n'avait rien oublié. Il était absorbé comme un mathématicien qui cherche à résoudre, de tête, un problème très difficile. A la gare, l'enregistrement des bagages, le choix d'un coin, l'arrangement des colis dans le filet, les occupèrent jusqu'au départ du train et réduisirent à rien leurs adieux. Ils échangèrent une poignée de main aussi rude et aussi distraite que tout à l'heure, lorsque André était arrivé chez Philippe; mais leur émotion était profonde, ils avaient le cœur serré. Ils tenaient surtout à n'en rien laisser paraître.

Quand le train fut hors de vue, André sentit l'horreur de la solitude. Il était atterré. Il ne pouvait pas comprendre que son cher Philippe, qu'il voyait tous les jours, l'eût quitté pour plusieurs mois. Plusieurs mois, c'est l'éternité pour une imagination puérile encore, à qui une seule journée semble longue, et une absence de quelques heures insupportable. Il conçut, en un moment, un système de philosophie pessimiste qui étendait à tout l'univers son ennui essentiellement privé. Et il s'en alla à pas lents, voûté comme un vieil homme.

II

RÊVERIE AU SEUIL DE LA TERRE PROMISE

Doué d'une clairvoyance admirable des âmes et de la sienne propre, ainsi que de cette franchise entière sans quoi l'intelligence d'autrui et la conscience de soi-même perdent toute efficace, Philippe avait deviné l'angoisse que son ami ne trahissait pas. Il ne put se défendre d'en sourire, avec indulgence, mais avec un peu de pitié pour ce faible. Ce qui le mortifia fut de sentir, au moment qu'il en souriait, qu'il était dans la même détresse. Alors, il se reprocha de n'avoir pas réconforté son cadet par un de ces gestes d'amitié que d'ordinaire il ne se permettait point, mais qui sont excusables dans une si grande occasion.

« Car, se dit-il, je suis à une époque de ma vie. »

Et il s'attarda un peu à y rêver. Il ne doutait pas que cette minute inaugurât pour lui une

ère nouvelle. Tout le temps qui avait précédé n'était qu'un prélude. Mais quel prélude! Une existence, plusieurs existences achevées! Si jeune, il pouvait déjà dire : « Le vieil homme... » Il avait ensemble la notion d'une fin et celle d'un commencement. Il se rappela quatre vers, assez bizarres, assez médiocres, qu'il avait écrits — jadis :

Mon enfance rieuse est en bière : j'assiste
Aux obsèques, portant la cire et le flambeau;
Et je l'enterre avec la solennité triste
D'un vieillard moribond courbé sur un tombeau.

Il se reprocha encore la sécheresse malavisée de son adieu, quand il aurait eu lui-même un si grand besoin d'épanchement. « Je suis très bas, » murmura-t-il; et comme il n'a point coutume de se passer ces défaillances, il s'interdit, purement et simplement, de poursuivre des réflexions qui ne pouvaient que le déprimer encore plus. Il ne connaissait qu'un moyen d'arrêter le cours de sa pensée lorsqu'elle lui devenait importune, c'était d'y substituer une pensée étrangère. Il jeta un furtif coup d'œil sur ses compagnons de route, qui furent aussitôt à ses yeux comme s'ils n'étaient pas; puis il ouvrit son sac et en tira un volume du cher Platon qui ne le quittait jamais.

« ... Détournons-nous de ce côté, suivons le cours de l'Ilyssus; puis, où il nous plaira, pour nous reposer asseyons-nous. — C'est une

chance que je sois nu-pieds ! Car toi tu l'es toujours. Nous allons pouvoir marcher dans l'eau et nous mouiller les pieds, cela n'est pas désagréable à cette heure du jour et de l'année... Vois-tu ce grand platane? Là, il y a de l'ombre, une brise modérée, et de l'herbe pour nous asseoir ou, si nous aimons mieux, pour nous étendre... — La source est froide, l'air est tout chargé de parfums, l'été strident vibre dans la chanson des cigales. »

Le charme que goûtait Philippe à relire ces merveilleux enfantillages, était divers et innombrable ; car toutes les joies successives qu'il y avait goûtées à chacune de ses précédentes lectures, maintenant il les goûtait ensemble et les retrouvait accumulées. D'abord, quand il ne faisait qu'épeler, la lettre seule du texte l'avait séduit, mais déjà il était sensible à la musique des mots et à leur balancement ; il était ivre et fier d'acquérir un nouveau langage, plus fin, plus flexible que le nôtre, qui s'insinue jusque dans les moindres replis de l'idée, et qui exprime, par des quarts de ton, des nuances depuis tant de siècles abolies. Puis cette pensée, cette sensibilité antique, il avait eu le bonheur, l'orgueil, de l'atteindre et de la pénétrer, de se l'assimiler toute. Elle lui était dorénavant sympathique et familière. Ce que l'âme de Lysis et de Ménexène, d'Alcibiade ou d'Apollodore pouvait recéler de plus ineffable, il le voyait aussi

clairement que ce qu'il surprenait au jour le jour dans l'âme de son ami contemporain André Jugon. Quand il relisait leurs propos, qu'il croyait entendre avec les sons divers de leurs jeunes voix, il était ému comme quand on retrouve au fond d'un tiroir une lettre d'un mort aimé. Ce qu'il éprouvait, c'était une sorte de ressouvenir et de nostalgie. Philippe, en même temps que la faculté de se recueillir, avait celle de se répandre hors de soi et, pour ainsi dire, de se déborder. Il habitait par la pensée non seulement tous les lieux de la terre et même les espaces du monde, mais aussi tous les temps de l'histoire, et il avait une mémoire véritable des immenses passés antérieurs à sa naissance. Le miracle grec était une chose dont il se souvenait. Il en frémissait encore. Certains hommes, qui ont le sentiment de la race, prennent leur part des gloires les plus anciennes qui l'ont illustrée. Philippe avait le sentiment de l'humanité, et revendiquait sa part de toutes les gloires humaines; mais il avait ses préférences, il faisait son choix. Il se persuadait en souriant qu'il avait été, dans une autre vie, un disciple de Socrate, un camarade de Platon. Il reconnaissait en le lisant le platane et le gattilier, les parfums, la caresse du vent, le chant des cigales et le froid de l'eau courante divisée par ses pieds nus. Le même texte lui suggérait aujourd'hui, en même temps que le décor anti-

que, le décor inconnu, mais imaginé d'Oxford, les heures de noble loisir parmi des compagnons de son âge amis des gestes harmonieux et des beaux discours, et, si la chance le favorisait, l'entretien d'un maître sage et ironique.

Mais cette vision de sa plus ancienne comme de sa prochaine patrie, au lieu de le flatter, ne lui donnait plus qu'un sentiment d'exil, de solitude, solitude habituellement si chère, et qui maintenant l'angoissait. Il s'avisa soudain qu'il n'était pas un homme, mais un pauvre petit, trop tôt orphelin. Pour la première fois peut-être de sa vie, il se prit en commisération au point que des larmes lui vinrent aux yeux. Il regarda vers la portière, et le paysage réel ne l'intéressa point. Il voulut reprendre le livre : sa science était neuve, encore incertaine, deux ou trois mots moins familiers l'arrêtèrent, ce fut un accident irréparable. Il cessa de lire. Ses yeux se fermaient. Il était las et découragé. Il s'endormit comme un enfant. Il avait encore de ces sommeils brusques et complets qui interrompent si heureusement la pensée de l'adolescence, trop chargée si elle était continue.

Il eut un pauvre réveil au moment d'arriver à Boulogne. Il n'était accoutumé qu'à la plénitude : cette médiocrité fut pour lui ce qu'est l'accablement de la fatigue ou de la maladie pour un homme fait. Le vent salé de la mer ne lui donna que des frissons, et quand il aborda

sur l'autre rive du canal, les choses nouvelles n'excitèrent point sa curiosité. Elles n'étaient point si nouvelles pour lui. Une fois déjà tout enfant il était venu à Londres ; en y débarquant au milieu de la nuit, il se persuada qu'il reconnaissait la gare, les maisons, les rues : il ne les reconnut point, et ne ressentit qu'un effroi vague. Après un dîner trop tardif, il n'eut pas le courage de sortir. Il se mit au lit. Il se demandait avec une véritable terreur : « Est-ce que je vais être malade? » Il se sentait exilé, seul. Mais les malaises ni les inquiétudes de ce bel âge n'ont jamais un caractère si personnel ni une si pauvre précision. Tout ce qu'ils sentent rayonne à l'infini. Le petit voyage que venait d'accomplir Philippe Lefebvre n'était pour lui que la première étape, et en même temps le symbole, du voyage sentimental, tragique ou amusant que doivent accomplir à travers la réalité tous les hommes. Il ne mesurait point la distance de la Seine à la Tamise, mais l'immensité du monde. Il n'avait pas peur de Londres, mais de la vie.

Sa mélancolie ne se dissipa point durant le repos nocturne ni au retour de la lumière. Le temps était beau, mais une brume menteuse déguisait la sérénité du ciel. Les premières pensées de Philippe furent, ainsi que l'aurore, ternes et grises. Il prit alors un grand parti : il résolut de fuir, ce matin même, Londres où il

avait projeté de demeurer quatre ou cinq jours. D'ailleurs, le but de son voyage n'était pas Londres, mais Oxford. La précipitation de ce départ ne lui laissa plus le loisir de penser, et il ne se recueillit que dans le hansom qui le menait à la gare de Paddington. Il se félicita de la décision qu'il avait prise : elle lui parut sage, et il y voyait encore une preuve de cette liberté privilégiée, grâce à laquelle, même quand il se déterminait par la raison, il avait le sentiment de n'être déterminé que par son bon plaisir. Mais son cœur n'était pas moins tourmenté que la veille, d'un effroi toujours vague, et maintenant sacré. Avant deux heures, il allait pénétrer dans la terre promise, à moins d'un accident improbable, miraculeux, qu'il souhaitait peut-être. Son impatience était fiévreuse et n'avait pas la douceur du désir. Des incommodités purement matérielles l'entretenaient dans le mal-être. Il n'avait pu luncher avant de partir, et il fut, pendant tout le trajet, tenaillé par la faim. Quand la noble cité lui apparut avec ses créneaux et ses tours, ses coupoles et ses clochers, il sentit une fierté secrète de la reconnaître sans l'avoir vue jamais, de pouvoir dire : « Ici est donc la cathédrale, ici Magdalen, ici la belle rotonde de la Radcliffe Camera. » Mais il bouda contre son émotion. Il se hâta vers un autre hansom, si vieux, suranné, hansom de province. Il traversait les faubourgs, et il ne

voyait plus, à mesure qu'il se rapprochait d'eux, aucun des monuments vénérables qui lui étaient apparus tout à l'heure. Oxford, à peine atteinte, s'était aussitôt évanouie. Il arriva enfin à l'hôtel de la Mitre, et la façade, rustique et ancienne, perdue sous les fleurs, ne lui sourit point. Il remarqua seulement que le vestibule était étroit, obscur, aboutissait à une petite cour plantée, humide et sombre comme un puits. On lui désigna une chambre, il n'y monta point. Il demanda la salle à manger : elle était à droite du vestibule. Il y entra.

Mais à présent il n'avait plus faim. Il n'en déjeuna pas moins copieusement, et pensa, avec tristesse, qu'il ne pourrait pas dîner. Il monta enfin à sa chambre. L'escalier, propre et modeste, orné de naïves estampes, lui plut. C'était un escalier de maison privée. Mais, quand il entra dans le réduit qu'on lui destinait pour logement, il eut un mouvement de révolte. La cellule était si étroite, que le lit, pour deux personnes, l'obstruait toute. Une table à écrire barrait le passage entre le lit et la fenêtre, qui donnait sur une ruelle, vis-à-vis une vieille petite église environnée de son cimetière. On avait hissé déjà la malle sur une planche à mi-hauteur, d'où pendait une étoffe pour dissimuler le porte-manteau. Sur la table à écrire était posée une Bible tout écornée. Philippe eut le cœur serré. Ce n'était qu'un logis passager,

une halte, mais il ne savait plus s'il y pourrait seulement demeurer un jour ou deux. Il n'eut pas du moins le courage de ranger ses vêtements, et il retourna aussitôt à la rue.

Il y erra, mais, par crainte de s'égarer, il allait, il revenait sur ses pas, ne s'aventurant jamais qu'à une faible distance de l'hôtel ; de sorte que la ville lui parut d'abord toute petite et peu fréquentée, de peu de ressources, vraiment provinciale, triste ; triste malgré le brillant, la gaîté de ces jolis étalages anglais où tous les objets semblent des jouets utiles ; Philippe aimait aussi, à la devanture des boutiques, les « souvenirs » d'Oxford, les armoiries des collèges, les pipes, et toute la défroque universitaire, les robes, les insignes, les bizarres shapskas ; mais il ne concevait plus qu'il pût séjourner des mois dans une si petite ville. Enfin, il osa s'engager dans la ruelle traversière sur laquelle il avait vu que donnait la fenêtre de sa chambre. Sous cette fenêtre même, en face du cimetière et de l'église, se trouvait une librairie. Il y entra et, pendant près d'une heure, feuilleta des livres de classe, revendus par les étudiants à la veille des vacances ; c'était des textes latins ou grecs, enrichis de notes manuscrites, qui ne présentaient pas le moindre intérêt, mais il sentit en les déchiffrant je ne sais quel attrait de camaraderie qui le mit un peu plus en confiance. La glace

était rompue. Après avoir bouquiné, il n'eut que le temps de rentrer à la Mitre : le dîner de table d'hôte était à six heures et demie! Puis il sortit encore. La nuit tombait à peine. Il ne savait que faire de sa soirée. Il alla devant lui, au hasard, mais moins timidement; et c'est alors qu'il reçut le coup de la grâce; la souveraine beauté d'Oxford, dont il commençait de désespérer, lui fut révélée soudain et le toucha.

Déjà, cependant qu'il dînait dans la salle que les larges vitres sans rideaux ne semblent point séparer de la rue, il avait vu sur le trottoir des passants dont le nombre l'étonnait; car il pensait naïvement que cette ville de cinquante mille âmes dût se vider au premier jour des vacances. Il s'arrêta sur le pas de la porte, hésitant s'il irait à gauche, où il voyait High-street se perdre dans le désert de la nuit, ou bien à droite vers Carfax (c'est-à-dire la croisée des quatre-voies) où flânait une véritable foule. Les Anglais, amoureux de leur home, vivent pourtant à l'extérieur, chaque fois que le temps leur permet cette fête. Ils ressemblent, en ce point, aux gens du midi de la France qui ne peuvent pas se sentir chez eux et vivent à la terrasse des cafés. Mais les Anglais ne vont pas au café : ils se promènent par les rues. Ils sont gais, mais leur gaîté ne fait aucun bruit; elle n'est pas débraillée; les plus humbles sont vêtus correctement et portent une fleur à la boutonnière.

Cette foule fut sympathique à Philippe Lefebvre autant que les Méridionaux lui sont en horreur, et il ne refusa point de s'y mêler.

Dans Carfax, au coin de High-street et de Cornmarket, il tomba en arrêt devant le merveilleux, le séduisant étalage d'un marchand de tabac, où des flots de lumière ruisselaient sur le métal des boîtes cylindriques de Capstain et de Chairman, des boîtes plates de cigarettes, exposées alternativement avec des photographies qui représentaient les principaux monuments d'Oxford ou le dernier pageant, et une incroyable variété de pipes excessivement longues ou excessivement courtes, ou sculptées en guise de caricature. A la vue de tous ces objets désirables, Philippe éprouva le même ravissement que les enfants dans un magasin de jouets, et le même besoin irrésistible de tout prendre, de tout emporter, de tout posséder. Après une délibération interminable, il poussa la porte, et acheta, mais furtivement et comme s'il l'eût volée, une pipe *brasenose,* qu'il bourra et alluma sur place; et il fut ensuite bien fier de se montrer en public avec cette pipe aux dents.

Mais il obéit à un autre instinct d'enfant ou de sauvage, et pour cacher sa proie, il quitta la rue trop fréquentée, tourna brusquement à droite, dans Market-street, qui l'attirait parce que là il ne voyait plus un seul passant, presque

pas de lumière, ni dans la rue même ni aux fenêtres, et seulement, le long d'un trottoir, deux voitures de livraison qui semblaient abandonnées. Tout en tirant de grosses bouffées de sa *Varsity pipe,* il suivit cette rue peu intéressante jusqu'à une autre qui la traversait, aux deux bouts de laquelle il avisa de loin deux autres voies larges et bien éclairées. Il jugea que l'une des deux devait être High-street, où il ne se souciait point de retourner si tôt. Alors il regarda en face de lui, et vit soudain les murs de deux antiques collèges, séparés par une simple ruelle dans le prolongement de Market-street où il était.

Il tressaillit à cette rencontre. Ce n'était point la beauté même de ces monuments anonymes qui le saisissait ; car, dans l'ombre de minute en minute accrue, il n'en pouvait apercevoir aucun détail, et sans la ligne nettement tracée des créneaux qui les couronnaient à une assez faible hauteur, peut-être ne les eût-il point distingués des maisons plus humbles qui les environnaient. Mais justement elles les environnaient, elles se serraient contre eux, comme dans les vieilles villes tous les logis se serraient autour de l'église. Ils étaient familiers et bienveillants, ce n'étaient pas des curiosités ni des ruines, ils vivaient ; parmi d'autres pierres plus jeunes, ces vieilles pierres vivaient d'une vie réelle et continuée. Et Philippe les aima sou-

dain, comme on n'aime que les personnes ou les choses en effet qui vivent. Il sentit qu'elles avaient une âme, et cette âme, il la désira, car c'est elle qu'il était venu chercher ici.

Longtemps il demeura en contemplation devant ces murs, qu'il imaginait peu ornés, presque nus ; et levant les yeux, il observa que la rue était plongée dans les ténèbres, mais que le ciel luttait contre la nuit et brillait encore d'une blancheur crépusculaire : signe d'espoir, symbolique promesse des clartés qu'il était venu chercher de si loin ; et ainsi que du fond d'un puits on voit en plein midi les étoiles, il lui parut que de cette prison de ténèbres où l'enfermaient des maisons muettes et deux vieux collèges endormis, il voyait en pleine nuit le reflet de la lumière éternelle.

Alors, à pas lents, étouffés, comme s'il eût craint d'éveiller en faisant le plus léger bruit l'esprit du lieu qui sommeillait, il se glissa dans la ruelle. Au coin, une lanterne, suspendue à une potence, donnait peu de lumière, mais la projetait justement sur un écriteau où le nom du passage était écrit, et Philippe Lefebvre put lire : *Brasenose lane*. C'était le nom de la pipe qu'il venait d'acheter, et dont il était si fier ! Le présage lui sembla favorable. Il n'aurait su dire ce que cela pouvait présager. Mais il crut à son étoile, et devint si hardi qu'il négligea de s'orienter ; il poursuivit sa promenade

à tort et à travers, et fut égaré en moins de cinq minutes : jamais il n'avait été si content. Il se prenait pour un conquistador qui s'en va à la découverte d'une terre inexplorée. Son cœur battait, mais ce qu'il faut pour que l'aventure fût plus amusante. Il se comparait aussi plus modestement au petit Poucet perdu dans les bois ; et voici qu'au moment qu'il faisait cette comparaison, il vit de loin la flamme précaire d'une veilleuse. Il fut charmé comme tous les incrédules de fraîche date, chaque fois que l'une des féeries qui plaisaient à leur imagination mais que leur raison précoce répudiait, semble autorisée contre tout espoir par le témoignage même de leurs sens. Il eut la bonne volonté d'aider le miracle, et fut droit à cette veilleuse. Elle brillait à la voûte d'une petite loge, qui était comme l'antichambre ouverte de l'habitation du portier, et qui terminait, à droite, une longue grille, derrière laquelle on apercevait une cour assez vaste et la façade d'un collège. Philippe poussa une barrière à claire-voie, qui céda. Il hésitait, il avait peur d'être apostrophé par le gardien, qu'il voyait dans la pièce voisine occupé à faire la lecture entre une vieille femme et une jeune fille. Mais ce brave homme ne lui dit rien : il entra et se mit à faire le tour de la cour, tranquillement, comme s'il était chez lui.

Il ne voyait encore que la silhouette des trois

murs et leur couronne de créneaux, et la masse d'une vigne vierge ou d'un lierre, qui faisait dans la nuit comme de grosses moulures frustes. Il avait un grand sentiment de respect, mais surtout de confiance, à cause de cette liberté qu'on lui laissait d'aller et de venir sans lui demander rien. Il pensait bien que l'honnête portier eût traité de même le premier venu, et il se flattait cependant d'être privilégié. Il était reconnaissant à toute l'Angleterre de cette noble hospitalité. Comme il est de nature discrète, il se remontra qu'il ne devait point abuser, mais il ne tint aucun compte de la remontrance, et au lieu de rentrer, il poussa plus avant. Il franchit un passage voûté, qu'il vit sur l'un des côtés de la cour, et se trouva ensuite dans un cloître dont il fit le tour; et tandis qu'il cheminait sous les arceaux parmi les ténèbres il leva les yeux, et il vit que le ciel était encore lumineux et blanc.

Il revint sur ses pas et, de l'autre côté de la cour, vit un autre passage qu'il n'hésita pas non plus à franchir; et cette fois il se trouva dans un jardin, il sentit le parfum des fleurs et surtout le parfum de l'herbe arrosée. Il allait, suivant le labyrinthe des allées, et il parvint à une retraite encore plus mystérieuse. Un écriteau, simplement cloué au tronc d'un arbre, annonçait que cette partie du jardin était privée; mais Philippe, à cause de l'obscurité, ne

le vit pas, et c'est sans penser mal faire qu'il prit possession de ce coin désirable. Une pelouse, parfaitement unie mais en pente, était entre deux chemins ; au bord de la pelouse, un perron de trois marches permettait de monter du chemin d'en bas au chemin d'en haut sans fouler le gazon. Çà et là se dressaient des rosiers rigides avec des touffes de géraniums à leurs pieds. Philippe s'assit sur la marche intermédiaire du perron, et il se sentit divinement heureux.

Quel était le nom du collège où il s'était glissé comme un voleur? Philippe n'en savait rien, et ne savait pas davantage en quel point d'Oxford il se trouvait; mais il lui parut qu'il était au centre même de la cité de sagesse, et que, si le génie du lieu y avait une place d'élection, cette place devait être ici. La clarté médiocre diffuse à l'entour de lui ne lui permettait pas d'apprécier les distances, ni même celles des différences d'aspect qui devaient être en plein jour les plus visibles : il avait l'illusion d'être enfermé de toutes parts et de très près par des murailles dont la nuit exagérait encore la hauteur, qui n'étaient percées d'aucune fenêtre, et dont l'unique ornement, géométrique et sévère, était ces créneaux découpés nettement sur le ciel. Il n'avait plus cependant aucun sentiment de peur ou de tristesse, ni d'oppression. Il n'était pas en prison, mais à l'abri,

et dans un abri fortifié, dans une sorte de château fort, sûrement retranché des barbares; et il ne pouvait diriger ses regards qu'en haut, vers le ciel pâle, vers le ciel immaculé. Philippe, comme on aimait de dire alors, était « moderne », épithète assez dépourvue de sens; il était peut-être déplacé parmi ce décor médiéval; mais cet anachronisme, qui l'eût offensé naguère, ne lui déplaisait point. Il songeait que la réalité est toujours plus ou moins médiévale et barbare, que la pensée est réduite à la défensive, et doit, même aujourd'hui, se réfugier dans les cloîtres, derrière les grilles des couvents.

Mais non, il n'était pas obligé de toujours tendre ses regards vers le ciel : il pouvait aussi les abaisser vers la terre; les murs qui l'environnaient ne l'empêchaient que de tourner sa vue vers l'horizon. Et par terre, il voyait l'herbe fine, roulée, l'allée sablée de sable fin, les rosiers et les géraniums, les trois marches de pierre fraîches, le jardin exquis. Tous les objets que ces murs noirs tenaient enfermés trahissaient un goût délicat, un souci minutieux du bien-être et de l'agrément, une nature charmante, soigneusement cultivée par l'homme. Ces légers indices lui révélaient une entente de la pensée éternelle et de la vie actuelle. Il sentait circuler autour de lui, il n'aurait su le dire plus clairement, mais il le sen-

tait, quelque chose d'ingénu et de jeune, surtout de sain et de fort. A travers cette nuit mélancolique, si durement bornée, sauf en haut, par des murailles de citadelle, soufflait un vent de jeunesse et de joie. Philippe en était pénétré, religieusement. Il lui semblait que parmi ces monuments, où le christianisme a mis partout sa jalouse empreinte, ce qui dominait, c'était ces forces de la nature auxquelles jadis les païens donnèrent des noms propres de dieux. Et s'il avait voulu dire qui des Olympiens tenait ici le rang suprême, certes il n'aurait point nommé Aphrodite; car ce n'était pas une odeur de volupté que humaient ses narines, rien de féminin; si Dioné avait eu ici des autels, la foule ne s'y serait point pressée. Le soir pourtant était sensuel, mais d'une sensualité qui s'ignorait, stérile ou chaste, et farouche; et Philippe eût nommé l'Amour; non point l'enfant Amour, le plus jeune, le plus beau des dieux, mais le plus ancien, le terrible Éros qui n'a eu ni père ni mère, et qui est né du Chaos lui-même aussitôt après la Terre au large sein.

Et c'est ainsi qu'exilé, seul, enveloppé d'un tel silence et de si épaisses ténèbres qu'il aurait dû trembler de peur, Philippe était ramené par l'excès de sa santé jeune et de son imagination vers son vrai pôle : l'éternel désir. Il avait bien le sentiment d'être dans un cloître, mais où ne

sévissait point la maladie des cloîtres, qui énerve, l'*acedia*. Il y évoquait au contraire, comme un autre Faust sous les arceaux et les ogives de son laboratoire, les formes impérissables du monde antique. Et en même temps qu'il s'exaltait, il s'apprivoisait aussi avec ce lieu d'exil que témérairement, mais averti par un instinct, il avait choisi; car les tout jeunes hommes ne reconnaissent ni n'acceptent pour leurs patries momentanées que celles où ils ont désiré un soir, à l'unisson du désir innombrable qu'ils sentaient flotter autour d'eux.

Philippe se leva soudain, et marchant d'un pas martial, portant haut la tête, comme un conquérant, il fit à rebours le chemin qu'il avait fait. Il passa d'un air de défi devant la loge, et n'attira point davantage l'attention du portier. Dans la rue, il fit halte un moment, non pour raisonner son chemin, dont il n'avait aucune idée, mais pour le flairer comme les animaux qu'un sens mystérieux conduit. Aussi, ne s'en fiant qu'à son instinct, il atteignit bientôt High-street qui était à quelques pas. Il vit se dresser d'un côté la tour carrée de Magdalen avec ses quatre clochetons d'angle. Il savait que la Mitre était de l'autre côté : en peu de minutes il y arriva.

Presque toutes les lumières étaient éteintes, mais la porte laissée ouverte. Il ne rencontra pas un voyageur, pas un serviteur. Il monta,

toujours du même pas relevé, mais en étouffant ses pas, comme un garçon de cet âge qui rentre tard sans permission et quand la maison dort. L'étrange petite chambre incommode, dont l'aspect l'avait désolé cette après-midi, lui plut ce soir. Il posa même près de son lit la vieille Bible écornée, et dès qu'il fut couché la feuilleta. Mais Philippe n'était pas l'homme des livres saints; il fut rebuté dès les premiers versets. Il revint à l'autre livre, qu'il avait coutume de lire chaque jour; il l'ouvrit au hasard pour en obtenir un présage, et commença de lire à la ligne que son doigt glissé entre deux pages lui désignait.

« ... Si le délire était un mal, cela serait ad« mirablement dit; mais les plus grands de tous « les biens nous viennent justement du délire, « quand du moins il nous est octroyé par une « grâce divine. La prophétesse de Delphes et « les prêtresses de Dodone ont rendu les plus « utiles services publics et privés lorsqu'elles « étaient dans le délire; elles en ont rendu fort « peu, ou point, lorsqu'elles étaient de sang« froid... Celui qui, n'étant point possédé des « Muses, vient aux portes de la poésie, et se « flatte de se faire poète par artifice, celui-là ne « sera jamais qu'un pauvre poète : la poésie « des sages appliqués est peu de chose au prix « de la poésie des fous... Ne craignons point « les passions de l'amour, et ne cédons point

« à de lâches raisons : c'est pour notre plus « grande félicité que ce délire nous est suggéré « par les dieux. »

Texte merveilleusement approprié ; car Philippe était aussi dans un état de délire qu'à peine alanguissait le sommeil prochain. Une sensibilité prophétique lui faisait d'avance goûter les joies que lui réservait le pays de Chanaan, au seuil duquel ce soir il s'était assis pour rêver. Il était agité des transports de l'amour, du seul amour essentiel, celui qui n'a aucun objet. Il était inspiré des Muses, et ses plus récents souvenirs, du collège sans nom et de l'aimable jardin, lui apparaissaient enveloppés déjà de légende et de poésie. Il en reconnaissait l'écho dans ces belles phrases qu'il lisait, et qu'il murmurait en les lisant. Une harmonie lui était décelée entre la nuit subtile et ces mots, eux-mêmes parfumés, lumineux, ou divinement obscurs. A mesure que la torpeur du sommeil le gagnait, il n'essayait plus d'en pénétrer le sens ; il n'écoutait plus que la musique aiguë des syllabes, où, comme dans le champ des cigales, vibre l'été strident. Mais cette sonorité même s'atténuait à ses oreilles engourdies. Le livre lui échappa. Ses paupières s'étaient fermées. Sa rêverie se continuait en rêve. Ses lèvres seules avaient gardé leur sourire, tendre, timide et malicieux.

III

LE VIEIL HOMME

QUI CAUSE AVEC CHARLIE COX VOLONTIERS

Le petit jour, à peine atténué par un store noir, mais transparent, vint lui caresser le visage; il entr'ouvrit les paupières, et s'éveilla, de même qu'il s'était endormi, en souriant. Il refit connaissance, du premier coup, avec son étrange petite chambre, déjà familière, et qui l'amusait encore, mais qui ne l'étonnait plus. Elle lui inspirait justement le sentiment ironique et tendre que son sourire signifiait. Ainsi que chaque matin, il goûtait comme une nouveauté la joie de vivre, et de surcroît ce matin il goûtait une autre joie.

Trop souvent Philippe Lefebvre s'était réveillé avec la conscience d'un amour naissant, pour se méprendre aux plus imperceptibles

symptômes de cet état trouble et délicieux. Son cœur avait autant d'expérience que de fraîcheur et ne savait se garder à lui-même aucun secret. Il aimait donc ! Et cette fois, ce n'est pas une personne qu'il aimait : c'était une ville. Il ne la connaissait pas encore, mais il savait bien qu'on ne connaît pas d'abord ce qu'on aime : on l'aime avant de le connaître. On l'étudie ensuite avec une application sincère, mais on ne peut plus le voir tel qu'il est : on le voit sous l'espèce de l'amour, et miraculeusement pareil à l'idée d'amour que chacun de nous porte en soi : jusqu'au jour où, plus ou moins tard, mais encore brusquement, la différence de cette idée et de l'objet fortuit qu'elle a revêtu se manifeste au cœur désenchanté : alors on n'aime plus. Ainsi Philippe hier soir avait tressailli soudain au contact de la ville obscure et nonchalamment endormie. Il s'était, pour ainsi dire, assis à côté d'elle sur la marche de pierre, dans le jardin du collège. Il l'avait sentie contre lui, contre son âme pensive, contre son corps alarmé par la nuit. Et le miracle s'était accompli avec la soudaineté coutumière, sans ménagements, sans apparence de motifs : l'amour est une grâce, qui ne doit pas de compte à la raison ni à la justice. Maintenant, cette ville qu'il aimait, Philippe pouvait se risquer à la connaître : il était bien tranquille ; il était sûr qu'elle se révélerait à lui telle qu'il

exigeait qu'elle fût, et qu'elle ne décevrait aucune de ses espérances préméditées.

Philippe répugnait à visiter les villes méthodiquement, dans l'ordre indiqué par le guide, et sans rien omettre des « principales curiosités ». Il considérait pourtant une première visite de cette sorte comme un devoir, ou comme une corvée nécessaire. Il s'en acquittait tout d'abord, pour n'avoir plus à y revenir, mais sans tricherie, sans trop de hâte ; il était consciencieux, il était resté bon élève. Il faisait même cette exploration autant que possible bêtement, à la façon d'un touriste Cook : il s'interdisait de sentir, de réfléchir et de rêver. Ce qui cette fois le consolait, c'est que, devant séjourner à Oxford plusieurs mois, il aurait tout le temps de sentir plus tard. Deux journées, somme toute, lui devaient suffire pour emmagasiner quelques notions élémentaires, images et documents. Bædeker n'en demande pas plus. Il se flattait même d'arriver peut-être à visiter tout Oxford en une seule journée, ayant de bonnes jambes et une étonnante rapidité de coup d'œil. Mais il ne fallait pas s'y prendre trop tard. Aussi, Philippe, qui flâne volontiers à sa toilette, n'y flâna-t-il pas ce matin ; dès neuf heures il se mettait en campagne, après avoir fait un tour à la salle à manger, déjeuné copieusement d'œufs au bacon et de thé, selon l'usage classique, et, sur les

toasts beurrés, mêlé la confiture de fraises à la marmelade d'oranges.

Il s'arrêta quelques minutes à la porte de la Mitre, comme, au seuil du bois, un jeune loup qui prend le vent. Malgré la courbure de la rue, il voyait à l'autre bout, à l'extrémité de la ville — tout près — la tour de Magdalen qui dominait les maisons basses. (Il savait déjà que l'on doit prononcer *Maudline.*) Il n'aurait pu dire pourquoi cette tour lui plaisait bien plus que tous les autres monuments d'Oxford ; mais, précisément pour ce motif, il décida qu'il ne l'irait voir qu'à la fin de l'après-midi, en guise de récompense, s'il avait bien fait son devoir et s'il était content de lui. Il prit, à gauche, Turl-street : c'est la rue dont l'hôtel fait le coin, où se trouve le libraire chez qui la veille Philippe avait bouquiné, et vis-à-vis l'église et le cimetière. Son plan d'Oxford lui enseignait que, de ce côté, quelques-uns des collèges et des édifices les plus fameux sont réunis sur un petit espace.

Quelques pas en effet plus loin, il reconnut cette ruelle où hier soir il avait passé, Brasenose Lane, entre Exeter College d'une part, Lincoln College et Brasenose College d'autre part. Ces vieux murs, déjà entrevus dans la nuit, ne l'intimidaient plus. Il visita les trois collèges hardiment. Le premier, Exeter, lui causa une petite humiliation : au moment que, dans la chapelle, il admirait de bonne foi la

pureté du style gothique, du XIIIe siècle, un coup d'œil jeté par hasard sur son guide l'instruisit que ce n'était là qu'un pastiche, très bien venu, mais moderne. Il se méfia aussitôt de tout le reste, notamment du hall, qui n'a été pourtant que restauré en 1818, et construit deux cents ans plus tôt : cette antiquité de deux siècles lui paraissait bien médiocre, et il regarda à peine une tapisserie toute neuve de William Morris d'après un carton de Burne Jones. En revanche, il fut heureux qu'on le laissât par faveur et parce que c'était le temps des vacances pénétrer dans le fellows' garden où les visiteurs ne sont admis qu'après une heure *p. m.* Il y put voir l'immense châtaignier qu'on appelle Heber's tree, parce qu'il dominait la chambre de Heber, à Brasenose qui est en face. Il aima ce pieux usage oxonien de donner le nom de certains étudiants devenus ensuite célèbres, à des allées où ils ont rêvé, à des arbres au pied desquels ils se sont assis, ou qu'ils voyaient de leur fenêtre verdir avec le printemps, jaunir avec l'automne.

Impatient de visiter Brasenose, il expédia Lincoln, où ce qui lui plut surtout furent les deux vignes vierges du quadrangle. Il aurait voulu soulever de sa main, à la porte de Brasenose, le marteau d'airain en forme de gros nez qui a peut-être donné son nom au collège, et sur lequel était copiée la pipe qu'il avait ache-

tée hier. Mais, ni à la porte, ni même dans le hall, parmi les souvenirs, les bustes et les portraits, il n'aperçut la vénérable et grotesque relique, alors transportée à Stamford et qui n'en devait être rapportée que quelques années plus tard. Il fut un peu choqué par la bigarrure de l'édifice, où se mêlent, sans aucun esprit de conciliation, les formes classiques et les formes médiévales ; mais il ne se sentit plus le courage de critiquer Brasenose le moins du monde, quand il apprit que c'est un des plus célèbres collèges pour l'athlétisme et le rowing, et dont le bateau est souvent *head of the river*.

Déjà la charmante rotonde de la Radcliffe Camera, avec ses colonnes et son dôme qui repose sur une base octogonale, séduisait de loin Philippe, bien que de nouveau il fût déconcerté par cette grâce italienne parmi les monuments d'un art plus ancien et plus austère ; mais il prit garde que le temps était clair ; et il grimpa, agilement, après avoir payé ses six pence, jusqu'à la base de la coupole ; et dans l'air léger, soudain, toute la cité d'Oxford lui apparut et la campagne environnante.

Cette campagne surtout l'intéressa ; car l'ensemble même de la ville, les maisons neuves, blanches ou roses, à lucarnes saillantes, à toits aigus, jolies, banales (mais non pas banales aux yeux de Philippe qui les voyait pour la première fois) ; les vieux collèges serrés les uns

contre les autres comme si les architectes avaient dû épargner le terrain; les trois grandes rues, le labyrinthe des ruelles, ainsi que dans les villes d'Italie où il faut pas à pas lutter contre le soleil; les murs à crêtes crénelées et les tours carrées hérissées d'aiguilles à leurs angles, et les clochers fins montrant du doigt le ciel, et les coupoles épanouies, tout cela, il ne lui semblait que le reconnaître et maintes fois déjà l'avoir vu. Il l'avait vu au moins une fois, hier, en débarquant à la gare; malgré son trouble et son inattention, l'image s'était à son insu imprimée dans sa mémoire, et il la retrouvait. Mais de la gare, de plain-pied, il n'avait pu voir que la ville elle-même, ainsi qu'une gravure ancienne dont les marges ont été rognées; et maintenant il la voyait dans son cadre et dans sa bordure; il voyait la campagne tout autour, les parcs, les grands herbages, semés de bouquets de grands arbres, et traversés d'avenues; la Tamise divisée, ici large, là réduite à un ruisseau, et retenue en ses méandres comme par un enchantement, ailleurs cachée sous des fourrés épais; l'horizon à peine restreint par d'insensibles ondulations de collines. Il aimait que cette campagne, féconde si elle eût été cultivée, ne le fût point, et que tout y parût sacrifié au luxe, à l'inutile beauté.

Comme il avait des yeux pour voir, mais surtout un esprit subtil pour interpréter les images

de sa vue, il voulait que ce ne fût point hasard si cette ville, oasis de l'étude et de la pensée, était au cœur d'une autre oasis, au lieu d'être, comme la plupart des asiles de méditation, perdue dans un affreux désert. Philippe se ressouvint de Port-Royal où il s'était promené, et de ce paysage qu'on appelait en effet le désert. Les solitaires eux-mêmes étaient capables d'en goûter la beauté sauvage, et à plus forte raison un jeune homme du XIXe siècle, des années quatre-vingt; mais comme il préférait à l'âpre solitude et au jardin de pénitence cette campagne de joie et de jeu qui lui rappelait l'agnus-castus et le platane, l'air parfumé, la source froide, la chanson des cigales et de l'été, le ruisseau!... « Quelle chance que je sois nu-pieds! Nous allons pouvoir marcher dans l'eau, cela n'est pas désagréable à cette heure du jour et de l'année... » Il sentait violemment le caractère matériel et païen d'Oxford, au moment même que toute cette architecture ecclésiastique sur laquelle planait sa vue lui en aurait dû attester le caractère essentiellement religieux et clérical. Mais Philippe, qui n'était pas un animal religieux, se complaisait dans un aveuglement à demi volontaire. Il fermait les yeux à tout ce qui aurait pu contrarier son amitié préconçue pour Oxford. Il n'y voyait, il n'y voulait voir que le lieu possible de son rêve et de son illusion, le décor d'un bref intermède

antique dans la fable trop actuelle, trop pauvrement moderne de sa vie.

Après avoir fait une provision d'air vif au sommet de ce belvédère, il crut pouvoir s'enfermer un peu sans trop d'impatience ni d'étouffement. Il n'avait que la rue à traverser : il pénétra dans la bibliothèque bodléienne. Le sentiment d'onctueuse piété qu'il ignorait dans les églises, il l'éprouvait dès qu'il entrait dans une bibliothèque. Il y prenait d'instinct une attitude recueillie, de catéchumène plutôt que d'écolier. Il eut l'agréable surprise de trouver là, malgré les vacances, un assez grand nombre d'étudiants qui travaillaient. Il admira naïvement la commodité des tables, des armoires qui ne semblaient point, comme chez nous, méfiantes et cadenassées, l'air accueillant des livres qui étaient à la portée de la main; et bien qu'il n'eût aucun dessein de lire, il voulut demander un volume, ne fût-ce que pour écrire son nom sur une fiche; il prit même une note inutile, pour user d'un papier à en-tête, qu'il mit ensuite, soigneusement, dans sa poche. Puis il erra, à son gré, par les salles intimes et médiocrement spacieuses, marchant sur la pointe du pied, faisant le moins de bruit possible. Il considéra sous les vitrines les autographes d'hommes célèbres, les curiosités calligraphiques, les manuscrits enluminés; puis, dans la galerie de peinture et la galerie des

portraits, les modèles de temples, les reliques vénérables; il contempla, il aurait voulu toucher la guitare de Percy Bysshe Shelley.

En sortant de la bodléienne, il fit au hasard quelques pas et se trouva, au bout de Broad-street, soudain devant la grille du Sheldonian-theatre ornée de bustes caricatures; et ce dernier trait lui révéla ce qu'il ignorait encore de la physionomie d'Oxford, cette jovialité scolastique, qui fait bon ménage avec les protocoles rigoureux et le culte des traditions. Il put voir tout aussitôt l'autre visage de la *Varsity;* car il entra dans le théâtre, où il n'accorda que peu d'attention au plafond qui représente le triomphe de la Religion, des Arts et des Sciences sur l'Envie, l'Ignorance et la Rapine; mais il sut par son Bædeker qu'en vertu d'un immémorial usage, sur ces gradins à présent vides, se réunissent chaque année, pour les Encænia et la collation des « degrés », les maîtres, tout fourrés, les élèves costumés bizarrement, foule bruyante, volontiers frondeuse; on y lit des essais, des poèmes, parfois des poèmes grecs! — En redescendant vite l'escalier circulaire qui tourne dans une demi-obscurité autour de la salle ronde, Philippe reçut comme un nouvel élan, et courut sans reprendre haleine visiter l'Ashmolean Museum, Divinity-school, Balliol College.

Il continuait de ne négliger aucun détail, et croyait toujours s'abstenir de généraliser; mais

il voyait trop de choses diverses qui l'invitaient aux comparaisons, il faisait une récolte d'images trop ample, et malgré qu'il en eût, aucune de ces images particulières ne lui demeurait, mais seulement des impressions d'ensemble, une sorte de résumé.

Ce qui partout le frappait d'abord, c'était l'aspect inusité des pierres. On les a depuis restaurées, sans altérer leurs lignes ; mais aujourd'hui elles se montrent, par places, neuves, trop blanches, entre les rameaux velus, les feuilles lisses et ternes des sombres lierres. Elles étaient alors, toutes, d'un noir de suie ; elles donnaient une certaine uniformité, et comme le même âge, à des monuments différant parfois de quatre ou cinq siècles. Surtout, elles étaient délitées. L'on en voyait sur les façades qui se séparaient en feuillets et qui semblaient des volumes où le vent souffle parmi les pages ; volumes trop souvent maniés, dont les coins sont cornés ou arrondis.

Toutes les chapelles que Philippe avait visitées, il les confondait en une seule idée de chapelle, et de même les halls, de même les cloîtres ; et il s'amusait de remarquer que les chapelles étaient somptueuses, mais que les halls, où dînent les étudiants avec leurs maîtres, l'étaient bien davantage, et que le premier venu mal instruit à qui l'on eût demandé quels sont ici les lieux de sacrifice et de prière, désignerait

sans hésitation ces magnifiques salles à manger. L'estrade, où est réservée la place des maîtres, semble disposée pour une Cène. Les portraits des anciens célèbres sont au mur comme des tableaux de sainteté. Les immenses tables rectangulaires, ces autres tables, à chariot, coiffées d'une cloche d'argent, semblent les accessoires d'un culte.

Philippe aimait la majesté des cloîtres et même leur mélancolie; mais il regrettait la mélancolie des jardins, si frais, si jeunes : elle ne lui paraissait point naturelle ; il ne la voulait imputer qu'à l'absence de toute jeunesse vivante. Chaque fois que l'attristait cet aspect de volière abandonnée, de bocage où les oiseaux ne chantent plus, il se remontrait sagement qu'il devait prendre garde à ne pas concevoir une fausse idée d'Oxford pour l'avoir visité pendant les vacances. Il se rappelait tous les indices qu'il y avait pu relever d'une vie actuelle familière avec le passé, et de la gaîté des hommes parmi la sévérité un peu lasse des vieilles choses. Il ne manquait aucune occasion de rectifier l'erreur qu'il se sentait toujours sur le point de commettre, et par exemple, quand il voyait une fenêtre ouverte au rez-de-chaussée, il ne faisait pas faute de lancer des regards fort indiscrets dans la chambre du fellow qui, à la fin du dernier terme, avait décampé en toute hâte sans prendre seulement le temps de rien ranger. Il

y voyait partout le même rustique ameublement, une chaise longue de rotin, quelques coussins brodés, d'innombrables photographies, des instruments de pêche ou de sport, et les petits ustensiles de dînette que fabriquent à profusion les argentiers anglais.

Comme il faisait une fois de plus cette perquisition, il sentit la fatigue d'avoir si longtemps piétiné. Il la sentit si fort qu'il eut presque une défaillance et dut s'asseoir quelques instants. Il résolut alors d'interrompre ses visites. « En voilà, se dit-il, assez pour ce matin. » Mais l'heure du lunch n'était pas encore près de sonner. Philippe retourna vers la Mitre à petits pas. Il commençait de bien connaître son chemin. Il retrouva facilement Turl street par où il avait déjà passé. Il déboucha dans High street juste au coin de l'hôtel; mais par caprice il marcha encore un peu vers l'autre direction, vers la tour de Magdalen qui l'attirait toujours, et il aperçut en chemin une librairie qu'il n'avait pas encore remarquée. Alors un événement se produisit qui décida sans doute de tout l'avenir et de son intelligence et de sa sensibilité, miracle véritable, dont il fut bien aise de pouvoir noter exactement la date, l'heure et la minute même; car, à cet instant, l'horloge de Carfax sonna le quart de midi.

Tandis qu'assez négligemment il passait en

revue l'habituel étalage, livres de luxe illustrés sur Oxford, ses vues et ses monuments, coutumes de l'Université, *Oxford honours, Oxford University Calendar;* romans français, du choix le moins judicieux, mêlés aux Oraisons funèbres de Bossuet, aux Pensées de Pascal, aux Aventures de Télémaque; romans anglais où est décrite la vie oxonienne, le *Pendennis* de Thackeray et *Tom Brown à Oxford;* il avisa une plaquette in-octavo, brochée de jaune et dont le titre était en caractères grecs. C'était une pièce de vers, lue deux mois plus tôt aux Encænia du Sheldonian-theatre que Philippe venait de visiter! Il ressentit une émotion excessive pour si peu de chose, et il entra dans la boutique brusquement afin de faire l'emplette de cette brochure.

Le plus extraordinaire est qu'à peine entré il l'oublia, quand il vit, sur une grande table, une quantité de livres classiques de « seconde main », illustrés d'autant de dessins à la plume que de notes manuscrites. Il en feuilleta plusieurs, n'en acheta aucun, s'en alla flâner devant un autre rayon, et prit sans hésitation, mais réellement par hasard, un volume à reliure souple, d'un vert olive, qui était intitulé *les Voix de la Mer, de la Ville et de la Forêt,* par Ashley Bell, édité à Oxford même quatre ou cinq années auparavant. Au frontispice, Philippe vit un portrait de l'auteur, qui lui

rappela la physionomie, et surtout peut-être le chapeau à larges bords de Mistral. Bien que ce titre et le nom d'Ashley Bell lui fussent inconnus, il acheta le volume, qui coûtait cinq shillings. Il donna un souverain pour payer, et c'est pendant qu'on lui comptait sa monnaie qu'il ouvrit le livre. Il s'aperçut que *les Voix de la Mer, de la Ville et de la Forêt* étaient un recueil de poèmes, écrits, non pas en vers réguliers, mais en versets fort inégaux, dont les uns étaient extrêmement brefs, et les autres tenaient jusqu'à trois ou quatre lignes.

Il glissa les poèmes d'Ashley Bell dans la poche droite de son veston, car il voulait garder à la main son guide, et il sortit, croyant n'y plus penser ; mais (depuis lors il s'en est toujours ressouvenu avec précision) il était tourmenté de cette sorte d'inquiétude que l'on éprouve, lorsque l'on porte sur soi un objet de valeur qu'il ne s'agirait pas de laisser perdre. Il lui semblait aussi, confusément, que ce livre, dont il n'avait pas lu un seul mot, exerçait déjà sur lui une mystérieuse influence, comme on prétend que certains remèdes peuvent, du moins sur un « sujet », faire effet par simple contact, par simple approche, et à travers la fiole qui les contient.

Au lieu de rentrer à l'hôtel, Philippe se dirigea vers l'extrémité opposée de la ville et de la rue, vers Magdalen, et tout en cheminant, il

palpait, puis il saisit les poèmes d'Ashley Bell, et ce fut le guide qu'à leur place il glissa dans la poche de son veston.

Comme la plupart des jeunes Français, grands liseurs, qui fréquentent les galeries de l'Odéon, il était doué d'une faculté bien précieuse : il flairait pour ainsi dire les livres, rien qu'en les maniant quelques minutes; et ce qu'il flaira dans celui-ci, le temps de faire cent pas à peine le long du trottoir désert et ensoleillé, lui causa d'abord une sensation purement physique, d'étourdissement, d'éblouissement, un vertige. Son cœur se mit à battre avec une violence presque douloureuse; puis ce fut une stupeur, et ce fut une joie : par la plus incroyable des fortunes, il venait de découvrir un grand poète, un poète surhumain, qui ne suivait aucune tradition et ne descendait d'aucun ancêtre, une espèce de poète trouvé, inconnu, puisque Philippe n'avait jamais ouï prononcer son nom.

Il ouvrait le livre, il le fermait, il le rouvrait au hasard, comme on ouvre une Bible ou un Virgile quand on cherche des sorts; et chaque fois il était frappé, choqué par des procédés de style et de composition barbares; par une manie, entre autres, des énumérations, qui souvent remplissaient des pages entières; par une néologie insolente et un cosmopolitisme de langage, qui affectait de mêler des termes fran-

çais ou espagnols à un si baroque vocabulaire anglais que Philippe avait peine à l'entendre. Anglais d'Américain : les titres des pièces révélaient à Philippe la nationalité d'Ashley Bell, Américain, et si moderne qu'il tirait de la poésie, même du *business* le plus vil et des plus dégoûtants excès de l'argent ; mais Américain d'origine et primitif, chantre d'un monde véritablement nouveau ; poète des villes regorgeantes et des maisons à quinze étages, des rues, des trams, des bacs, poète aussi des forêts vierges et des deux Océans, de la molle Louisiane, de la splendide Californie, du Mississipi, du bleu Ontario. Toute l'Amérique était dans ce livre, l'Amérique fiévreuse et forcée d'aujourd'hui, et l'Amérique des temps de l'immigration ; comme ils ont aussi conservé là-bas, sur la terre envahie de bâtisses et d'usines, un fragment de l'ancien décor, qu'ils appellent leur parc national. Ashley Bell semblait à Philippe une sorte de premier homme, un Adam, qui eût erré dans le parc national comme l'autre dans le Paradis, à l'ombre de gigantesques arbres nés en même temps que le monde, parmi des troupeaux de monstres familiers, de bêtes étranges, partout ailleurs disparues.

Comme le premier homme avant le péché, Ashley Bell, dans cet autre Éden, allait nu, et sans connaître qu'il était nu. Son insouciance de toute moralité était prodigieuse, pour un

poète contemporain de langue et de race anglaise ; il n'avait pas seulement trop de sève et des instincts débridés, mais comme une obsession du sexe, une manie du mot, non pas cru : technique ; et Philippe l'aurait cru en proie à un délire obscène et sacré, si la santé, si la droiture de son tempérament n'eussent été encore plus évidentes. Également sain, Philippe était cependant trop proche de l'adolescence pour supporter sans étourdissement l'ivresse d'une lecture si forte. Sa pudeur, scrupuleuse ou perverse, était alarmée par ces mots de mystère que pour la plupart il ignorait, mais dont il devinait le sens. Une malice du hasard les lui remettait sous les yeux à tout propos, avec une insistance que n'autorisait point le calcul des probabilités : car, il s'en avisa plus tard quand il sut le livre par cœur, les chants d'amour n'étaient même pas les plus nombreux. Il eut honte de sentir bouillonner en lui, rien que pour avoir lu quelques versets, l'ardeur prompte et cynique de sa vingtième année. Il ferma le livre, mais il poursuivit sa route. et même hâta le pas vers Magdalen, où il espérait de trouver un coin plus tranquille et plus secret pour lire, et il murmurait :

— *In angello, cum libello...*

Comme il était près d'atteindre la belle tour carrée, il s'étonna soudain qu'un tel ouvrage pût être imprimé, vendu en Angleterre. Il se

rappela qu'il avait vu, et négligé une courte préface. Il s'arrêta pour la lire. Ce n'était qu'une note, signée d'Ashley Bell, avertissement de cette nouvelle édition, mais plutôt remercîment à l'hospitalière Grande-Bretagne, à la noble cité d'Oxford où le poète avait trouvé un asile après le scandale provoqué par la première édition des *Voix*, quand l'hypocrisie de ses concitoyens l'avait obligé de fuir l'Amérique.

— Il est ici ! s'écria Philippe, déjà sûr de le rencontrer, un jour, demain, tout à l'heure, et tremblant de le rencontrer.

La date, un peu ancienne, du livre inquiéta Philippe, qui murmura :

— Il est peut-être mort, peut-être parti, depuis le temps !

L'idée de cette mort, de ce départ imaginaire lui causait une vraie douleur. Puis il entra dans le quadrangle de Magdalen par une porte alors en construction, mais il ne prit seulement pas garde qu'il passait sous un échafaudage.

Telle était la naïveté de sa conscience que ses préoccupations ne l'empêchèrent point de visiter ce collège aussi minutieusement qu'il avait fait tous les autres ; mais il le fit d'une façon machinale. Cependant, une providence le guidait, et il suivait la direction qu'il aurait prise s'il avait connu son chemin. Il s'éloigna des bâtiments, traversa le Magdalen Grove,

passa un pont, et se trouva dans l'allée favorite d'Addison, au milieu d'un petit bois qu'enlacent les bras divisés du Cherwell. La fraîcheur de l'ombre y était délicieuse et le silence y était absolu. La jeunesse et la puissance de la végétation lui parurent si merveilleuses qu'il ne douta pas un instant qu'il ne fût dans le Paradis terrestre. Oui, c'était bien ici la retraite privilégiée où il pouvait reprendre sa lecture. Il s'assit sur la berge de la rivière, il rouvrit le livre; ses mains tremblaient, son cœur battait, il avait comme la pudeur et l'avant-goût d'une volupté défendue.

Mais d'abord, quelle surprise! A la page que venait de lui désigner son doigt glissé entre deux feuillets, et à toutes les pages suivantes, il ne rencontra plus que des poèmes militaires. C'était les batailles de la guerre civile, entre le Nord et le Sud, tableaux d'un réalisme brutal et alarmant, images de plaies, odeur de mort, cris de victoire, gémissements des agonisants et des blessés. Ces horreurs séduisaient encore Philippe, car elles réveillaient, aux lointains de sa mémoire, l'écho de l'autre guerre et de son enfance, et des grondements de canon et des roulements de tambour. Et voici que du chant guerrier s'élevait une grande voix fraternelle, une voix consolatrice et tendre, qui peu à peu dominait le bruit des armes et des plaintes; et c'était comme le chant de la paix, née des

batailles, de l'amour, né des épreuves et des douleurs, le chant de l'amitié virile, le chant de la camaraderie.

Alors, Philippe sentit qu'il comprenait le livre, et les terribles poèmes d'Ashley Bell ne lui parurent point en désaccord avec la campagne ravissante parmi laquelle ils lui étaient révélés. Il sentit avec orgueil que son propre cœur n'était pas moins capable que celui du poète inconnu d'un grand amour, ensemble universel et particulier. Mais il n'avait, de cet amour, que la puissance, il n'en avait que le regret et le désir. Son vaste cœur, son cœur ambitieux était vide. Il était seul, seul au monde ; et de nouveau, comme l'avant-veille en quittant Paris, il eut une détresse de cette solitude qui avait été jusqu'alors son délice et sa vanité.

Il regarda sa montre, il pensait avoir lu et rêvé infiniment : il s'étonna que tout cela ne lui eût pris que trois quarts d'heure, et que l'heure du lunch ne fût pas encore passée. Il rentra donc à l'hôtel et d'abord monta dans sa chambre, où il déposa le précieux livre à côté de la Bible. C'était une inconséquence presque sacrilège, car il avait pu remarquer, en le feuilletant, qu'Ashley Bell n'avait point de religion au sens positif du mot, mais se flattait d'embrasser toutes les religions ; et aucune d'elles n'a jamais souscrit à cet éclectisme un

peu banal. Ashley Bell, d'autre part, témoignait une répugnance qu'il faut bien taxer d'anticléricale pour les ministres de n'importe quel culte. Philippe, qui n'était plus triste ni fatigué, alla ensuite déjeuner de grand appétit; et il se procura, au moyen d'un cider-cup, une légère ivresse qui lui semblait tout particulièrement oxonienne. Il se sentit, en quittant la table, parfaitement dispos pour reprendre sa tournée. Il avait cependant résolu, pour ne pas se bousculer trop, de la borner cette après-midi à la visite de Christ-Church. Il fut jusqu'à Carfax, prit Saint-Aldate's street, et vit bientôt sur sa gauche la porte d'entrée appelée Tom Gate. Il la franchit et pénétra dans le grand quadrangle appelé familièrement Tom Quad. A ce moment, la grande cloche, Tom Bell, sonna plusieurs coups espacés, et il lui sembla que c'était pour lui souhaiter la bienvenue.

Les proportions, plutôt que la beauté des détails, le frappèrent à première vue; elles lui parurent si majestueuses qu'il sentit bien qu'il était ici au cœur du temple et dans le saint des saints. Ce lieu privilégié est comme l'abrégé de toute la cité élue; un voyageur pourrait à la rigueur se dispenser de visiter le reste. La jeunesse et l'antiquité d'Oxford y sont comme ailleurs signifiées par le contraste des pierres délitées et du tendre gazon qui revêt tout le sol de l'immense cour. La disposition des bâti-

ments est régulière, et la vue est la même partout ; mais Philippe se crut obligé de faire tout le tour du Tom Quad exactement : il le fit à pas lents et solennels. Puis il entra dans le vestibule du sud-est, et gravit le large escalier qui fait sa révolution autour d'un pilier unique. La porte du grand hall était ouverte à deux battants ; c'est aussi le modèle et l'archétype des halls d'Oxford, et Philippe, à cette vue, fut une fois de plus ému religieusement. La voûte de chêne sculpté est à cinquante pieds de hauteur, la nef a cent quinze pieds de long. La lourde table, dressée au fond sur l'estrade, et même les deux tables des students, qui forment avec celle-ci le fer à cheval et occupent toute la longueur de la galerie, sembleraient destinées plutôt à une Cène qu'à des lunchs où l'on sert le *joint* et les *vegetables*. Ce n'était plus seulement avec conscience, mais avec scrupule, que Philippe poursuivait son exploration. Il considéra un à un tous les portraits pendus au mur, admira ceux de Wolsey et de Henry VIII par Holbein, trouva celui de Gladstone par Millais bien bourgeois, mais d'une grâce exquise les trois Reynolds et les deux Gainsborough. En sortant du hall, il poussa le soupir de soulagement de l'homme qui a bien fait son devoir et peut se donner congé. Pourtant, il visita encore la vieille cuisine, qui l'amusa.

Il repassa par le Tom Quad et le Tom Gate ;

dans la rue, il allait au hasard, il ne savait où aller; puis une traverse le tenta; elle le conduisit par surprise dans un si merveilleux décor de verdure qu'il ne put retenir un cri de saisissement et de joie.

La campagne qu'il avait aperçue de la Radcliffe Camera n'avait pu que lui faire pressentir, sans le blaser, le trouble qu'il éprouverait quand il serait descendu jusqu'à elle et l'aurait à la portée de sa main. C'était ici le paysage le plus simple et le plus grandiose : rien qu'un herbage, mais à perte de vue : la rivière qui le bornait ne se montrait point, et ne se trahissait que par un peu de brume qui émanait des eaux basses. Deux allées d'ormes en équerre limitaient cette prairie. Leur taille était si colossale que Philippe les regardait avec humilité. Il songeait à leur âge séculaire, à tous les jeunes rêveurs qui avant lui s'étaient réfugiés sous leur ombre ; et ils lui semblaient plus lourdement chargés de souvenirs, d'histoire, que les plus antiques monuments construits de la main des hommes. Ils lui semblaient bien autrement vénérables que les monuments, car ils vivent. Les arbres, avec leurs troncs éternels, où des cercles concentriques inscrivent une à une les années des siècles qui passent, avec leurs branches et leurs feuilles qui meurent et renaissent alternativement, les arbres, mieux que tous les autres vivants, signifient le rythme

de la nature ; ils sont, parmi la foule des êtres, les plus nobles et les plus beaux.

Philippe, infatigable, courut jusqu'à la rivière ; il s'attrista d'en voir les berges désertes, mais il s'efforça de les imaginer peuplées comme aux jours de régates. Il revint plus lentement sur ses pas, suivit l'autre allée, le *broad walk*, et au bout il trouva la rivière encore, que longeait un sentier de parc. Vis-à-vis, sur l'autre bord, très loin, était un terrain de cricket ; et il eut la bonne surprise — comme à la bodléienne, mais combien plus charmante ici ! — de voir enfin le décor animé. De nombreux jeunes gens, vêtus de blanc, les manches retroussées, jouaient et se démenaient au soleil. Ils devaient pousser de grands rires et de grands cris, mais Philippe les voyait seulement et ne les entendait pas. Alors, souriant de plaisir, il s'assit sur l'herbe, et longtemps, avec une sympathie secrète, il goûta le spectacle de leur jeu.

Environ quatre heures et demie, il se leva et se remit en marche, d'un pas déterminé ; car il savait maintenant où il allait, et d'avance il avait étudié son chemin sur le plan d'Oxford. Il allait au Parson's Pleasure, qui est le lieu où l'on se baigne dans le Cherwell, non loin de l'étroite presqu'île resserrée entre deux bras du fleuve, et qui pour cette raison est appelée Mesopotamie. Il ne fit point d'erreur et, après avoir suivi l'allée de la longue muraille, puis des rues

plus dégagées, entre des terrains de jeu presque aussi beaux que les prairies de Christ Church (mais il n'y avait pas d'ormes), il arriva au grand boulevard qui limite, du côté du sud, le parc de l'Université. Il ne prit point ce boulevard, car sa route était dans l'autre sens ; mais il jeta un coup d'œil sur les désirables maisons de briques roses, dont la couleur est si douce et si vive parmi les verdures. Puis les mots *Parson's Pleasure* qu'il lut sur un écriteau lui assurèrent qu'il ne se trompait point, et il suivit un long sentier, bordé d'un côté par des herbages, de l'autre par des buissons et des haies soigneusement taillées.

Il faillit cependant, sans la voir, passer l'entrée du Parson's Pleasure, tant elle était modeste, presque misérable, et bien cachée sous le fourré. Mais il avisa, et il poussa, une porte de planches, et vit d'abord une hutte où se tenait un homme au regard fixe, stupide, et qui semblait parvenu aux extrêmes limites de la vieillesse. Ce vieil homme, avant que Philippe eût rien demandé, lui remit une fort petite serviette, humide et assez malpropre. Philippe alors lui demanda s'il devait quelque chose, et le vieux lui répondit que les souscripteurs ne payaient rien, mais que les autres payaient six pence.

La voix du bonhomme, selon une comparaison familière aux écrivains naturalistes de

ce temps-là, ressemblait au grincement d'une poulie ; elle rappelait aussi les rouleaux de musique où il manque des pointes, et qui laissent dans les mélodies qu'ils jouent des lacunes, et les interrompent de hoquets. Ce qui manquait au vieux baigneur, c'était tour à tour le mot et la pensée. Philippe lui tendit un sixpenny, il le prit, fit un remercîment inintelligible, et se remit à préparer, sur une sorte de billot qui lui servait de fourneau et de table, on ne sait quoi, qui, toute réflexion faite, devait être son repas. Philippe franchit enfin le seuil et vit un nouveau lieu de délices, qui lui parut, après tant d'autres, encore un petit coin du Paradis.

La rive était courbée de sorte qu'une faible partie de la rivière était seulement visible, et presque tout de suite, à droite, à gauche, elle échappait à la vue. Le sol était tout revêtu de gazon, et la berge, abrupte, avec des marches taillées çà et là qui permettaient de descendre dans l'eau, à moins que l'on ne préférât s'y jeter du bord, ou de l'un des arbres qui, plantés obliquement, pouvaient servir de tremplins. Sur l'autre berge vis-à-vis, c'était encore un immense herbage avec quelques bouquets d'arbres, et d'autres arbres espacés le long du bord. La clôture du terrain privé où avait pénétré Philippe était formée par les cabines mêmes, d'une installation aussi primitive que la hutte du vieux baigneur, et dont les portes

ne montaient que jusqu'à mi-hauteur du corps; ensuite par une palissade, devant laquelle était un banc où l'on pouvait aussi se déshabiller si l'on aimait mieux. Et Philippe eut le sentiment que c'était une joie de conte ou de rêve de se baigner ici en plein air, sous le beau ciel, parmi les plus beaux arbres qui soient au monde. Malheureusement, l'eau elle-même n'était pas digne du décor ; elle n'était ni transparente, ni limpide; et puis ce charmant paysage aurait eu si grand besoin d'être animé! Il devenait d'autant plus mélancolique, justement parce qu'il devait être si gai à d'autres heures! Et Philippe maintenant hésitait, triste parmi toutes ces choses abandonnées ; il frissonnait comme la rivière; il avait froid, trop froid pour souhaiter encore de se plonger dans l'eau froide. Il avait presque peur. Il n'avait pas le courage de se livrer seul à ce jeu qu'il aimait par-dessus tout.

Pour gagner du temps, il fit le tour de l'enclos. Quand il revint près de la hutte, le bonhomme, à sa grande surprise, lui adressa la parole, pour lui dire, il est vrai, tout bonnement, à la mode anglaise, que la journée était très belle.

Le vieux ajouta :

— Avez-vous lu le *Daily Telegraph*?

— Oui, oui, répondit machinalement Philippe, qui ne l'avait point lu, et ne comprenait rien à cette question.

Il refusa, d'un geste évasif, un numéro du *Telegraph* que lui offrait l'antique gardien du Parson's Pleasure, et il s'éloigna de quelques pas.

La porte, à ce moment, fut jetée avec violence, et un grand jeune homme entra brusquement. Il était nu-tête et vêtu de blanc, si l'on peut appeler vêtu qui n'a qu'un pantalon et une chemise. Comme il avait une ample serviette nouée comme un foulard autour de son cou, il ne s'arrêta même point pour en demander une au vieil homme. Il fut droit à une cabine. Son visage était d'une beauté si parfaite, d'un éclat si extraordinaire, qu'un amateur d'hellénisme ne pouvait guère se défendre de le comparer aux dieux immortels, et singulièrement à Phébus Apollon. C'est ce que Philippe ne manqua point de faire, et il se récita en outre ces phrases de son cher Platon :

« — Qu'en dis-tu, Socrate? N'est-il pas beau de visage? — Très beau. — Et tu oublierais qu'il a un visage s'il se dépouillait de ses vêtements, tant il est beau de tout le corps ! »

Philippe n'eut pas le loisir d'achever cette citation, avant que l'inconnu la rendît encore plus à propos. Ce jeune dieu traversa la pelouse d'un pas indifférent et se dirigea vers la rivière. Il n'avait probablement aucune conscience de sa perfection ; car il ne témoignait ni fierté ni honte d'être beau. Philippe, encouragé par

l'exemple, eut un impatient désir de cette eau trouble qui tout à l'heure ne le tentait point; mais elle recommença de ne point le tenter quand il fut revenu au bord; alors il se coucha dans l'herbe, accoudé, et se contenta de regarder l'autre nageur, qui faisait cent tours d'adresse, amusants, mais peu conformes à sa dignité plastique.

Cependant la porte de planches s'ouvrait à maintes reprises et divertissait l'attention de Philippe Lefebvre. Ce fut d'abord un gamin déguenillé, qui apporta au vieux baigneur, pêle-mêle dans un panier, une salade et quelques fruits, posa le tout sur le billot, et ressortit sans avoir dit une parole. Une minute plus tard, deux petits garçons, qui pouvaient bien avoir douze ans tout au plus, entrèrent d'un pas délibéré. Chacun d'eux portait un paquet bien ficelé. Ils allèrent s'asseoir côte à côte et assez loin sur le banc, où après s'être déchaussés avec une extrême lenteur, beaucoup de peine et de maladresse, ils se déshabillèrent avec une célérité extrême. Ils dénouèrent ensuite les ficelles de leurs paquets, d'où ils tirèrent deux costumes noirs de la plus rigoureuse décence, qu'ils enfilèrent, comme les commandements le prescrivent, modestement, puis coururent à l'eau. Philippe s'étonna un peu que deux enfants témoignassent une réserve si farouche, dans un lieu d'innocence où la pudeur, la distinction

du bien et du mal semblent totalement ignorées. Mais le sentiment de la pudeur est si arbitraire et si complexe dans toutes les parties du monde que la raison s'y perd, et en Angleterre, particulièrement. Philippe crut remarquer que les enfants et les hommes déjà mûrs y étaient peut-être sujets, mais qu'à cet âge de la pleine force et de la pleine beauté que les anciens appelaient « l'Age » par excellence, on ne la soupçonnait aucunement. Deux adolescents venaient d'arriver, puis un vieillard à barbe grise. Il leur demanda poliment, du bord, si l'eau était bonne, et, sur leur réponse affirmative, il parut mettre quelque hâte à se précipiter dans le courant. Les deux jeunes hommes étant sortis de la rivière, il en sortit à son tour, et s'approcha d'eux pour leur demander (sans doute étaient-ils nouveaux venus) s'ils se plaisaient à Oxford. Mais tandis que les jeunes gens, tout en gardant une attitude aussi correcte que s'ils eussent été vêtus, ne paraissaient point songer qu'ils ne l'étaient pas, le vieillard, avant de les aborder, avait cassé un petit rameau chargé de feuilles à l'un des arbres du rivage, comme fit le divin Ulysse avant d'aborder Nausicaa, fille d'Alcinoüs roi des Phéaciens.

Ce même vieil homme, au moment qu'il était entré, avait fait halte quelques instants pour causer avec le gardien du Parson's Pleasure. Il lui avait serré la main et débité une

sorte de compliment ; sur quoi le garde lui avait dit comme à Philippe :

— Avez-vous lu le *Daily Telegraph*?

Tout cela intriguait fort Philippe Lefebvre, mais la porte s'ouvrit encore, et cette fois pour livrer passage à cinq personnes : un grand vieillard athlétique, suivi de quatre jeunes hommes en costume de jeu. Les deux plus jeunes, qui ne marquaient guère plus de dix-huit ans, avaient cette beauté parfaite et froide, si commune chez les Anglais que souvent on ne la remarque même plus : ils semblèrent à Philippe agréables mais insignifiants. Le troisième, en revanche, qui avait certainement accompli sa vingtième année, lui déplut du premier coup par une carrure d'épaules, une raideur, enfin un physique allemand. Pour le quatrième, qui avait apparemment le même âge, mais qui, lui, était bien Anglais, Philippe aurait pu répéter la citation que sa mémoire un peu pédante lui suggérait tout à l'heure : « Qu'en dis-tu? N'est-il pas beau de visage? » Mais l'aspect du vieillard lui avait causé un tel saisissement qu'il ne pouvait plus distinguer personne aux côtés de celui-ci, et il n'avouait pas sans honte ni sans colère que la seule beauté certaine fût celle de cet homme penché vers son déclin.

Ce vieillard, moins âgé peut-être qu'il ne semblait à première vue, c'était le berger conduisant le troupeau. C'était, en dépit d'un

accoutrement bizarre, — un vêtement de rude étoffe grise, une grossière chemise, très blanche, ouverte sur sa poitrine velue, — c'était un roi pasteur suivi de quelques-uns de son peuple. Ses cheveux gris étaient rejetés en arrière, son front, découvert ; il avait une barbe de bouc ; étrange était l'éclat de ses yeux. On ne sait quoi de magnétique, oui, de magnétique, émanait de toute sa personne, et ces jeunes gens le suivaient comme des disciples suivent un maître, comme des apôtres suivent un messie ; et Philippe se leva, s'avança vers le groupe ; et soudain il reconnut l'homme d'après l'image tant de fois contemplée depuis ce matin. « Ashley Bell ! » murmura-t-il, avec une joie profonde, mais comme stupide.

Cependant le poète et ses quatre compagnons s'étaient arrêtés près de la hutte et semblaient aussi faire de grands compliments au baigneur. Ashley Bell parlait avec beaucoup d'action. Sa voix était musicale et gaie. Le charme de cette voix était plus impérieux encore que celui de toute sa personne. Philippe, oubliant toute timidité, toute discrétion, s'approchait toujours. La voix d'Ashley Bell était comme une fanfare. Il répétait joyeusement :

— Charlie Cox ! Charlie Cox !

« C'est le nom du vieux gardien, » songea Philippe. Il fut bien aise de le savoir. Il observa que, par un effet prodigieux du « magnétisme »

de Bell, Charlie Cox ressuscitait au son de cette voix. Son œil chassieux et larmoyant s'éclairait, un peu de sang colorait sa peau grise, mate et plissée.

— Charlie Cox, dit Ashley Bell à ses acolytes, Charlie Cox est le plus grand connaisseur d'hommes et le seul philosophe de l'Angleterre.

— Il l'est réellement, repartit celui que Philippe avait jugé à première vue Allemand.

Sa réponse obséquieuse, le ton et l'accent eussent levé les derniers doutes de Philippe, s'il eût douté encore de la nationalité du personnage. Les trois autres, sans rien dire, allèrent brusquement vers les cabines. Ashley Bell les suivit, il n'était pas le moins alerte ; et presque aussitôt Philippe les entendit se précipiter tous ensemble dans la rivière en faisant de grands rires et un fracas épouvantable.

Mais il n'avait pas tourné la tête ; il restait près de Charlie Cox, et mourait d'envie de lui demander s'il ne se trompait pas, si cet homme était bien le poète Ashley Bell. Une étrange peur le retenait. Il balbutia seulement :

— J'ai perdu mon *Daily Telegraph*, voulez-vous m'en vendre un autre numéro ?

Cox, près de crever d'orgueil, vendit à Philippe non seulement le *Telegraph*, où il lui indiqua ce qu'il fallait lire, mais une carte postale qui représentait ledit Cox debout sur le pas de sa hutte. La tête seule du bonhomme

était reproduite dans le journal, où elle tenait lieu de lettre ornée, au début d'une courte notice, dont l'essentiel était le *curriculum vitæ* de Cox. Philippe apprit par cette lecture que le vieil homme sauvage qu'il avait devant les yeux était une célébrité d'Oxford ; qu'aujourd'hui Cox entrait dans sa soixante-seizième année ; et comme c'est le jour même de ses quinze ans que Charlie Cox avait succédé à son père, gardien avant lui du Parson's Pleasure, il y avait soixante ans aujourd'hui que Charlie Cox vivait dans cet ermitage et pas un jour ne l'avait quitté. Charlie Cox avait mis à l'eau plusieurs générations de jeunes et nobles Anglais ; et il n'était point rare que le chancelier de l'Échiquier, ou le premier lord de l'Amirauté, ou des archevêques revinssent l'été à Oxford tout exprès pour serrer la main de Charlie Cox, lui rappeler les bonnes leçons d'autrefois, et le prier de donner le même enseignement à leurs fils *undergraduate*.

Philippe, levant les yeux, regarda non sans superstition ce débris d'humanité. Mais le plus grand connaisseur d'hommes et le seul philosophe de l'Angleterre était retombé dans l'abrutissement. Il faisait bouillir quelques pommes de terre dans une marmite de fonte, et ressemblait ainsi à l'une ou l'autre des trois sorcières de *Macbeth* (rôles ordinairement distribués à de vieux acteurs).

« Pourquoi, se dit Philippe, Ashley Bell l'appelle-t-il connaisseur d'hommes et philosophe? Mais au fait est-ce bien Ashley Bell? »

Il tourna machinalement la vue vers la rivière et la pelouse où il n'entendait plus de bruit. Le supposé Ashley Bell et ses disciples étaient déjà sortis de l'eau, rhabillés, prêts à partir! Philippe n'avait pas projeté de les suivre et de les rattraper dehors, mais il fut désespéré de n'être pas en état de le faire. Il eut beau se hâter, il y avait beau temps que toute la troupe était disparue quand à son tour il put sortir. Il tendit deux pence à Charlie Cox, pour payer la carte et le journal, et demanda enfin :

— Qui est ce gentleman qui vient de partir le dernier?

Le mot sembla étonner considérablement Charlie Cox.

— Ce n'est pas un gentleman, dit-il, c'est un vieil homme.

Mais sa physionomie s'illumina tout d'un coup, comme elle s'illuminait dès qu'Ashley Bell lui adressait la parole, et il ajouta fièrement :

— Un vieil homme qui fait toujours la conversation avec moi.

— Il vient souvent ici? demanda Philippe, renaissant à l'espérance.

— Cela dépend. Des fois il vient, des fois il ne vient pas, mais en somme il vient presque

tous les jours, repartit Charlie Cox, qui semblait en prendre à son aise avec le principe de non-contradiction.

Philippe songea que la trouvaille du livre et la rencontre de ce soir étaient des miracles évidents. Or celui qui fait les miracles les achève quand il se donne la peine de les commencer.

« Je rencontrerai Ashley Bell ici demain soir, se dit Philippe. Mais, pensa-t-il encore, est-ce bien lui? »

Il dit, avec impétuosité :

— Comment s'appelle le vieil homme? N'est-ce pas Ashley Bell ?

— Je pense que c'est son nom, mais vous semblez le savoir, répondit Charlie Cox avec une méfiance ou une ironie de paysan.

— N'est-il pas un grand poète? dit Philippe Lefebvre, plus bas, et comme on parle dans une église.

Charlie Cox parut encore plus étonné. Toujours méfiant, et contredisant par prudence, il répondit :

— Je ne sais pas. Peut-être. J'ai bien entendu dire quelque chose comme cela par les jeunes gens quand ils causent entre eux.

Il ajouta, en appuyant sur chaque syllabe :

— C'est un vieil homme qui fait la conversation avec Charlie Cox volontiers.

IV

REX TINTAGEL

A partir de cette minute et jusques au lendemain, Philippe demeura dans un état d'esprit d'une puérilité incroyable, même pour un intellectuel si neuf, et ne conçut à la lettre nulle autre pensée que celle-ci :

« Fera-t-il assez beau l'après-midi pour que je puisse, sans être déraisonnable, aller au Parson's Pleasure? »

Il eût ajouté, s'il se fût avoué son inquiétude plus franchement :

« Et pour que j'aie chance d'y rencontrer cet Ashley Bell pareil à la divinité de la rivière, suivi de son cortège de jeunes demi-dieux? »

Il alla bien, après dîner, rôder par les rues et à l'entour de Carfax, puis dans ce même jardin de collège où il avait médité la veille. Mais il ne méditait plus : à tout instant, il levait

les yeux vers le ciel, et, chaque fois qu'il y voyait passer un nuage, il avait une angoisse. Il se moquait de lui-même, il se disait :

« Suis-je donc devenu si Anglais que je sois préoccupé à ce point de météorologie? »

Mais, tout en se moquant, il prenait la chose au sérieux, au tragique ; et vers le milieu de la nuit, réveillé soudain par un orage et le bruit de l'eau qui ruisselait, il eut un accès de désespoir, qui ne l'empêcha point de se rendormir dans le même instant.

Il eut la surprise et la joie de se réveiller par un temps radieux, et il décida aussitôt qu'il aurait congé tout aujourd'hui, c'est-à-dire qu'il se dispenserait de visiter des monuments avec son guide à la main. Il n'ouvrit le livre importun que pour étudier encore le plan de la ville et n'avoir pas besoin de l'emporter sur soi quand il irait tout à l'heure au Parson's Pleasure. En vérité, il savait le chemin à merveille et ne repassait sa leçon qu'afin de tromper son impatience, et de s'entretenir jusqu'au départ dans la pensée de cette expédition, seul objet de la journée. Il se mit en route dès trois heures. Il salua, comme une vieille connaissance, Charlie Cox, qui était, de même qu'hier, occupé à faire sa cuisine. Le paysage, égayé par un soleil sans ardeur, lui parut encore plus ravissant que la veille ; il avait craint une désillusion. Il fut seulement fâché de trouver nombreuse compagnie ;

son caprice aujourd'hui était de renouer connaissance avec le décor avant qu'une figuration ne l'animât, et de n'y admettre qu'ensuite les personnages. Ce fut justement le contraire qui arriva. On ne fit qu'aller et venir pendant une demi-heure, et à quatre heures, il n'y eut subitement plus personne. Au même instant, et comme Philippe s'apprêtait à se jeter dans l'eau, un grand nuage triste voila le soleil. Ce maudit nuage fit brusquement tomber la température à tel point, que Philippe tout frissonnant, mais paresseux pour se rhabiller, se mit à l'abri de la bise dans sa cabine. Puis le nuage se déchira par le milieu, une belle nappe de rayons tièdes ruissela du ciel entr'ouvert sur l'herbe de la pelouse, et Philippe ne douta pas un instant que cet effet de lumière n'annonçât l'entrée en scène d'Ashley Bell. Il entendit la porte battre... et l'un des cinq personnages qu'il avait vus la veille, mais un seul, apparut ; et ce n'était point Ashley Bell, mais celui des trois disciples anglais qui devait avoir à peu près le même âge que Philippe. Le nouveau venu s'en alla vers les cabines sans flâner : il n'attendait assurément cette après-midi aucun de ses habituels compagnons, ni ses camarades, ni le Maître.

Philippe en fut bien aise, au lieu d'en être désappointé. Il prit garde qu'il saurait bien engager la conversation avec ce jeune homme qui ne l'intimidait point, et se faire présenter

par lui, un peu plus tard, un autre jour, à Bell qui l'intimidait. Mais quelle chance que ce fût celui-ci précisément ! Les deux autres Anglais étaient trop jeunes, trop enfants ; et l'Allemand inspirait à Philippe un sentiment mêlé de haine et de jalousie. L'absence de l'ennemi convenait fort à cette jalousie assez indéfinissable, et assurait à Philippe Lefebvre un premier avantage qu'il se définissait encore moins. Hélas ! sous quel prétexte adresser la parole à celui qui était là ? Son embarras était extrême, bien qu'il eût observé déjà que les Anglais ne sont pas inabordables. Ils adressent volontiers la parole, les premiers, à des étrangers qu'ils rencontrent dans un train ou dans un hôtel, à condition que l'entretien soit de la plus stricte banalité.

Un bruit de plongeon fit soudain tressaillir Philippe qui ne pensait point que l'inconnu fût si prompt. Il s'imagina que, par sa sotte flânerie, il avait manqué une occasion unique, et ne fit lui-même qu'un bond du fond de son réduit jusque dans la rivière ; puis il se hâta de remonter à la surface, moins pour reprendre sa respiration que pour rattraper le temps perdu.

Dès qu'il eut la tête hors de l'eau, il chercha l'autre des yeux et le vit escalader la berge, près d'une sorte de glissoire d'un bois poli et savonné. On pouvait s'asseoir ou se coucher au sommet de ce toboggan ; le corps, entraîné par

son poids, démarrait lentement, puis filait jusqu'à la rivière avec une vitesse sans cesse multipliée, à la fin vertigineuse. Mais le jeune Anglais hésitait, son visage naïf trahissait un désir immodéré de tâter de ce jeu, et une peur disproportionnée au péril. Il regarda Philippe et sourit, avouant cette peur franchement ; Philippe, sans y penser, sourit pour lui donner courage ; et ce furent leurs deux premières répliques, muettes.

L'Anglais se détermina sur-le-champ. Un Français eût fait de même, par bravade : il le fit plutôt par politesse. Il faillit tomber sur Philippe, qui, suivant cette gymnastique avec un intérêt passionné, s'était rapproché du bord. Et quand il revint à la surface, ils se trouvèrent plus près encore l'un de l'autre, vis-à-vis ; et l'Anglais souriait encore, à travers ses longs cheveux blonds mouillés.

Philippe se piqua d'honneur, et s'écria :

— Je veux essayer aussi !

Il pensa du moins s'écrier, mais aucun son ne sortit de ses lèvres. Il s'aida d'un tronc oblique de saule qui surplombait pour se hisser hors du fleuve, courut s'étendre sur la glissoire, et ne put retenir un cri de peur joyeuse quand il se sentit emporté. Une grande gerbe d'eau jaillit. Il reparut, rouvrit les yeux, et vit l'Anglais tout près de lui. Ils échangèrent de puérils sourires.

— Ce n'est pas si difficile! murmura Philippe, d'une voix si basse qu'il s'étonnait lui-même de l'entendre à peine.

— Non, fit l'autre.

Puis ils se regardèrent avec inquiétude : ils n'avaient plus rien à se dire. Ils pensaient bien, pourtant, que leur camaraderie n'allait pas en rester là, puisque déjà ils jouaient ensemble. Philippe alors fit une feinte. Il nagea vite vers le saule dont il s'était aidé tout à l'heure pour se hisser sur la berge, et le saisit de ses deux mains tendues. Il se mit à se balancer, tantôt se laissant aller au courant, et tantôt y résistant. L'Anglais se hâta de le rejoindre, se suspendit de même et se balança. Philippe lui laissa une petite place. Ils étaient à côté l'un de l'autre, mais toujours vis-à-vis ; et ils souriaient toujours, avec malice. Le sourire de Philippe signifiait : « Je vous ai échappé », celui de l'Anglais : « Je vous ai rattrapé. » Ils ne soupçonnaient ni l'un ni l'autre leur sympathie taquine, et leur conscience ne dépassait pas le sourire qui en était l'expression très vague ; mais Philippe avait un sentiment de sécurité ; il n'était plus seul au monde. Un silence plus long ne lui sembla point supportable.

— L'eau est un peu fraîche, dit-il à tout hasard.

Cette réplique était une trouvaille, parce que la fraîcheur dont se plaignait Philippe justifiait

dans une certaine mesure le tremblement de sa voix.

— L'eau est très souvent beaucoup plus froide, repartit l'Anglais, d'une voix si affirmative, si assurée, que Philippe fut mortifié de ce calme et de cette autorité imperturbable.

Mais il saisit l'occasion de répondre :

— Vous venez sans doute ici tous les jours et vous êtes à Oxford depuis longtemps? Moi, je n'y suis que d'avant-hier.

— Moi, dit l'Anglais, depuis plus d'un an.

Il ajouta, d'un ton emphatique et avec un accent d'orgueil indomptable :

— J'ai même composé, et récité à la fin du dernier terme, aux Encænia, un poème en grec.

— Je l'ai vu ! s'écria Philippe, qui n'avait d'ailleurs aucune raison de croire que ce fût le même qu'il avait vu chez le libraire.

« Suis-je bête, pensa-t-il, de n'avoir seulement pas regardé le nom de l'auteur ! » La faute était réparable. Il oublia toute discrétion, et demanda, âprement :

— Comment vous appelez-vous ?

— Tintagel, répondit l'Anglais en rougissant, peut-être à cause de la bizarrerie de ce nom.

Mais il ne parut point bizarre à Philippe : il lui parut féerique et admirable. Philippe fut persuadé qu'il avait lu et remarqué ce nom sur la brochure. Ce ne pouvait être qu'une fausse

réminiscence. Il n'aurait pas oublié un tel nom, s'il l'avait lu. Tintagel ! Il était charmé, il était fier de connaître un jeune homme si pareil aux jeunes hommes de Platon, qui faisait des vers grecs, et s'appelait de surcroît Tintagel. Des vers grecs ! La physionomie de Tintagel n'annonçait point tant de littérature, une érudition si raffinée ; elle n'annonçait même point, à proprement parler, l'intelligence. Il n'avait l'air que d'un bel athlète couronné. Cependant, s'il ressemblait aux statues antiques, il avait de plus le regard, les yeux ensemble rêveurs et spirituels. Tintagel !...

— C'est votre nom de famille ? demanda Philippe.

— Naturellement ! répondit Tintagel, que parut choquer une question si sotte. Mon nom de baptême est Reynold, qui s'écrit Reginald ; mes amis intimes ne m'appellent jamais autrement que Rex.

Philippe sentit qu'il lui serait désormais impossible de l'appeler autrement que Rex. Il n'imaginait point de bonheur sur terre comparable à celui de posséder un ami qui s'appelât Rex Tintagel. Voilà d'où naissent les affections éternelles. Cette fois Philippe eut pleinement conscience de l'amitié que Rex Tintagel lui inspirait. Ce fut au point qu'il pensa avec un peu de remords à son ami de France, André Jugon.

— Je vous demande pardon, dit-il, je vais sortir de l'eau, j'ai un peu froid.

Tintagel, qui n'avait nullement froid, ne conçut point qu'il eût le droit de demeurer dans l'eau, quand son ami (dont il ignorait le nom) en sortait. Philippe ne le concevait pas davantage. Ils nagèrent ensemble vers l'échelle, devant laquelle ils se firent des civilités. Puis ils regagnèrent leurs cabines, qui étaient contiguës, mais s'habillèrent dehors, afin de ne pas poursuivre sans se voir la conversation qui était maintenant fort animée.

C'est alors, un peu tard, que Philippe s'avisa qu'il n'avait pas dit son nom à Tintagel, trop discret pour le lui demander. Il lui présenta ses excuses, se nomma et déclara qu'il était venu à Oxford pour un semestre.

— Peut-être deux, ajouta-t-il. (Car il n'avait plus aucune hâte ni aucune raison de s'en aller.)

Il raconta ensuite qu'il était descendu à la Mitre, mais qu'il projetait de se mettre en pension chez un professeur. Il sentit, en le disant, qu'il désirait passionnément quelque chose qu'il n'aurait su exprimer, et à quoi il ne songeait même point tout à l'heure. Il dit plus bas, tremblant d'être déçu :

— Ce vieil homme, avec qui je vous ai vu hier, n'est-ce pas le grand poète Ashley Bell ?

Tintagel parut frappé d'étonnement, et dit avec une sorte de méfiance :

— Comment pouvez-vous le savoir, si vous n'êtes réellement à Oxford que depuis deux jours?

Cette réponse enchanta Philippe : elle ouvrait à la conversation un champ, pour ainsi dire, illimité! Il était fort aise d'avoir toute une histoire à conter, qu'il savait qu'il conterait bien, et de briller devant Tintagel. Il aimait de se mettre en frais pour ses amis, surtout pour les nouveaux. Son esprit était sa principale richesse et son unique vanité.

Il fit donc le récit de sa flânerie chez le libraire : l'achat du livre, la première lecture, au vol, dans les water walks de Magdalen. Il dit comme, dès cette minute, la pensée d'Ashley Bell l'avait préoccupé. Il avait furieusement souhaité de le voir, et voici que, le soir même, le poète lui apparaissait! C'est un miracle (que ne gâtait point la présence de Rex). Philippe fit ce récit avec un emportement incroyable, et une abondance d'autant moins retenue que jamais il n'avait trouvé auditeur comparable à Tintagel. Ses amis de France, notamment André Jugon, avaient la passion de la controverse et, quand ils causaient avec lui de sujets graves ou légers, l'interrompaient à chaque mot ; même quand ils pensaient comme lui, ils disaient le contraire pour ne pas couper court à la discussion. Tintagel l'écoutait avec une attention prodigieusement soutenue, respec-

tueuse (dont Philippe était flatté), une attention sans doute intelligente, mais qui ressemblait par moments à de la stupidité. Il se fût bien gardé d'interrompre un si beau discours, et n'y glissa en effet qu'une seule réplique, lorsque Philippe Lefebvre parla de cet étrange magnétisme que semblait développer la personne physique ou morale d'Ashley Bell.

— Oui, fit Tintagel d'un air profondément convaincu, Ashley Bell est une personnalité réellement magnétique.

Ces mots furent suivis d'un bref silence. Les deux jeunes gens se regardaient bien en face, mais pensaient à autre chose. Philippe fut surpris de penser tout d'un coup à celui des acolytes de Bell qu'il présumait Allemand, et qui lui avait inspiré d'abord une antipathie si violente.

— C'est bien, demanda-t-il, un Allemand qui était avec vous hier?

— Oui, répondit Tintagel. Il s'appelle Lembach.

Ce nom, qui n'a rien de déplaisant, fut odieux à Philippe. Puis, comme il était prêt, et Tintagel également, ils partirent de compagnie : l'idée ne leur fût seulement point venue qu'ils pouvaient s'en aller chacun de son côté.

En passant, ils firent un signe amical au vieux gardien, et dès qu'ils furent de l'autre côté de la porte, Philippe, s'arrêtant court, demanda :

— Pourquoi donc Ashley Bell disait-il hier que Charlie Cox est le plus grand connaisseur d'hommes et le seul philosophe de l'Angleterre?

— C'est, répondit gravement Rex Tintagel, parce que Charlie Cox a vu tous les plus importants personnages de ce pays, depuis trois quarts de siècle, sans aucun vêtement.

Il rougit si fort en faisant ce commentaire que Philippe ne put se défendre d'éclater de rire. C'est que la pudeur de Tintagel, non plus que sa gravité, ne semblait à propos, quand, au lieu de dire « sans vêtement », il répétait le mot même dont usait plus volontiers Ashley Bell en son langage cosmopolite ; et ce mot, emprunté à l'argot français, exprimait la chose beaucoup plus familièrement, par analogie avec la nudité des chevaux qui n'ont ni selle ni bride. L'accent de Rex, quand il prononçait ce monosyllabe, était aussi impayable.

Philippe, qui venait de se remettre en marche et que Tintagel suivait docilement, jugea le moment venu de confier à son ami, sous une forme pareillement familière, que Bell était, à son idée, « un type dans le genre de Socrate », qui, entouré de jeunes hommes intelligents et curieux, allait philosophant par les chemins. Il ne doutait point qu'un garçon, qui faisait des vers grecs à ses moments perdus, ne fût assez imbu d'hellénisme pour entendre et apprécier

cette comparaison. Rex l'entendit en effet ; mais il avait l'esprit du monde le plus rigoureux, et dès qu'une comparaison clochait ou lui semblait arbitraire, il la répudiait. Il déclara d'un ton catégorique, et même cassant, qu'il ne voyait point de rapport entre Ashley Bell et Socrate, que Bell n'était point un amateur de la discussion philosophique ni d'aucune discussion, ni un penseur subtil, encore moins ironique, et probablement pas du tout un penseur. Mais, quand il essaya de faire comprendre à Philippe Lefebvre par quel charme cet homme, qui n'était point un maître, attirait et retenait auprès de lui des disciples, il ne put trouver aucune explication satisfaisante, il ne put que répéter :

— Ashley Bell est une personnalité réellement magnétique.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? repartit Philippe avec impatience. (Il oubliait que cette épithète était de son invention.) Pourquoi vous-même vous êtes-vous attaché aux pas d'Ashley Bell ? Est-ce encore un effet de ce magnétisme ?

Tintagel demeura interdit. Jamais sans doute il ne s'était posé cette question. Mais il répondit, après y avoir rêvé quelques instants, qu'il avait suivi Ashley Bell pour ce motif seul, et de même les trois autres : Lembach, lord Swanage (qu'on appelle Swan), William Liphook (qu'on appelle Billee). Puis il conta, sans

détails, mais avec une netteté encore catégorique, qu'il était arrivé à Oxford l'année précédente, qu'il devait suivre les cours et loger, selon la coutume, chez un professeur, qu'il avait fait la connaissance d'Ashley Bell par hasard, comme Philippe l'avait faite, et que, naturellement, il avait pris aussitôt pension chez Ashley Bell : l'idée ne lui serait pas venue qu'il pût prendre pension ailleurs.

— Vous demeurez chez lui ! s'écria Philippe. Pourquoi me l'avez-vous caché ?

— Je ne vous l'ai pas caché : seulement, je ne vous l'ai pas dit. Je vous répète que nous ne saurions plus vivre ailleurs, malgré tous les motifs sérieux que nous aurions de le quitter.

— Quels motifs ? dit Philippe étonné, inquiet.

— Ashley Bell, répondit Tintagel, a été accueilli en Angleterre cordialement, après le scandale qu'avait fait en Amérique la publication de son livre. Il est admiré. La plupart se tiennent néanmoins à l'écart de lui, à cause du caractère sexuel de ses poèmes.

Rex articula ces mots baroques d'un ton si âpre que Philippe sourit malicieusement.

— Nous formons, poursuivit le disciple de Bell, un petit groupe tout à fait à part. Nous sommes à Oxford, mais nous pourrions aussi bien être à Cambridge, ou même dans une ville privée de collèges, car nous ne menons ni la

vie d'université ni la vie d'Oxford. Mais Ashley Bell dit que cela ne fait rien, que le tout est d'être dans l'univers, peu importe le point, et que lui-même est un *Cosmos*... Tels sont les motifs qui auraient pu nous détourner de loger chez Ashley Bell, mais ils ne comptent pas pour nous.

— Ni pour moi! s'écria Philippe.

Il se tut soudain, confus. Il venait de trahir étourdiment son désir de loger, comme Rex et les autres, chez Bell, et il venait d'en prendre conscience en même temps qu'il le trahissait.

Ce désir était si violent qu'il sentait bien que, si cela était impossible, il ne le supporterait pas. Il n'aurait plus qu'à quitter Oxford, et il sentait qu'il ne pourrait quitter Oxford sans déchirement. Il prit son air le plus câlin, le plus puéril, et dit, d'un ton insinuant :

— Croyez-vous qu'il y aurait encore une petite place pour moi chez Ashley Bell?

— Ce n'est pas la place qui fait question, répondit Tintagel. Assurément, il y aurait de la place. La maison est grande. Elle est la plus grande de ces jolies maisons qui bordent South Park Walk.

— Oh!... fit avec ravissement Philippe, qui avait hier justement remarqué ces jolies maisons.

— Et tenez, poursuivit Rex, il y a une bonne chambre libre qui est à côté de la mienne...

De sorte, ajouta-t-il, avec la plus délicieuse, avec la plus tendre naïveté, que je serais toujours près de vous ; et si nous aimions à causer comme nous faisons maintenant, nous pourrions prendre l'habitude de laisser la porte ouverte.

— Oui ! s'écria Philippe... Eh bien ?...

Tintagel secoua la tête.

— Je ne vois, dit-il, aucune difficulté, mais peut-être une impossibilité.

— Laquelle ? dit Philippe, haletant.

— Pour les conditions, dit Rex, vous devrez vous entendre avec la fille naturelle d'Ashley, miss Florence...

— Mais oui, je m'entendrai avec elle !

— Elle est extrêmement réaliste et positive...

— Bah ? dit Philippe.

— Je pense, fit Tintagel, que vous vous entendrez avec elle facilement, et que vous saurez témoigner beaucoup de soumission à son autorité, qui est jalouse. Mais le difficile est d'être admis chez Bell.

— Vous *m'introduirez* ! dit Philippe.

— Cela ne vous mènerait à rien, répondit Tintagel. Il faut que lui-même, vous ayant rencontré, vous choisisse et vous fasse signe de le suivre, qu'il vous appelle. Comprenez-vous ? C'est une véritable « vocation ».

Tintagel rougit encore en prononçant ce

mot emprunté aux évangiles ; mais il s'empressa d'ajouter avec une grande politesse, et surtout avec une sincérité entière :

— Je suis bien certain que Bell vous « appellera » si seulement il vous a vu.

— Il m'a vu hier, et il n'a pas pris garde à moi ! dit Philippe Lefebvre accablé.

—Oui, mais la prochaine fois ce ne sera pas comme hier, répliqua Tintagel avec une sorte de malice sérieuse ; parce que la prochaine fois, vous viendrez me dire bonjour. Ashley Bell me demandera : « Qui est-ce? » Et je lui répondrai : « C'est mon camarade. »

Ce mot, qui pour nous autres Latins est banal, souvent péjoratif, prenait, dans la bouche de Rex, une valeur religieuse ; et Philippe se ressouvint qu'il avait maintes fois remarqué l'emphase des versets où Ashley Bell mettait en bonne place le mot anglais correspondant. Il suffit de ce « camarade » pour lui suggérer un doux espoir, ou plutôt une certitude. Mais, comme Tintagel à ce moment faisait halte devant la désirable maison de briques, mi-anglaise, mi-hollandaise, rose de deux roses différents et alternés, cette certitude soudain devint négative, et l'espérance se changea en désespoir. Philippe ne sentit plus qu'une chose. c'est qu'il allait, quant à présent, dire adieu à Rex Tintagel. Il n'allait plus tout à l'heure le voir ni l'entendre. Il eut recours à des

expédients de fortune pour le retenir quelques minutes encore.

— Où aura lieu la rencontre? demanda-t-il d'un ton suppliant.

— Au Parson's Pleasure, répondit avec calme Tintagel. Ashley Bell y viendra sûrement demain, puisque aujourd'hui par exception il n'est pas venu.

— Pouvez-vous m'expliquer, demanda soudain Philippe, pourquoi, dans *les Voix de la Mer, de la Ville et de la Forêt*, il y a tant de pièces militaires?

Tintagel répondit, selon sa coutume, avec politesse et exactement.

— Parce que, dit-il, Ashley Bell, en Amérique, pendant toute la guerre de Sécession, qui dura, comme vous savez, quatre ans, a vécu sur les champs de bataille et dans les hôpitaux. Il ne soignait pas les blessés, car il n'a aucune connaissance médicale, mais il les consolait, il leur donnait son cœur ; et tous étaient ses camarades. C'est la plus belle page de sa vie. Il ne la raconte pas volontiers, et je tiens ces détails, non de lui, mais de miss Florence. Moi, je vous les raconterai.

Philippe songeait à la guerre de son enfance. Lui aussi, il avait entendu le son lointain et sourd du canon, il croyait avoir entendu les gémissements des blessés. Il lui parut que, pour ce motif, il avait des droits à la sympathie

d'Ashley Bell. Il ne douta plus de sa vocation.

— Je vous les raconterai, reprit Rex Tintagel. Seulement, un autre jour ; car il est maintenant l'heure du thé, et miss Florence n'aime pas qu'on soit en retard.

Mais c'était lui maintenant qui ne voulait plus se résoudre à quitter Philippe. Il le regardait en souriant, comme pour lui demander pardon. Il aurait voulu le prier à venir prendre le thé chez Bell, mais vraiment il ne pouvait pas. Ils étaient désolés tous les deux. Ce fut une minute cruelle. Et puis brusquement ils se séparèrent, sur le mot d'adieu le plus insignifiant, le plus glacé, sans même se donner la main ; car, au fait, ils ne se connaissaient pas du tout.

V

LA VOCATION DE PHILIPPE

A l'idée de revoir demain Ashley Bell, et cette fois peut-être de lui parler, Philippe ressentait une émotion si violente qu'il désespérait d'avoir la force de la supporter durant vingt-quatre heures ; et cependant cette émotion extraordinaire, qui selon toute vraisemblance était pour lui sans précédent, il pensait l'avoir éprouvée déjà, la reconnaître. Était-ce une fausse réminiscence? Philippe scruta sa mémoire, et finit par se ressouvenir que sa sensibilité avait été naguère affectée de même, à un degré moindre, la seule fois de sa vie qu'il eût aperçu Victor Hugo.

C'était peu de temps avant le glorieux crépuscule du poète, à une première de l'Odéon. Philippe, en traversant le vestibule du théâtre à la fin du spectacle, avait été averti par un

remous, par un brouhaha de la foule, que le Maître (dont il savait la présence) allait descendre de sa loge. Il avait tourné les yeux vers l'escalier, et tout en haut, sur la dernière marche, il avait soudain vu apparaître le petit vieillard auguste. Au-dessus de la multitude obscure, et qui remontait, courbée, vers cet homme divin, il avait vu le splendide visage rayonner, en tremblant un peu comme l'hostie à la minute de l'élévation. Le corps caduc se perdait parmi cette ombre vivante et mouvante, le visage se révélait seul, regard, forme sensible et lumière d'une âme. Philippe eût volontiers plié le genou, et il avait gardé de cette vision un souvenir religieux ; mais elle n'était qu'une parure de sa mémoire, et l'étoile déclinante qu'il avait adorée ce soir-là ne lui avait point, comme celle des Mages, signalé le chemin nouveau. Cette fois, il lui semblait que c'était toute sa destinée spirituelle qui allait se jouer d'ici à demain.

Ashley Bell était désormais sa fin nécessaire, et Philippe ne concevait point qu'un tel sage, pour qui les cœurs les plus secrets ne devaient rien avoir de caché, pût voir son légitime disciple et ne le reconnaître pas. Aussi ne doutait-il point de sa vocation ; mais il craignait de misérables contretemps, et de l'ordre le plus vulgaire : la pluie, un retard, un caprice d'Ashley Bell qui eût fait manquer le rendez-

vous. Ces imaginations gratuites suffisaient à le torturer. Il était, même pour son âge, d'une puérilité disproportionnée au développement précoce de son intelligence.

Dans la soirée il lui parut qu'il avait fait une grande faute en ne s'assurant pas un moyen de communiquer avec Tintagel. Comment n'avait-il pas songé à lui dire avant de le quitter : « Écrivez-moi, s'il faut remettre, si le temps se gâte, ou bien si Ashley Bell ne vous semble pas de bonne humeur »? Mais le mal était réparable puisqu'il n'ignorait pas l'adresse de Tintagel! Il avait encore le temps d'écrire lui-même! Il sentit que cela lui ferait un extrême plaisir d'écrire à son nouvel ami, même si cela ne devait servir à rien. Aussitôt après le dîner, il monta dans le salon de l'hôtel, où les meubles de palissandre sont d'un Louis-Philippe si contourné que le pire Louis XV ne saurait être plus extravagant. Il y trouva du papier à lettres : mais, comme il était fort empêché à écrire la lettre, manque de sujet, il libella d'abord l'enveloppe, et ensuite il s'avisa que rien n'était si bizarre que ce rapprochement de mots : *Rex Tintagel Esq*. Il s'amusa de cet écuyer roi, puis se demanda si le protocole n'était pas un peu bien familier pour une amitié de si fraîche date, et s'il ne convenait pas d'écrire en toutes lettres *Reginald*. Il fit une seconde enveloppe : la première lui plaisait davantage. Il joua de ses scru-

pules toute la soirée, n'écrivit point de lettre, et tua le temps à comparer les deux enveloppes. Quand il fut se coucher, il n'eut pas le courage de les détruire, mais garda de les laisser traîner, et il les emporta dans sa chambre où il les mit en évidence, afin de les voir d'abord qu'il se réveillerait.

Son premier sentiment au réveil fut une peur si lâche qu'il souhaita de toutes ses forces, il crut souhaiter sincèrement que sa rencontre avec Ashley Bell fût au moins ajournée. Il vit les deux enveloppes. « Ah ! se dit-il, que j'ai bien fait de ne pas écrire ! » Mais il pensa que son amitié pour Tintagel n'aurait point de lendemain s'il renonçait à connaître Ashley Bell, et il fut désolé. Avant qu'il fût prêt, on heurta à la porte, il y courut, demanda :

— Qu'est-ce?

— Une lettre...

Il entr'ouvrit, tendit la main. Il était troublé, mais point inquiet. Il ne reconnut point l'écriture, naturellement. Sur la grande feuille carrée, il ne vit que cinq ou six lignes, mais d'abord il regarda la signature. C'était bien celle que, sans le savoir, il attendait ; non pas Rex Tintagel : Tintagel R., comme celle des vrais rois. Cette petite pédanterie ou ce snobisme innocent le fit sourire. Il prit garde ensuite à la formule d'adieu : elle était banale selon la mode anglaise, *yours truly*. De même les premiers mots, *Dear*

Sir. Enfin il entama la lecture, sans la moindre anxiété : il ne craignait plus d'anicroche ; il ne doutait pas que Rex ne lui écrivît pour rien, pour le plaisir, comme il avait pensé la veille, écrire à Rex. Il en était fort touché, un peu honteux, et jaloux que l'autre eût témoigné plus de hardiesse que lui.

La lettre en effet n'annonçait aucune contrariété, mais seulement que Philippe serait plus sûr de rencontrer cet après-midi Ashley Bell, s'il allait se promener vers trois heures à la Mésopotamie ; car, en digne oxonien, il ne supposait pas que personne au monde pût rien ignorer du glorieux Oxford. Philippe eût été mortifié que Rex pensât lui apprendre l'existence de cette Mésopotamie, bien plus célèbre à son gré que l'autre, qui est située par les géographes entre l'Euphrate et le Tigre. Celle d'Oxford est d'ailleurs à deux pas du Parson's Pleasure. La lettre de Rex modifia dans un instant tout l'état d'esprit de Philippe. D'abord, il était fou de joie que son ami Reginald Tintagel, Tintagel R., lui eût écrit. Il ne se lassait point de relire ou de considérer ces quatre lignes. Il pensait aussi que, pour des raisons mystiques, la Mésopotamie était un lieu beaucoup mieux approprié que le *bathing place* à la première conjonction de son étoile avec celle d'Ashley Bell, le seul lieu en vérité, le seul! Et comme la sensibilité n'est pas moins capable de certi-

tude que l'entendement, mais selon les règles d'une logique qui n'a rien à voir avec la logique, il ne mettait plus en doute les résultats de la rencontre, qui ne lui inspirait plus elle-même aucune appréhension.

Il l'attendit même sans impatience (elle était avancée au moins d'une heure), et n'eut point de peine à tuer le temps jusque-là. Il luncha tôt et légèrement : il n'avait pas l'appétit coupé, mais il était dans un état de délice tout spirituel ; il ne sentait pas son corps et n'avait nul besoin de nourriture grossière ; il n'en prenait un peu que par habitude ou par discipline. Il fut ensuite au Broad Walk, où il fit à l'ombre des grands ormes une méditation préparatoire. Puis il se dirigea lentement et par le plus long vers le lieu du rendez-vous. Il fit seulement un détour inutile pour passer devant la maison d'Ashley Bell, mais il tremblait d'être surpris, comme s'il eût espionné. Il pressa le pas. Il suivit le sentier que bordent les taillis de l'University Park et, de l'autre côté, les vastes terrains de jeu. Puis il entra sous bois, faillit tourner à gauche quand il croisa le court chemin de traverse qui mène au Parson's Pleasure. Il sourit de son erreur machinale. Il avait maintenant atteint la rivière, et c'était une sensation ravissante d'ombre, de fraîcheur, de paix, en même temps qu'une joie des yeux.

Elle n'est pas très étroite, mais elle est très

peu profonde, et le courant ne serait point sensible, si à travers l'eau qui semble arrêtée l'on ne voyait s'étirer d'amont en aval de grandes herbes parallèles. Le chemin qui suit la rive est net comme une allée de jardin ; et cependant la nature ici n'est point apprêtée, l'herbe est rustique et négligée, les arbres y croissent à leur fantaisie ; les plus frêles se pressent autour des troncs séculaires. Par-dessus la rivière les branches entrelacées forment une voûte de verdure ; mais une douce lumière s'insinue entre les feuilles qui frissonnent, et ruisselle jusqu'à la surface de l'eau qui demeure impassible sous la caresse des reflets.

La Mésopotamie n'est point là où Philippe se trouvait, mais sur l'autre bord, et il ne savait point comment passer. Un pont qu'il voyait à peu de distance était barré par une claire-voie ; il eût enjambé facilement cette clôture : il n'osa point. Il chercha vainement une autre passerelle. Il allait, il revenait sur ses pas, anxieux, haletant comme un jeune chien qui a perdu son maître. Et il entendait maintenant des voix prochaines ! Il croyait reconnaître parmi ces voix celle de Tintagel qui l'appelait ! Il fut de ce côté, avec prudence toutefois, cherchant à voir le Maître et ses disciples sans être remarqué d'eux : car l'embarras où il était lui semblait ridicule. Il les vit enfin, si près, mais inaccessibles, et cette impossibilité de les atteindre lui

parut de mauvais augure. Soudain, il tressaillit, son cœur battit d'un mouvement plus gai, et son habituel sourire de malice détendit la moue de ses lèvres. Il venait de voir, devant Ashley Bell assis sur le gazon, entre Tintagel à sa droite et à sa gauche Lembach et Billee Liphook à leurs pieds, il venait de voir amarré un de ces bateaux plats qui seuls peuvent glisser sur le Cherwell sans profondeur. Dans le bateau, sur les coussins rouges, lord Swanage était mollement étendu ; il se penchait vers le fleuve, au point que ses abondants cheveux pâles et moirés retombaient sur son visage, et il semblait occupé à se mirer comme un Narcisse dans l'onde que, sans la troubler, il effleurait du bout des doigts. Les autres le regardaient sans rien dire, car Philippe s'était trompé quand il avait cru entendre leurs voix : ils ne parlaient pas, ils ne pensaient à rien sans doute, mais leurs visages radieux resplendissaient d'un tel bonheur que Philippe en fut jaloux. Et alors il se montra.

D'abord, on ne l'aperçut point. Il attendait, sur la rive opposée. Ses yeux ne pouvaient plus se détacher du vieillard étrange et auguste qui présidait cette assemblée d'adolescents. La puissance mystérieuse de Bell agissait sur lui si fortement qu'il se sentait attiré; l'obstacle ne comptait plus, il crut qu'il allait le franchir par miracle, — qui sait? en marchant comme

le Sauveur sur le miroir fragile des eaux. Mais une sorte de courant s'était établi entre lui et ceux qui étaient vis-à-vis de lui. Il n'était plus seul attiré. Ashley Bell, Ashley Bell lui-même le regarda, et peut-être avec bienveillance. Or Philippe eut le sentiment que cette minute précise était celle de sa vocation.

Tintagel aussi l'avait regardé, sans manifester aucune surprise ni aucun sentiment de joie, mais s'était levé aussitôt, et n'avait point donné d'explication à ses amis ni prononcé une seule parole. Il s'embarqua et ne pria même point lord Swanage de quitter la place. Il était armé d'une longue perche, qu'il appuya, d'un geste lent et fort, deux ou trois fois au fond de l'eau; il amena ainsi le bateau jusqu'à l'autre rive, où Philippe, un peu essoufflé d'impatience, attendait. Il souhaita le bonjour à Philippe de la façon la plus banale. Il lui demanda seulement: « Comment allez-vous? » et lui secoua la main vigoureusement. Puis l'appelé, à son tour, prit place auprès des deux élus. Rex plongea le grand bâton dans l'eau morne, et la barque traversa. Swan n'avait rien dit, mais il envisageait le nouveau venu, et ses yeux clairs n'étaient ni plus ni moins étonnés que de coutume. Il était à la renverse parmi les coussins rouges, et la pâle monnaie de lumière, les ombres innombrables de feuilles qui couraient sur ses mains, sur ses joues colorées, sur tout son

corps vêtu de blanc, mesuraient la rapidité du passage.

La présentation au maître fut plus régulière, un peu plus solennelle que Philippe ne l'avait prévu. Car, dès que la barque eut accosté, Ashley Bell demanda doucement :

— Qui est-ce?

Alors Tintagel devint très rouge, et d'une voix presque inintelligible, toute rauque, répondit :

— Mon camarade.

Ashley Bell, d'un signe, invita Philippe à s'asseoir, et le silence ne fut pas autrement rompu.

Ce n'est que longtemps après que Bell reprit la parole, et Philippe à ce moment tressaillit, leva la tête, et aucune force au monde n'aurait pu l'empêcher de regarder le vieillard fixement.

Le mouvement du soleil vers l'horizon avait été jusqu'alors insensible, parce qu'il s'insinuait toujours, plus ou moins obliquement, entre les rameaux et les feuilles et faisait chatoyer le miroir de l'eau. Mais quand il atteignit le point où, soit les maisons éloignées, soit les taillis plus proches pouvaient intercepter ses rayons, anticipant sur le crépuscule, soudain nulle clarté ne descendit plus de la voûte à jour de verdure sur l'eau qui la réfléchissait. Le ciel était si serein que la lumière totale n'en parut

point diminuée; et le rafraîchissement de l'air ne fut même pas assez vif pour affecter la sensibilité des hommes. Celle des choses est plus délicate : il y eut, par tout l'espace, un grand frisson; les feuilles s'agitèrent comme si le vent se fût élevé, et cependant il ne soufflait aucune brise. L'eau se froissa, le Cygne penché y vit frémir et se brouiller son image. Il semblait que la nature, endormie auparavant et muette, parlait; et Ashley Bell se mit alors à parler, comme malgré lui, comme s'il ne pouvait plus se taire, quand les arbres et l'eau courante ne se taisaient plus.

Il disait la même chose que les choses, en termes à peine plus humains, et sa voix se mariait aux autres voix sans les dominer, comme dans une musique où le chant signifie moins que la symphonie et ne doit pas prévaloir. En tout autre lieu de la terre, ce qu'il disait eussent paru d'assez pauvres banalités; car il parlait, et d'une façon décousue, de l'eau, des plantes, de la sérénité du jour, il disait le charme de cette heure crépusculaire; et la ressemblance de ces propos avec ceux que les boutiquiers de Londres tiennent au premier venu qui entre dans leur boutique, n'échappait point à Philippe, qui était au comble de l'émotion mais dont l'ironie française ne désarmait pas.

Mais l'harmonie de ces pauvretés avec les

choses environnantes et avec l'âme des choses leur donnait une signification ou un prestige, et elles devenaient, dans la bouche d'Ashley Bell, le verbe d'une poésie humble et magnifique, primitive, éternelle. Il ne déclamait point, son débit était monotone; il usait presque des mêmes expressions vulgaires que les boutiquiers en effet, qui disent au client de passage « glorieuse journée » en lui rendant la petite monnaie.

Cependant, comme une eau courante qui, au moindre caillou qu'elle rencontre, se divise en filets plus fins et plus étincelants, l'imagination du poète, plus bondissante que facile, hésitait et rejaillissait à chaque détour de l'idée. Elle se dispersait, mais elle se multipliait, et sur les plus divers objets elle mettait une touche de lumière. Philippe, en écoutant Ashley Bell, reconnaissait le livre qu'avant-hier il avait feuilleté dans la solitude des Magdalen Walks; mais ce n'était plus un livre aujourd'hui qu'il feuilletait, c'était un homme. Et cet homme, Philippe ne se lassait point de le regarder au visage : ce premier homme, cet Adam, exilé de l'Éden primitif dans un autre siècle et dans une autre Mésopotamie ; exilé du moins de l'Amérique, dont il rappelait malgré lui à tout instant les images, disproportionnées au décor plus fini d'Oxford.

Tant d'excès et une grandeur plus qu'humaine

effrayait le jeune Philippe qui, fasciné, tenait toujours sa vue fixée sur Ashley Bell, mais instinctivement se serrait contre Tintagel. Et pourtant le rude séducteur abusait si peu de sa puissance ! S'il ne l'avait lui-même chantée dans les versets de ses poèmes, on aurait pu croire qu'il ne la soupçonnait pas. Il n'était pas sûr de lui. Son geste, quand il ouvrait les bras, était celui de la prière. Il implorait l'amour, comme s'il avait craint qu'on ne le rebutât. Si fort, il devenait faible et incertain à force de bonté. Il était surtout puéril, et se mettait, par une condescendance involontaire, à la portée de ses auditeurs les plus naïfs, plus bas peut-être que la portée de Philippe. S'il parlait seul, c'est que ses disciples étaient peu loquaces, mais il ne se souciait pas de discourir ; au contraire, il provoquait toujours ceux qui l'écoutaient si placidement, à lui répondre, à l'interrompre ; et il usait des moyens les plus enfantins, les plus brutaux : il leur décochait de grosses plaisanteries, il jouait à l'improviste avec l'un ou avec l'autre, il leur distribuait des bourrades. Philippe ne fut pas scandalisé de voir qu'ils ne se gênaient point pour riposter avec la même vivacité brusque et familière que les jeunes gens de Platon ; mais il observa aussi que Tintagel avait eu raison de nier toute ressemblance entre Socrate et Ashley Bell, car il ne trouvait point trace de dialectique ni de

philosophie dans tout ce qu'Ashley Bell avait dit depuis une demi-heure. Il eut même des velléités de révolte ; il s'étonna de pouvoir être subjugué par un homme dont le génie n'était fait que de sensibilité : le charme d'Ashley Bell était plus fort. Quand par instants Philippe se ressaisissait, il étudiait ses futurs camarades. Il apprit enfin à distinguer leurs physionomies.

Rex Tintagel, qui l'intéressait plus que les trois autres, venait de le surprendre — et non pas de lui déplaire — par des façons libres, presque mutines, et par des répliques d'un humour assez âpre. Mais, dès que Rex ne faisait plus qu'écouter, c'était avec recueillement : il avait l'air d'un joueur de football qui assisterait à un service divin célébré sur le terrain de jeu, comme on le célèbre parfois dans les camps à l'intention des militaires. Philippe trouva cette comparaison ingénieuse, mais il lui parut qu'elle clochait, à cause de l' « anticléricalisme » avéré d'Ashley Bell.

Quant à lord Swanage, bien que sa beauté n'eût pas un caractère particulièrement stupide, il écoutait Ashley Bell du même air que devaient l'écouter Charlie Cox, ou les autres compagnons préférés du poète, c'est-à-dire les cochers de fiacre et les conducteurs de tramway. Pour ce motif sans doute, Ashley Bell lui marquait aussi une préférence et lui adressait la parole plus volontiers. Swan lui répondait avec

beaucoup d'amitié, de pair à compagnon, et sans aucune nuance de respect. Peut-être ignorait-il, comme Charlie Cox, les cochers et les conducteurs, qu'Ashley Bell était l'auteur des *Voix de la Mer, de la Ville et de la Forêt.*

En revanche, l'Allemand Lembach avait les façons d'écouter d'un homme qui prend des notes au vol pour une étude littéraire, critique et philologique. Chaque fois que Bell hasardait une de ces néologies téméraires, ou de ces locutions empruntées à l'italien, à l'espagnol, au français, dont il abusait en parlant comme en écrivant, Lembach faisait un effort visible d'attention et de mémoire; il semblait se dire : « N'oublions pas encore celle-ci. » Assurément il préparait un lexique de la langue particulière de Bell. Comme tous les Allemands, Lembach, quand il ne faisait qu'observer, avait l'air d'espionner. Cela était déplaisant; cela du moins déplut fort à Philippe Lefebvre, qui avait peu d'inclination pour les Allemands, et un préjugé contre Lembach.

Quant au petit Billee Liphook, Philippe se demanda en vérité pourquoi il faisait partie des disciples, car il écoutait sagement les paroles du maître, mais n'y paraissait rien comprendre. Il jouait à la dérobée avec lord Swanage et le taquinait continuellement, mais il avait soin de ne faire aucun bruit. Son visage encadré de cheveux noirs était encore celui

d'un enfant; et seul parmi ces garçons beaux, mais rudes et mâles, il avait un peu de mollesse et de câlinerie.

Philippe tressaillit : Ashley Bell venait de lui adresser la parole, et à Tintagel.

— Alors, dit le Maître, vous êtes camarades?

Tintagel souriait avec embarras et gardait le silence, comme s'il n'eût osé, sans l'assentiment de Philippe, répondre oui. Cette timidité délicate et ce raffinement de discrétion touchèrent au cœur Philippe. Ce fut lui qui répondit, avec une franchise, une fierté presque arrogante, et en regardant Bell bien en face, comme les hommes de son pays aiment qu'on les regarde :

— Oui, nous sommes camarades.

Bell les envisageait tous deux avec bonté, avec une sorte de respect. Philippe savait quel sens profond et viril le poète des *Voix* attribuait à ce mot militaire de « camarade », et il se redressa comme un jeune guerrier. Il s'attendait que le Maître dît alors quelqu'une de ces belles paroles sur la camaraderie qui sont éparses dans le Livre; mais Ashley Bell, après une hésitation, ne dit rien, et le silence parut plus pathétique, plus intelligible que toute parole.

— Vous êtes Français? reprit le vieillard.

Philippe se dressa encore, afin de confesser

sa patrie avec la même fierté qu'il avait confessé tout à l'heure son amitié pour Rex Tintagel. Cet élan fut si passionné qu'il s'en étonna un peu lui-même, car il ne se croyait pas si chauvin; mais ses yeux rencontrèrent ceux de Lembach, et il comprit que c'était la présence de l'ennemi qui l'excitait. Avant qu'il n'eût le loisir de répondre, Ashley Bell dit des choses fines et charmantes sur la France, et sur cette tendresse particulière qu'elle inspire aux étrangers; il se moqua des réalistes qui prétendent bannir le sentiment de la politique; il dit que les nations sont de véritables personnes que l'on aime ou que l'on n'aime point, et que le grand ressort de la politique est au contraire le sentiment.

Philippe ne pouvait s'empêcher de regarder toujours Lembach, il le défiait du regard; mais la suite du discours d'Ashley Bell fut moins partiale et moins flatteuse. Le Maître déclara que ses amours pour les divers peuples ne s'excluaient point, que chacune des races humaines a un genre d'attrait auquel il était sensible, et que, d'ailleurs, il avait le cœur assez vaste pour les contenir toutes. Il ne manqua point de faire, à cette occasion, une de ces énumérations interminables qui étaient sa manie. Tous les pays du monde y défilèrent, y compris la Chine, le Japon, la Perse, le Portugal, les Fuégiens et les naturels de Tahiti, chaque

espèce recevant un qualificatif bizarre, mais approprié. Il conclut par cette formule, que Philippe reconnut, car Tintagel avant-hier l'avait citée :

— Moi, je suis Ashley Bell, un *cosmos*.

Mais il revint ensuite à la France. Il dit :

— J'ai fait un poème sur elle, au moment de ses malheurs.

Et il le récita naïvement.

« *France, je n'ai jamais douté de toi,*

« *Étrange contrée, passionnée, moqueuse et*
« *futile...*

« *Une fois les temps révolus, les nuages dis-*
« *sipés,*

« *Et achevé l'enfantement, achevée la déli-*
« *vrance où depuis si longtemps tu t'évertues,*

« *Que vois-je? Née une seconde fois, domi-*
« *nant l'Europe...*

« *De nouveau ton étoile, ô France, ta belle*
« *étoile radieuse,*

« *Plus claire, plus étincelante que jamais dans*
« *le calme firmament,*

« *Rayonnera immortelle.* »

Philippe écoutait modestement ce compliment à sa patrie. Quand Ashley Bell se tut, il releva le front et lança un coup d'œil hostile à Lembach ; mais l'Allemand ne prit point garde à ce défi, qui n'avait aucune signification en temps de paix : le poème à l'éloge de la France ne l'avait nullement choqué, il avait seule-

ment remarqué deux ou trois curiosités d'expression.

Ashley Bell donna presque aussitôt le signal du départ. « Mon Dieu! se dit Philippe, inquiet, ils vont prendre le thé à la maison! Ai-je la permission de les suivre? » Il interrogea des yeux Tintagel, qui semblait parfaitement calme et répondit d'un signe affirmatif. Il eut même l'honneur de cheminer à la droite du Maître, à la gauche de qui marchait Rex Tintagel. Lembach suivait à quelques pas, et Philippe ne tournait point la tête pour le voir. Lord Swanage et Billee Liphook allaient devant. Billee tenait son camarade par l'épaule; et comme Swan, toujours grave, absent, n'avait pas l'air de s'en apercevoir, Billee, pour se faire remarquer, le poussait de temps en temps, avec brutalité, jusqu'au bas côté de la route. Alors Swan avait la complaisance de répondre à ce geste cordial, en repoussant à son tour brutalement Billee Liphook jusqu'à l'autre bas côté.

Et ils allaient ainsi tous les six, ne parlant plus; et le soir tombait.

VI

PAUMANOCK-HOUSE

Lorsque Philippe Lefebvre pénétra dans la demeure d'Ashley Bell, et exactement au moment qu'il franchissait le seuil, son cœur battit, il connut la joie orgueilleuse des conquérants. Il se flattait d'avoir obtenu par sa volonté seule et à force de persévérance l'accomplissement d'un vœu téméraire. Par une bizarrerie peu concevable de raison ou de sentiment, tour à tour il avait espéré, puis désespéré, sans douter cependant jamais. Il pensait avoir dû surmonter de tels obstacles que son ivresse de vaincre était comme alourdie par la fatigue d'avoir trop lutté. N'avait-il pas failli, ce matin, lâcher la partie déjà presque gagnée? Quel bonheur qu'il eût tenu le coup! Il avait tant vécu depuis la veille qu'il ne prenait pas garde que ce désir aujourd'hui satisfait, hier encore à pareille heure

il osait à peine le former. Toutes les épreuves qu'il venait de subir, il croyait sincèrement qu'elles eussent rempli un volume, comme les histoires qui s'étendent sur plusieurs années.

Il se réjouissait ensemble dans son noble cerveau et dans son cœur, parce que son admission chez Bell, en même temps qu'elle décidait de l'avenir de sa pensée, consacrait le lien de camaraderie qui l'unissait à Rex Tintagel. Vingt-quatre heures avaient également suffi au mystère de sa vocation et à celui de son amitié; mais il ne se rendait point compte de cette simultanéité. Il imaginait avoir brigué, disputé longtemps la faveur d'Ashley Bell, au lieu qu'il savait bien que son amitié pour Rex (dont il ne savait aussi le nom que depuis hier) s'était épanouie tout d'un coup, comme ces plantes que font pousser les fakirs de l'Inde en imposant les mains sur un peu de terre où ils ont glissé une graine; et il s'extasiait sur son heureuse fortune, tant de bonnes chances accumulées depuis la première vue, le premier entretien, tant de miracles en série!

A cette minute solennelle, Philippe dont le cœur était bouleversé, mais qui avait selon sa coutume la conscience parfaitement lucide, se remontra qu'il ne fallait rien laisser perdre de ce qui devait retentir par toute sa vie; il s'ordonna de bien exercer cette bonne vue qui était une de ses facultés plus précieuses, et d'abord

de prendre dans sa mémoire un cliché fidèle des objets. Mais cette volonté délibérée de voir et de se ressouvenir n'eut d'autre effet que d'altérer la sincérité de sa vision et de la rendre moins aiguë. Philippe, et à cette époque les jeunes gens de son âge, étaient des successeurs — encore présomptifs — de gens qui faisaient profession d'observer, et qui savaient prendre des notes, enregistrer des sensations, plus peut-être que les sentir. Tout à rebours, Philippe Lefebvre et ses jeunes contemporains sentaient au premier degré plus vivement que leurs aînés, mais ne savaient point noter, et quand par acquit de conscience ils le voulaient faire, ils ne sentaient plus. Philippe n'aperçut, à cette première visite chez Bell, aucun des détails sur lesquels se portait justement son attention ; et de même qu'en parcourant hier les collèges d'Oxford, il ne s'était formé qu'une idée générale des chapelles, des halls, des cloîtres, des jardins, il ne pensa point visiter la demeure privée d'Ashley Bell, mais une sorte d'archétype des maisons de professeurs à Oxford ; il ne douta point que, partout ailleurs, il n'eût vu dans le vestibule le même mobilier massif de vieux chêne, les bâtons de promenade et les ustensiles de jeu, et les manteaux suspendus, ni que le tapis de l'escalier pût être d'un vert moins criard, ni les fuseaux de la rampe autrement que de bois tourné peint en blanc.

Il reçut toutefois une impression bien différente lorsqu'il entra dans le salon, qui était vaste, avec deux windows avancés, garnis de fleurs, et la vue du parc. Maints objets assez vulgaires, que Bell avait rapportés de sa mère patrie, créaient dans cette pièce, comme on dit, une atmosphère, et une atmosphère tout américaine. Philippe se rappela que Tintagel lui avait loyalement signalé l'inconvénient d'habiter chez le proscrit, et de se mettre ainsi à part d'Oxford. Il se rappela le mot du maître : « Je suis Ashley Bell, un cosmos. » Mais il se répéta aussi ce que, la veille, il avait dit lui-même à Rex : « Que m'importe ? Je suis étranger, je suis Français. Je ne suis pas venu ici par tradition ni pour achever mes études, mais par caprice, et je serais allé aussi bien ailleurs. » Il n'eut pas le loisir de pousser davantage ses réflexions, car il aperçut d'abord miss Florence Bell ; il devait s'attendre à la voir, il était averti, et il éprouva cependant une étrange surprise.

Bien que, depuis son arrivée, il eût rencontré par les rues et le soir aperçu à l'hôtel maintes femmes, maintes jeunes filles, et même surpris des flirts, on ne sait quelle prévention, plus forte que l'expérience, l'obligeait de concevoir Oxford comme un lieu de clôture d'où la femme est absente et bannie. Cette fausse idée s'était imposée à lui si impérieusement et si vite, qu'il

lui semblait que depuis un temps immémorial il n'avait point vu de femme ; il n'en put revoir une si soudain et de si près sans tomber dans une sorte de stupeur. Mais, presque aussitôt et machinalement, il se mit à sentir à la française, c'est-à-dire qu'une intrigue lui parut fatale, indispensable, entre cette femme unique et lui ; n'importe quel genre d'intrigue : il n'examina point d'abord s'il s'agirait d'une galanterie vulgaire ou d'un grand amour passionné ; mais puisque miss Florence Bell lui était destinée de toute façon, il fut bien aise de la juger dès lors beaucoup plus favorablement que ne semblait faire Tintagel. C'était en vérité une superbe créature, mais ce qu'elle était réellement ne comptait déjà plus pour Philippe ; car un amour, même artificiel ou de parti pris, forge lui-même ses illusions et ne fait aucun état de la réalité.

Il avait si bien perdu, en un instant, sa justesse et sa subtilité coutumières qu'il n'observa point que cette femme, qui représentait pour lui à cette heure tout le « féminin », était fort peu féminine. Les allures, les gestes de miss Bell, et sa façon même d'être assise, et sa façon de regarder, n'annonçaient que la femme de tête, la vraie, la seule maîtresse, il faudrait dire le maître de la maison. Elle était du moins aussi grande et aussi solidement bâtie que son père, aussi athlétique. La physionomie d'Ashley Bell, jeune encore, était celle d'un vieillard, et de

même Florence Bell avait un signe de vieillesse prématurée : une mèche blanche, argentée, brillait parmi ses cheveux du noir le plus franc ; mais son teint était frais et reposé, bien qu'un peu trop mat, et la forme de son corps, ainsi que le dessin de ses traits, n'accusait aucun âge précisément, mais la force adulte. La beauté de son visage était presque parfaite, d'une pureté toute classique. La fille du poète était, selon l'expression d'un autre poète, merveilleusement semblable aux déesses immortelles. C'était une Vénus ou une Victoire.

Florence était avec cela aussi Américaine que Philippe le pouvait souhaiter ou craindre, et Américaine de la classe riche, habillée avec un luxe un peu campagnard, mais avec goût. Elle portait, ce qui était de moins bon goût, de fort beaux bijoux en plein jour. Philippe s'en étonna : il n'avait point de raisons de croire qu'Ashley Bell fût riche, et en avait de croire le contraire. Ce costume d'apparat, qui jure d'ordinaire avec une beauté plastique, donnait à miss Bell un air imposant, un port royal. Elle était cependant simple et naturelle : ce n'est point sa faute si elle avait le prestige de la santé ; et Philippe fut charmé de voir qu'elle semblait à son aise parmi tous ces garçons, qu'elle leur témoignait cordialement la plus chaste, la plus confiante camaraderie.

Il fut seulement un peu mortifié qu'elle ne

le distinguât point. Elle ne marqua ni surprise, ni même curiosité à la vue de cette figure nouvelle. Elle donna la main à Philippe vivement, comme aux autres, et avec le même sourire fier. Philippe, qui ne la quittait point des yeux, observa qu'elle ne posait à personne, tout bas, de questions à son sujet. « Me prendra-t-elle à table à sa droite? » se demandait-il.

On fut bien goûter dans la salle, qui était spacieuse et claire, avec de hautes boiseries d'acajou, et tout autour des vitrines, toutes pleines de porcelaines de peu de valeur, mais multicolores et gaies ; la table était servie comme pour un vrai repas, chargée de ces babioles d'argenterie dont les Américains ont encore plus le goût que les Anglais, qui ne font point défaut tant qu'on les ignore et desquelles on ne saurait plus se passer lorsqu'on en a fait usage une seule fois ; mais autour de cette table parée pas un des convives ne s'assit. Florence allait de l'un à l'autre, offrant les gâteaux, les fruits à la crème et le thé, qu'ils prenaient debout. Lembach se tenait à côté d'Ashley Bell et semblait le revendiquer pour lui seul, lord Swanage et Billee Liphook étaient inséparables, Rex Tintagel ne quittait pas Philippe Lefebvre.

— Aviez-vous, lui demanda Philippe, fait pressentir ma visite à miss Florence? Pourquoi n'est-elle pas étonnée de me voir ici?

— C'est, repartit Rex, que tous ceux qui

veulent suivent Ashley Bell à la maison, pourvu toutefois qu'il les accueille et leur fasse signe. Miss Florence voit donc très souvent des inconnus, qui reviennent ensuite ou qui ne reviennent pas, et elle n'est jamais étonnée.

Cette réponse piqua Philippe. Il s'était flatté d'un privilège et ne put souffrir que sa vocation eût des précédents. Il avait encore plus de peine à consentir que d'autres nouveaux, des profanes pussent dorénavant s'introduire chez Bell. La liste lui semblait assez longue, et il pensait naïvement qu'elle dût se clore sur son nom.

Tintagel reprit :

— J'avais d'ailleurs (excusez-moi) fait part à miss Florence Bell de votre visite, et du projet que vous caressez de vous installer à Paumanock...

— Quoi? Paumanock? dit Philippe, effaré.

— C'est, dit Rex, le nom indien de la grande île sur laquelle est bâti New-York, et Ashley Bell a ainsi nommé le cottage : *Paumanock-house*.

Il poursuivit :

— J'ai fait part à miss Florence de *notre* projet, mais, naturellement, je n'ai pas débattu avec elle les conditions, car cela ne me regardait pas. Vous devez donc lui demander si elle veut tout de suite aller avec vous dans sa chambre, puisque vous avez fini votre thé.

Tintagel en disant ces mots, avec une politesse affectueuse et charmante, prenait des mains de son ami la tasse vide et l'assiette encore toute barbouillée de crème. Philippe était fort intimidé; mais son excellente éducation le sauvait dans ces conjonctures difficiles, de même que la commodité du protocole sauve les princes, qui n'ont pas d'éducation. Il s'avança, assez résolument, vers miss Bell, et lui dit ce que venait de lui souffler Rex Tintagel, mais sa phrase fut mieux tournée.

Florence ne lui répondit point, mais à l'instant même le conduisit dans une pièce voisine, qui était bien une chambre à coucher, car Philippe y aperçut d'abord un fort petit lit, du style Louis XVI français : le reste de l'ameublement était plutôt d'un cabinet de travail. De part et d'autre de la cheminée étaient deux placards à grillages, remplis de cartons reliés comme des livres, et toutes les reliures, imitant le veau ancien, étaient pareilles. Un divan de coin garnissait l'angle le plus proche, surmonté de trois rayons d'étagère, où étaient rangés les volumes que miss Bell feuilletait le plus volontiers. Le bureau touchait la fenêtre et était encombré (comme la table de la salle à manger) de mille petits ustensiles superflus et nécessaires. Les photographies étaient innombrables. Celle qui tira d'abord l'œil de Philippe Lefebvre, fut, au-dessus du lit, un grand portrait de

Léon XIII, dont il put lire, à distance, la dédicace en latin : *A notre très chère fille Florence Bell.* Il en induisit que Florence était catholique ; et que la fille d'Ashley Bell se fût convertie, surtout au catholicisme, ce caprice lui parut choquant, mais encore plus extravagant.

Cependant, miss Florence s'était assise sur le divan de coin, et l'invitait d'un signe à y prendre place auprès d'elle. Philippe s'avisa soudain — après quelques secondes de réflexion — que cela devait le troubler d'être assis près d'une si belle femme, et qui lui était, de toute évidence, destinée. Il ne remarqua point qu'il demeurait parfaitement calme, et se persuada de la meilleure foi du monde qu'il était hors de lui. Il était seulement empêché de parler d'argent à une personne qui semblait bâtie pour traiter ces questions-là de très haut. Ce fut miss Bell qui en parla, avec l'indifférence et la netteté d'un manager. Elle annonça le prix des chambres et de la pension. Tout fut terminé dans un instant. Philippe eût fait scrupule de marchander. Au surplus, les « termes » ne dépassaient pas ses moyens. Il calculait même que sa vie de Paris lui coûtait bien davantage, et qu'il n'aurait pas d'occasions de dépenser, puisqu'il ne mènerait pas ici la vie luxueuse des autres étudiants d'Oxford. Sitôt que l'accord fut conclu, il éprouva un véritable soulagement, en même temps qu'un vif désir de revoir Tintagel ; car il

pensait ne l'avoir pas vu depuis plusieurs heures. Il se leva brusquement, oubliant le plaisir qu'il pensait goûter à s'entretenir de si près avec miss Florence Bell.

— Rex, dit-elle, pourra vous montrer votre chambre, et vous l'arrangerez ensemble si vous voulez.

Il courut vers la salle à manger, mais, en chemin, rencontra Tintagel qui venait au-devant de lui, et tous deux, sans plus s'occuper de miss Florence que si elle n'existait pas, montèrent l'escalier lestement. Ils sautaient les marches trois par trois, et pour se hisser se tenaient à la rampe, qui était fort grosse et d'un acajou parfaitement poli.

Juste vis-à-vis le palier, Tintagel ouvrit une porte. Il avait un air triomphant et semblait dire : « Vous allez voir ce que vous allez voir ! » Mais il s'arrêta sur le seuil, consterné, et comme s'il eût lui-même vu cette chambre pour la première fois, il s'avisa qu'elle n'était pas digne de son ami. Elle était en effet toute petite, prenait jour sur un des trois pignons de la façade par une lucarne ronde, et le plafond, très élevé, faisait un angle extrêmement aigu. Le mobilier se composait d'un lit de cuivre, d'une table de frêne clair, et d'une armoire du même bois, avec une porte pleine et l'autre en glaces, plus deux chaises de frêne et une chaise longue de rotin.

Cette chambre parut à Philippe sympathique, comme disent les Italiens, et désirable comme disent les Anglais. Mais Tintagel était bourrelé quand il la comparait à sa propre chambre, voisine, meublée tout aussi simplement, fort basse de plafond, mansardée, mais vaste, et de plus égayée par une quantité incroyable de photographies et d'accessoires de jeu. Rex fit un grand effort pour vaincre sa timidité, et dit en rougissant, avec une grâce rude et charmante :

— Si vous voulez réellement me faire plaisir, vous prendrez ma chambre, et vous me laisserez l'autre petite où je serai réellement très bien.

— Réellement, s'écria Philippe, j'y serai aussi très bien.

Il était touché aux larmes. Il n'aurait pour rien au monde accepté l'offre de Tintagel ; mais, pour rien au monde, il n'aurait voulu que la chambre fût moins petite, et que Tintagel n'eût pas cette pensée courtoise de la lui disputer.

Rex protesta encore, plus faiblement. Philippe trancha la difficulté en disant :

— Si je me trouve un peu à l'étroit et si je manque de place pour ranger toutes mes affaires, vous me prêterez un petit coin. Et puis vous savez bien que je ne serai jamais chez moi sauf juste pour dormir : tout le reste du temps, je serai chez vous.

Ils échangèrent un regard de gratitude réci-

proque : car ils venaient vraiment de se procurer l'un à l'autre le bonheur parfait. Mais ils ne tenaient pas en place. Ils coururent sans désemparer à la Mitre, payèrent la note, et entassèrent pêle-mêle toute la garde-robe de Philippe dans sa malle, qu'ils hissèrent péniblement sur un hansom. De retour à Paumanock-house, ils montèrent tous les deux cette lourde malle, sans le secours de personne, jusqu'au deuxième étage, et se mirent aussitôt à la déballer.

Philippe avait bien la place de suspendre tous ses costumes dans l'armoire de sa chambre et à quelques portemanteaux qui étaient au mur ; mais Tintagel voulut absolument recueillir une partie de ce trousseau, puisque cela était convenu : il n'a qu'une parole. Ils firent cette distribution avec une admirable ignorance de la pratique. En moins d'un quart d'heure, ils avaient trouvé moyen de si bien confondre leur linge et leurs vêtements, qu'ils devaient se résigner désormais à mettre leur avoir en communauté.

Ils venaient à peine de terminer ce qu'ils avaient le front d'appeler leurs rangements, qu'un gong fit dans l'escalier un bruit épouvantable.

— C'est le dîner, dit Rex.

— Nous ne serons jamais prêts ! dit Philippe.

Mais Tintagel l'assura que ce n'était point chez Bell comme dans maintes maisons d'Oxford et qu'on ne s'habillait pas pour le repas du soir. Philippe trouva en effet dans la salle ses camarades en costumes de jeu, et Ashley Bell toujours vêtu du même complet gris, la chemise ouverte. Cette tenue négligée faisait contraste avec la grande toilette de miss Florence et avec le luxe du couvert : la table était chargée de fleurs.

Le couvert était luxueux, mais le dîner était simple et court. Il venait d'ailleurs beaucoup trop tôt après le thé, et l'on n'y toucha guère, sauf Ashley Bell qui avait un appétit de géant. Même, lord Swanage (et naturellement Billee Liphook) ne prirent rien qu'une bouillie d'orge arrosée de crème. Ashley Bell était en train, mais ses jeunes convives semblaient endormis, et Philippe, gagné par la contagion, ne se sentit point capable de briller. On ne servit point de café après le dessert, et chacun se retira presque aussitôt.

— Est-ce que réellement vous vous couchez de si bonne heure? demanda Philippe à Rex avec une sorte d'effroi.

— Nous irons faire un tour dehors, si vous voulez, dit Rex, par pure complaisance ; car il mourait aussi d'envie d'aller se coucher.

Philippe alluma sa pipe Brasenose, et Rex l'admira si fort que Philippe voulut lui en

offrir une pareille. Ils allèrent jusqu'à Carfax : ce n'est pas tout près. Ils avaient grand plaisir à être ensemble, ils ne s'ennuyaient pas une minute, et le chemin ne leur parut long ni à l'aller ni au retour ; mais, comme Tintagel était peu bavard, et Philippe tout pénétré, ils n'échangèrent pas quatre mots.

Paumanock-house, quand ils arrivèrent, était plongé dans l'obscurité et dans le silence. Ils montèrent cette fois sagement, crainte de troubler le sommeil de leurs hôtes et de leurs camarades. Tintagel n'avait pas fini sa pipe neuve ; alors, Philippe en alluma une seconde, et ils fumèrent longtemps, chez Tintagel, puisque cela était convenu. Puis ils commencèrent de se déshabiller, en passant continuellement de chez l'un chez l'autre, bien que cela soit peu commode, mais toujours pour observer les conventions ; et enfin, il leur fallut bien se résigner à se mettre au lit.

— Je ne me suis jamais couché si tard ! dit Rex avec une fierté puérile.

Cette phrase était, en outre, pleine d'aimables sous-entendus : avec vous le temps passe vite, on ne songe pas à regarder l'heure qu'il est, etc.

Il cria de son lit à Philippe (quoiqu'il vît fort bien que la porte était grande ouverte, selon le traité) :

— Avez-vous laissé la porte ouverte? Sans

quoi, je craindrais que vous n'eussiez pas assez d'air dans une si petite chambre.

— Oui, répondit Philippe, j'ai laissé la porte ouverte.

Après un bon temps, Tintagel reprit :

— N'êtes-vous pas réellement trop mal? Ne voulez-vous pas, réellement, prendre ma chambre et me céder la vôtre?

— Je suis très bien, répondit Philippe, mais c'est justement si j'étais mal que je ne voudrais pas changer avec vous.

— Si aimable! murmura Tintagel avec ravissement.

Ils jugèrent alors convenable de se taire plusieurs minutes, afin de ne pas s'importuner. Puis ils se souhaitèrent le bonsoir avec des soupirs hypocrites, et en froissant leurs draps, pour faire semblant de prendre dans leur lit une position de sommeil. Mais longtemps ils veillèrent tous deux, et chacun, tendant l'oreille, écoutait le souffle régulier de l'autre qu'il croyait endormi.

VII

LES LOISIRS ET LES JOURS

A dater de ce soir mémorable, Philippe mena une vie si unie qu'il n'avait pas de moyens de distinguer l'une de l'autre les journées successives, toujours pareilles, ni de les compter. Le temps fuyait, et il n'en avait ni le sentiment ni la mesure. Plusieurs semaines après son établissement à Paumanock-house, Philippe croyait n'y être que de la veille, et le lendemain il y croyait être depuis plusieurs mois.

On ne travaille jamais beaucoup à Oxford ; mais les hôtes d'Ashley Bell travaillaient encore moins ; et Philippe Lefebvre, accoutumé aux scrupules des jeunes intellectuels français, n'aurait pas imaginé que l'on pût travailler aussi peu sans une gêne de conscience cruelle. Il est vrai que c'était les vacances (un Français ne les prend jamais en toute sûreté), c'était la belle saison. Mais lorsque les cours recommencèrent,

il n'y eut pas grand changement. Billee Liphook, lord Swanage poursuivaient-ils leurs études? Cela était aussi peu apparent que possible. Lembach semblait occupé, mais il accomplissait à la maison sa besogne mystérieuse, ou même suspecte. Il fallait bien que Tintagel fût amateur de littérature — bien qu'à le juger sur sa mine, le plus malin ne s'en fût pas avisé — ; il le fallait, puisqu'il était helléniste au point de faire des vers grecs. Il devait assister aussi à quelques conférences ; mais il s'esquivait, pour y aller, si discrètement que nul n'en aurait rien su, si Philippe, qui n'aime point les cachotteries, ne lui eût demandé compte sévèrement de ces éclipses. Tintagel répondait alors avec franchise, mais en rougissant, comme s'il eût fait l'aveu d'un péché.

Rien non plus ne fut changé après l'équinoxe aux jeux ni aux promenades. Les jeux d'été firent place aux jeux d'hiver, mais la différence entre les deux est plutôt de convention, et l'on ne voit pas d'abord pourquoi les uns furent assignés à la saison clémente, les autres à la saison rigoureuse. Celle-ci est assez rude, l'air d'Oxford est froid et âpre ; mais il n'est pas de mode que l'on en souffre, et Philippe n'en souffrit point, pour faire comme ses camarades. Dans les herbages souvent humides, parfois glacés, sur les chemins couverts de la Mésopotamie, éclaircis maintenant par la chute des

feuilles, au bord de l'eau frissonnante et qui seule paraissait frileuse, Ashley Bell toujours vêtu de son complet gris, et le grand col de sa chemise toujours déboutonné, coiffé de son large feutre ou plus volontiers nu-tête, allait suivi de ses jeunes disciples vêtus de blanc, à peine vêtus, comme cet été. Le paysage, en dépit des changements à vue de l'automne, puis de l'hiver, semblait toujours à Philippe un lieu de délices ; le Cherwell même ne lui semblait pas moins désirable qu'en août ; il regrettait que le Parson's Pleasure fût maintenant fermé, chaque fois que le hasard l'y faisait penser, chaque fois que par exemple on rencontrait Charlie Cox, et que Bell arrêtait le vieux bonhomme pour faire avec lui un brin de conversation.

Ce miracle d'un éden que l'hiver ne dépouille pas de son charme était dû, et Philippe le sentait bien, uniquement dû à la présence d'Ashley Bell. L'inexplicable correspondance des êtres et des choses ménage ordinairement une harmonie entre le décor et les personnages qui l'animent ; mais ce sont plutôt les personnages humains qui empruntent la figure des choses et leur couleur : ici, l'homme, l'homme primitif, l'Adam américain, Ashley Bell, donnait sa propre physionomie au paysage. Toute campagne autour de lui ne pouvait avoir l'air que d'un paradis terrestre.

L'autorité de ce magicien sur la nature eût au besoin rassuré Philippe, quand parfois il se reprochait de céder trop facilement à l'extraordinaire ascendant de Bell. Mais il aurait voulu au moins comprendre les causes, les moyens de cette influence qu'il subissait : il ne les comprenait pas, et il en était mortifié.

Depuis tant de semaines qu'il vivait ici, Philippe y avait goûté, entre toutes les joies, celles du loisir : il le croyait banni de la terre depuis le crépuscule de l'esprit antique, mais justement Philippe, comme les Anciens, n'admettait pas le loisir sans une grande activité de la pensée. Or, depuis des semaines, il n'avait pas conçu à la lettre une seule pensée, ni même réfléchi un peu sérieusement à quoi que ce fût. Il ne s'était pas une fois recueilli ; quand il s'y évertuait par l'effet d'une vieille habitude, son attention était bientôt dispersée. Ah ! sans doute Tintagel n'avait dit que la vérité stricte quand il avait nié toute ressemblance d'Ashley Bell au divin Socrate. Philippe, malgré le témoignage de Rex, n'avait pas sitôt renoncé à son rêve puéril de disputer avec un autre Socrate par les chemins d'une autre Attique ; mais il ne pouvait à présent se dissimuler la faillite de cette rêverie. Il en était déçu : il s'étonnait de ne l'être pas davantage. A la vérité, il s'obstinait encore à chercher des traits communs entre son maître et celui de Platon. Socrate ne pré-

tendait-il pas ignorer toutes choses hors l'amour? C'est à l'amour qu'Ashley Bell voulait borner l'intérêt de cette vie, et par lui qu'il pensait résoudre tous les problèmes éternels. Mais quelle illusion encore que cette apparente analogie !

Socrate savait peut-être l'amour et rien autre chose ; mais les choses qu'il se flattait de ne savoir pas, sa curiosité ne se lassait pas de les poursuivre à travers les méandres et les surprises d'interminables conversations. Il arrivait souvent que la dispute ne terminait rien, et que Socrate n'en tirait aucune lumière ; mais il avait eu le plaisir de causer, à défaut de s'instruire ; car il aimait les discours autant que la sagesse, et même sa feinte ignorance n'était que prétexte à discours. Ashley Bell était peu bavard, sauf quand il avait pour interlocuteur Charlie Cox ; il était même si peu bavard qu'on se demandait comment il pouvait exercer cette puissance « magnétique » sans le secours de la parole. Et quant à l'amour, il l'appelait l'Alpha et l'Oméga de l'Univers, la cause première et la suprême réponse, mais il se contentait de ces banalités, qu'il semblait prendre pour des définitions : c'est qu'il était bien chargé d'amour, qu'il communiquait par une sorte de rayonnement à quiconque s'approchait de lui ; mais il ne se souciait que de sentir l'amour et de le transmettre ; aucun de ses rares propos ne

révélait à ses auditeurs s'il en avait une idée claire ni comment il le concevait.

Ce n'était point sans doute au sens grossier, positif, purement humain. Il devait plutôt reconnaître en l'amour une force de la nature, la force élémentaire ou unique ; et enfin l'amour eût été pour Ashley Bell un autre nom de Dieu si on l'eût pu dire panthéiste. L'était-il? Cela n'est point invraisemblable, car le naturalisme y incline, et entre les deux systèmes il n'y a peut-être qu'une différence de terminologie. Mais Ashley Bell n'avait aucun système, et Philippe Lefebvre ne tarda point d'apercevoir que c'était jouer sur les mots de le dire naturaliste parce qu'il était l'homme de la nature et en communion avec elle, avec l'universalité des hommes vivants, avec la conscience obscure des animaux, avec l'âme en sommeil des plantes et l'âme en puissance des objets.

Du moins, s'il était naturaliste, Ashley Bell ne l'était que par sensibilité, et rien ne déroute ni ne scandalise un intellectuel comme ces soi-disant philosophies où la sensibilité est tout, et où l'entendement n'a point de part. Cet Ashley Bell qui avait le cœur si détourné de toutes les religions positives et de tous les dieux personnels, qui n'était pas seulement irréligieux, mais anticlérical au point de ne mettre jamais les pieds dans aucun temple d'aucun culte, qui obéissait au précepte de Gœthe, ne se permet-

tait point de familiarités de langage avec l'être incompréhensible et ne prononçait jamais le nom de Dieu, que de fois Philippe Lefebvre, déconcerté, l'entendit professer avec indifférence et comme si cela importait peu un déisme à la manière de Jean-Jacques Rousseau, ou même de Voltaire! Il paraissait dès lors se ranger, d'instinct sans doute, à une philosophie qui en ce temps-là n'avait pas encore atteint la France, et qui juge de la qualité des doctrines d'après les avantages pratiques, politiques ou moraux que l'on en peut retirer. Enfin, Ashley Bell avait une tournure d'esprit, sinon un système, *pragmatique*.

Philippe, qui tenait pour un dogme la valeur absolue de la vérité, considérait une telle opinion comme un blasphème. L'idée seule qu'un être doué de raison pût accepter un critérium si misérable le révoltait. Pour que cette antipathie de pensée n'élevât pas entre lui et Bell une infranchissable barrière, il fallait que l'autorité du poète fût presque surnaturelle. Il fallait aussi que Philippe eût une belle hauteur d'esprit et une liberté singulière à cet âge, pour comprendre ou pour excuser un tempérament si opposé au sien. Il ne laissait pas de s'admirer lui-même à ce propos.

L'argument qu'il invoquait en faveur de Bell était que, pour un être en qui la puissance de vivre est à ce point en excès, vivre est la seule

grande affaire ; tout ce qui produit, maintient ou accroît l'existence est, si l'on peut dire, consacré, et implique une vérité supérieure contre quoi toutes les dialectiques ne peuvent rien. Mais une autre incompatibilité, plus malaisée à réduire, l'aurait dû, raisonnablement, soustraire au charme d'Ashley Bell.

Ce poète au grand cœur païen, qui semblait n'avoir jamais ouï dire que le fils de Dieu fût descendu sur la terre, empruntait au christianisme, sans y changer un iota, toute sa doctrine de la charité. Il attribuait à l'amour du prochain une efficace infaillible, et il ne doutait pas que ce merveilleux remède ne suffît à guérir tous les maux, à résoudre toutes les difficultés que l'état de société a enfantées parmi les hommes. Sa naïveté sur ce point était évangélique. Il n'avait, bien entendu, examiné ni approfondi à la façon des économistes aucune question sociale, et eût dit volontiers, comme ce politique français, qu'il n'y en a pas. Il n'y en aurait pas, si chaque homme vivant aimait tous les autres ardemment, au moins sincèrement, comme Ashley Bell les aimait. Son amour avait pour solide fondement la certitude de l'égalité : c'est une certitude que nulle opération de l'esprit ne saurait procurer, et voici où l'homme uniquement sensible prend l'avantage. Bell sentait l'égalité et la fraternité humaines. Il les connaissait par expérience et

comme des faits. Il était aussi peu capable d'envisager un de ses frères comme inférieur à lui ou supérieur, que de s'obliger à sentir qu'il fît clair en pleine nuit. Il était, en un mot, démocrate à la rigueur, et l'on ne saurait concevoir que jamais démocrate de profession ait réussi à l'être avec moins de réserves.

Un sentiment démocratique d'une si évidente candeur étonnait Philippe et lui inspirait de la déférence, mais non pas de la sympathie. Lui-même était peut-être républicain (et ce n'est déjà pas la même chose), républicain de doctrine, mais il était aristocrate par conscience de sa supériorité ; il était, si l'on peut hasarder ce barbarisme, passionnément inégalitaire. Aussi se plaisait-il, par malice, à relever dans le socialisme d'Ashley Bell des contradictions : elles n'y manquaient pas. Cet ami du peuple était par exemple en admiration devant la monstrueuse ploutocratie de son pays natal, et y voulait voir la plus grandiose manifestation de la puissance humaine. C'est que Bell était avant tout Américain ; et il tirait vanité de l'être, puisqu'il se flattait d'avoir, le premier, dégagé la poésie de la race et de lui avoir prêté une voix. Cependant son grand amour universel l'amenait à nier toute différence de valeur entre les races. Philippe ne démêlait pas encore s'il niait les frontières et s'il méconnaissait les patries ; mais il s'intitulait « Ashley Bell, un cosmos »,

et, doué de tempérament guerrier, il semblait suspect de pacifisme.

Sa contradiction la plus frappante était sur l'article de l'amour ; puisqu'il le tenait pour la cause première et la fin dernière de tout, il en aurait dû parler comme les mystiques, sur le ton transcendant ; et il en parlait avec des mots que leur superbe hardiesse sauvait seule d'une ignoble grossièreté. Comme l'avait dit Rex Tintagel le premier jour avec une ingénuité comique, il était extrêmement sexuel ; il l'était dans ses entretiens comme dans ses poèmes ; mais ce franc-parler, qui avait fait scandale de l'autre côté de l'eau, était peut-être plus alarmant ici, lorsque Bell avait pour auditeurs ces jeunes garçons innocents, sa fille intacte et dédaigneuse.

Les propos d'Ashley Bell étaient continuellement lyriques et en même temps familiers. Il ne haussait jamais son diapason, et son sublime ne craignait pas la platitude. Extraire la poésie des moindres choses était pour lui une fonction si naturelle, si quotidienne, qu'il n'en faisait pas plus d'affaire que les abeilles de distiller leur miel. La seule occasion où il se permît d'être grave, ou même, si peu que ce fût, solennel, c'est quand il parlait de l'amour, et il en parlait cependant de telle sorte qu'il eût fait sourire des auditeurs moins purs. Il chantait le divin désir avec une licence, une abon-

dance qu'on ne souffre guère qu'à de tout jeunes gens dans le désordre et dans l'ivresse de la puberté. Immodestement il se targuait de ces triomphants réveils, qui semblent en effet plus flatteurs lorsque l'âge en est passé. Lui à qui Philippe reprochait d'adopter sans examen les idées morales les plus étroites des philistins et des bourgeois, il était d'une largeur de vues quant à l'amour, ou plutôt d'une amoralité qui ne choquait pas moins le jeune Français, et qui le troublait étrangement. Lorsqu'il cédait à sa bizarre manie des litanies et des énumérations, il nommait l'amour de tous les noms que l'humanité pieuse a décernés à ce Dieu, mais il n'oubliait pas non plus ceux qu'elle a inventés aux heures de délire et de folie : tous lui étaient également sacrés.

Il les prononçait à voix haute, il ne les chuchotait point. Il ne semblait pas initié aux mystères dont il empruntait le langage, et son culte n'était pas équivoque, n'étant point secret. Ses discours n'avaient aucun son de perversité. L'innocence d'Ashley Bell était aussi évidente que celle de la Nature, avec qui il gardait toujours l'accord, même quand il tenait des propos qui, d'une autre bouche que la sienne, eussent été pour elle des outrages. Prodigieuses paroles, inouïes sans doute jusqu'à la venue du transfuge d'Amérique, en ce séjour de la jeune chasteté virile ; combien pourtant elles avaient

d'harmonie, et avec le paysage, plus voluptueux que Naples, et même, à leur insu, avec les disciples d'Ashley Bell ! A leur insu : car ils écoutaient chanter ce poète des forces matérielles et des ivresses du corps, non pas avec indifférence, mais avec la même impassibilité que s'ils avaient eu des corps glorieux.

Seul, Philippe Lefebvre ne pouvait l'écouter de sang-froid, ni éviter de se trahir par des rougeurs, par des pâleurs et par de visibles frissons. Ah ! c'est qu'il n'avait pas besoin, lui, d'être invité au désir ! Son adolescence libre et si tôt initiée ne l'avait disposé que trop à suivre les suggestions d'une parole que ses camarades, encore profanes, recevaient sans trouble apparent. A Paris il se moquait volontiers de ceux qui avaient son âge et qui étaient moins précoces : il ne se moquait plus ici, mais il s'irritait. Il ne soupçonnait pas d'hypocrisie la vertu de ces jeunes athlètes, et elle était cependant pour lui comme un objet de scandale. Il était, avec plus de raison, scandalisé de se sentir en proie à un tourment dénué de noblesse et que les autres ne subissaient point. Par quelle faveur spéciale, ou par quel ascétisme sans effort, Billee, Swan, Rex, et Lembach — Lembach ! — échappaient-ils à cette gêne ? Philippe était contraint d'avouer leur supériorité en ce point, et son orgueil en souffrait. Il était honteux de lui-même. Il citait à peu près Baudelaire, qui avait alors la vogue

parmi les hommes de cette génération et de cet âge, et il demandait « au Seigneur »

> la force et le courage
> De contempler son cœur et son corps sans dégoût.

Mais il rejetait toute la faute de ce grand désarroi sur Ashley Bell, qui depuis des semaines, dans cette retraite cloîtrée d'où la femme était absente, au lieu de le divertir charitablement de l'amour, lui en avait imposé l'idée fixe.

Il est incroyable que Philippe qualifiât de « retraite cloîtrée » Oxford, où ne manque point la grâce féminine, et surtout Paumanock-house où il vivait sous le même toit que miss Florence Bell. Cette distraction était si forte que Philippe fut le premier à en rire, quand il s'en aperçut. Il se ressouvint aussi qu'il n'avait point douté au premier abord que Florence ne lui fût destinée, à titre de Français. Il le croyait encore. Mais quelle inexcusable négligence d'avoir laissé en suspens cette aventure!

A vrai dire, il ne l'avait pas laissée en suspens. Il avait, de temps à autre, flirté avec miss Bell, mais machinalement. Fort prudemment aussi. Il n'était point novice ; mais il n'avait pratiqué que des femmes faciles, vénales, et les plus humbles. Il avait, de plus, une excellente éducation et une délicatesse fort scrupuleuse : il tenait toute « jeune fille » pour sacrée, et il

avait peine à imaginer qu'elles fussent après tout des femmes, capables d'inspirer l'amour, au sens le plus positif du mot, de le ressentir, et peut-être d'y céder. Il fit ce petit effort en ce qui concerne miss Florence, et il s'avisa presque aussitôt que la fille d'Ashley Bell devait nécessairement être affranchie de tous les préjugés. Il y avait quelque apparence ; mais ce qui fondait surtout l'opinion de Philippe, c'est que Florence était fille naturelle, et la conclusion n'était plus si logique. — Ashley Bell, moins par égoïsme que par principe, et parce qu'il ne souffrait aucune diminution de liberté, avait toujours répugné à se marier légitimement.

La certitude du succès est le seul remède spécifique de la timidité. Philippe était de nature assez timide, et s'il avait un peu d'expérience au sens général, il n'en avait aucune de cette sorte d'aventure ; mais encore une fois il ne doutait pas de réussir, et il devenait téméraire, effronté. Il ne souffrait plus une heure de retard, après une attente de plusieurs semaines. La pensée, le regret, le remords du temps perdu irritait encore son impatience. Ce qu'il voulait, c'était on ne sait quoi d'instantané. Dès qu'il eut lieu de croire que miss Florence fût rentrée dans son appartement, il y monta comme à l'assaut : il n'y avait pas remis le pied depuis le jour même de son établissement à Paumanock-house. Si on lui eût demandé :

« Qu'y allez-vous faire? » il eût été bien empêché de répondre; il n'avait pas si distinctement conscience que l'Ingénu, mais leurs intentions ne différaient pas sensiblement : « Que faites-vous? — Je vous épouse. » En effet, il l'épousait.

Philippe, toutefois, ne poussa point l'oubli des convenances jusqu'à négliger de frapper à la porte. La voix claire et ferme de miss Florence lui commanda d'entrer. Le cœur lui battait bien un peu, mais il ouvrit d'un geste délibéré, et regarda directement, comme il avait pris, par imitation, l'habitude de faire depuis qu'il vivait parmi de jeunes Anglais. Il se rappelait si fidèlement le décor, la place du lit, du secrétaire, des bibliothèques, et la photographie du pape, que l'aspect des choses ne le pouvait plus divertir de l'essentiel de ce qu'il venait chercher ici. Pourtant, il eut une surprise, et telle qu'il fut saisi d'abord, puis, dans l'instant même, transporté de fureur : l'Allemand, Lembach, était là, tête à tête avec miss Florence! Il était en vérité comme chez lui!

Sans doute, ce tête-à-tête n'avait rien de suspect. Lembach et miss Florence étaient fort près l'un de l'autre; mais lui, juché sur un escabeau, fouillait dans les cartonniers; Florence, assise sur le divan d'angle, faisait des comptes, et ne semblait point s'occuper de lui. Malgré cette indifférence évidente et réciproque,

et sans d'ailleurs les soupçonner, Philippe fut choqué horriblement. Il ne concevait point qu'un jeune homme fût assez dépourvu de tact pour passer le seuil d'une chambre de jeune fille, ni que la jeune fille l'y reçût comme si c'était la chose du monde la plus naturelle. Il oubliait de très bonne foi qu'il était lui-même en train de manquer de tact, précisément de la même façon, et qu'il comptait bien d'être accueilli de même. Il ne les soupçonnait pas, parce qu'il partait de ce principe que le Lembach, laid, obséquieux et menteur, qui lui inspirait une répugnance physique, devait inspirer à tous, femmes ou hommes, une égale aversion ; mais, sans former de soupçons, il éprouvait de la jalousie. « C'est tant mieux ! » se dit Philippe. Il se connaissait si bien ! Il savait par maintes épreuves que la jalousie était l'origine de toutes ses affections, et seule pouvait les produire ou leur donner le branle. Les contemporains de Philippe savaient par cœur *le Rouge et le Noir*. Philippe, comme Julien Sorel, aimait de se fixer des délais et de les observer à la rigueur. « Avant cinq minutes, se dit-il, ce misérable Allemand ira dehors, et me cédera la place. »

Mais il se demandait aussi : « Comment lui ferai-je entendre que je l'ai assez vu ? » Philippe ne s'apercevait point qu'il signifiait sa volonté beaucoup plus catégoriquement par un hautain

silence que par des paroles, par la roideur de son attitude et par un air d'attendre que l'autre fût parti. Il ne daignait point jusque-là expliquer à miss Florence elle-même le motif de sa visite. La fille d'Ashley Bell, toujours penchée sur son livre de comptes, levait cependant les paupières et suivait curieusement cette scène muette. Un Allemand comprend toujours quand on le met à la porte. Lembach ne cherchait déjà plus qu'à ménager sa sortie. Ce ne fut pas au bout de cinq minutes, mais d'une minute à peine, qu'il se retira. Il emportait l'un des cartons reliés en guise de livre. Il dit à miss Florence :

— Si vous permettez, je prendrai celui-ci. Je le compulserai plus commodément dans ma chambre.

Elle permit, d'un signe. Lembach sortit.

— Qu'est-ce que cet Allemand vient faire chez vous? Et il fouille dans vos papiers! s'écria Philippe avec une violence incroyable, au moment que Lembach tirait la porte.

Miss Florence Bell ne témoigna aucun étonnement de cette violence, qu'elle ne sembla même point remarquer, et Philippe en fut bien aise. Elle lui répondit fort posément qu'Ashley Bell avait publié un seul volume, *les Voix de la Mer, de la Ville et de la Forêt,* mais qu'il avait écrit sur des carnets, sur des feuilles volantes, sur des bouts de papier, des versets, des pen-

sées en prose, innombrables; et surtout une prodigieuse masse de lettres, qui, rangées par ordre chronologique, formaient une histoire de sa vie; qu'elle avait pris soin en effet de réunir et de classer ces lettres; que Lembach, qui s'intéressait au Maître, avait sollicité la faveur de les lire et de les étudier, et qu'elle n'avait pas de raisons valables de refuser cette autorisation à un philologue.

Miss Bell articula ces derniers mots d'une voix étrangement âpre, d'un ton commerçant, en femme d'affaires, qui ne serait pas fâchée d'exploiter, le cas échéant, la littérature paternelle.

Philippe ressentit une nouvelle atteinte de jalousie, qui lui fit monter les larmes aux yeux et le sang au visage. Il dit, avec feu :

— Et moi, croyez-vous que je ne m'intéresse pas au Maître? Que cela ne me ferait pas aussi un immense plaisir, si vous me permettiez de fouiller dans toutes ces paperasses?

Florence lui repartit avec tranquillité :

— Elles sont également à votre disposition.

— Également! murmura Philippe en haussant les épaules.

Son cœur ombrageux, non plus que sa raison orgueilleuse, n'admettait point l'égalité. Miss Bell sourit, avec bonté, non sans malice. Il lui en sut gré. Elle ajouta :

— Moi aussi, je me tiens à votre disposition,

et je vous ferai sur ces documents tous les commentaires utiles, faute desquels ils seraient pour vous lettre morte. Ne sentez-vous pas qu'il me plaira davantage de bavarder avec vous qu'avec Lembach? Je ne sais pas, reprit-elle après une brève pause, pourquoi je dis cela; car avec lui je ne parle point. Il préfère que je lui laisse le champ libre et que je ne me mêle pas de guider sa recherche.

Philippe fut tout d'un coup au septième ciel, et pensa la phrase ridicule des vieux romans : « Elle est à moi! » Déjà il se faisait une fête de ces causeries quotidiennes, où il comptait de pousser l'intrigue avec la fille sous couleur d'étudier l'œuvre inédite du père. Dans le vrai, il n'avait de curiosité que d'Ashley Bell, et son amour pour Florence était purement de tête.

— Je vous remercie, dit-il, mais sans effusion, et plutôt avec dignité.

Il ajouta, d'un air de câlinerie :

— Voulez-vous que nous commencions dès demain?

Il ne se doutait guère que, s'il disait « demain », c'est que pour l'heure il ne souhaitait que s'échapper, et cherchait un prétexte.

— Demain, s'il vous plaît, dit Florence, toujours avec le même calme imposant.

Il la remercia encore et s'enfuit, beaucoup plus précipitamment que n'avait fait Lembach.

Dehors, il tomba d'abord sur Tintagel, qui semblait aux aguets, angoissé, et qui d'une voix altérée lui demanda :

— Où étiez-vous donc? Je ne savais pas où vous étiez passé !

Cette angoisse de son ami, pour l'avoir perdu de vue dix minutes, le bouleversa de joie. Il répondit, avec la brusquerie de cet âge, qui est si charmante :

— Eh bien quoi? je ne m'étais pas envolé !

Puis sa voix se radoucit, il dit :

— J'étais chez miss Florence, je vous raconterai cela.

Il sentait, avec un rien de remords, qu'il devait remettre Tintagel d'une alarme si chaude, le consoler, le rassurer, enfin qu'il lui devait une compensation. Il imagina d'aller faire une petite fête avec lui, seul à seul, et à l'heure du goûter il l'enleva. Ils se privèrent, pour une fois, de l'excellente collation ordonnée chaque jour par miss Florence elle-même, furent dans une boutique de High-street où le thé n'est pas cher, mais où il est médiocre ; et le cake carré, pesant cinq livres, pétri de plus de graisse que de beurre, le grossier school-cake à six pence les deux tranches, leur parut le plus admirable gâteau qu'ils eussent dévoré de leur vie.

VIII

LE PASSÉ GLORIEUX ET FAMILIER D'ASHLEY BELL

Le premier entretien de Philippe Lefebvre et de miss Florence Bell eut donc lieu dès le lendemain, comme il était convenu; et il n'y eut point de séance d'ouverture, ni de leçon préliminaire; mais Florence, qui était méthodique, commença par le commencement, et suivit l'ordre des dates. Elle prenait une à une, soit les notes, soit les lettres, et le commentaire perpétuel qu'elle en faisait à Philippe n'était ni d'une abondance trop complaisante, ni d'une concision et d'une sécheresse affectée. Elle ne disait que le nécessaire, rien de plus, rien de moins.

Mais ce nécessaire était indispensable. La plupart de ces lettres, de ces notes, eussent

paru vulgaires, oiseuses, et d'une platitude désolante à quiconque n'eût pas été averti qu'elles émanaient d'Ashley Bell : dès que, pour ainsi dire, on les raccordait à sa grande figure, elles prenaient un caractère et une portée. Telle était, selon le point de vue, cette différence de valeur, que Philippe Lefebvre, plus il s'intéressait aux paperasses du père illustrées par la fille, et moins il arrivait à concevoir que Lembach, sans la glose, y pût prendre le moindre intérêt. Ici se marque la contrariété de l'érudition allemande et de la française, de l'esprit allemand et de l'esprit français. Miss Bell, en faisant à Lembach et à Philippe des traitements si opposés, témoignait un sentiment bien fin de leur diversité de race. Son inclination personnelle était naturellement pour Philippe, qui avait de ces documents, les seuls dignes d'être appelés humains, précisément la même curiosité qu'un Anglo-Saxon. Elle lui improvisait, verbalement, une de ces amples biographies alors inconnues en France, toujours si goûtées en Angleterre : et déjà Philippe caressait le projet de rédiger celle-ci ; comme il avait, naguère, caressé le projet de mettre l'enseignement d'Ashley Bell en dialogues platoniciens, quand il prenait Ashley Bell pour un Socrate.

Sans doute que pas un livre n'a jamais répondu si bien que *les Voix de la Mer, de la*

Ville et de la Forêt au vœu de Pascal : à chaque page on y trouve l'homme. Et pourtant, la personne auguste de Bell se manifestait encore mieux à Philippe Lefebvre par ces notes hâtives, insignifiantes, par ces lettres familières jusqu'à la trivialité. Même ce « magnétisme », dont les disciples parlaient en baissant la voix, avec l'effroi sacré, Philippe ne le subissait pas moins positivement lorsque, maniant ces reliques, il s'entretenait avec Florence de l'enchanteur invisible et absent, qu'aux heures où il errait avec lui sur les rives du Cherwell, dans les herbages de Christ-Church, par les chemins couverts de la Mésopotamie, où il le voyait face à face et touchait sa puissante main.

D'abord, miss Florence avait exposé à Philippe les origines humbles et antiques d'Ashley Bell, et lui avait montré la nature en travail d'un grand homme, les procédés de cette création, les premiers états, les retouches, une dépense de trois siècles ! Tous les héros de l'humanité ont été préparés de même, on établirait leur genèse si les éléments d'information ne manquaient point ; mais presque toujours ils manquent ; au lieu que les titres et actes de Bell avaient été conservés dès le principe, comme si les ancêtres plus lointains eussent pressenti sa grandeur future, obscurément. Florence était la gardienne jalouse de ces archives, qui prouvaient que les Bell remontent

à la première émigration : c'est, pour les Américains du Nord, la grande ancienneté, l'équivalent d'une noblesse européenne, la nuit des temps ; et la fille du primitif n'était pas dépourvue de snobisme.

Ainsi, elle se plaisait à conter que le premier Bell connu historiquement portait le prénom d'Abijah, qu'il était né en Angleterre au temps d'Élisabeth, environ 1560, que ses trois fils passèrent l'Atlantique, l'aîné précisément en 1635, et qu'Ashley Bell était issu de ce premier-né, qui vécut centenaire, — d'ailleurs, comme les autres. Elle attribuait dogmatiquement les facultés des Bell à une hérédité double, hollandaise et anglaise ; elle ne se lassait pas de célébrer, avec cette façon d'appuyer sur chaque syllabe des mots que les Anglo-Saxons appellent « l'emphase », la qualité physique et morale d'une lignée composée uniquement d'ouvriers manuels ou agricoles, dont les caractères essentiels étaient la force musculaire, la santé, la longévité, et une vertu puritaine.

Philippe était encore trop imbu de M. Taine pour ne pas apprécier, et même avec un peu d'excès, la valeur objective de tels documents. Mais il ne pouvait cependant tenir en bride son imagination, et elle lui fabriquait une légende d'Ashley Bell qu'il combinait de bonne foi avec cette histoire authentique. Comme les historiens les plus prudents dès qu'ils touchent aux

origines, il ajoutait à celles de son héros des surcharges fabuleuses. Plus on lui enseignait à connaître la physionomie véritable d'Ashley Bell, plus ce visage légendaire dont il était l'inventeur à son insu, le préoccupait. La première fois qu'il avait rencontré Ashley Bell au Parson's Pleasure, il l'avait d'emblée comparé, un peu familièrement, avec un soupçon d'ironie française, à un vieux fleuve. Bell lui apparaissait maintenant comme un dieu encore, et un dieu des eaux, mais à un degré sensiblement plus élevé de la hiérarchie : c'était le dieu du fleuve Océan, le dieu même de l'Atlantique. Philippe (qui tenait de miss Florence les renseignements les plus précis sur les ascendants et sur la naissance de Bell) voulait pourtant qu'il fût né de l'écume des flots : non pas de cette écume légère, glauque et dorée de la Grèce ou de l'Ionie, de cette risée d'une mer calme qui ne saurait enfanter qu'une souriante Aphrodite, mais de ces lourdes vagues grises qui déferlent et ne peuvent déposer sur le rivage qu'un dieu adulte, presque vieux, tout couvert de poils déjà gris, humides et salés. Philippe, comme dans un rêve, le voyait, jeté sur la grève un peu rudement, étourdi du coup, puis rouvrant les yeux, étendant le bras, et d'un premier regard embrassant l'univers, surtout la mer mouvante : il la contemple pour la première fois et cependant elle ne l'étonne point, il la reconnaît, car

il est fait de sa même substance, comme le fils est fait de la substance maternelle, et le lien qui avant l'enfantement les unissait n'est encore qu'à demi rompu.

Ce rivage où les vagues avaient roulé Ashley Bell, vieillard nouveau-né, cette grande île appelée maintenant Long-Island (mais Bell préférait le nom indien : Paumanock), échouée comme un poisson gigantesque vis-à-vis de New-York et de Brooklyn, la côte sauvage, battue des flots, les collines au loin légèrement tracées, riches de moissons et de forêts, tout cela, Philippe, qui ne l'avait jamais vu, le voyait, à la lettre : c'était l'image la plus familière de son imagination. Et de même il imaginait les autres paysages, les plages, les baies, les retraites dans les rochers, où s'était passée l'enfance, la jeunesse de Bell, rien qu'en promenades solitaires ou en promenades avec des « camarades », courses à pied, chasses, baignades si fréquentes qu'il semblait en vérité que cet homme fût amphibie. Et Philippe voyait encore ce Brooklyn, ce New-York, dont il n'avait eu jusqu'alors aucune idée, les avenues larges, les rues étroites et profondes, cette foule à qui n'est comparable aucune foule en aucune autre ville du monde, la folle mêlée des omnibus et des cabs, et surtout les ferry-boats, les bacs, le pont roulant. Philippe avait de toutes ces choses comme une fausse réminiscence, et

il se demandait parfois sérieusement s'il n'avait point vécu en Amérique une vie antérieure.

Mais il ne laissait pas aussi de comprendre par l'effet de quel sortilège ces représentations d'objets qu'il n'avait point directement sentis se pouvaient former en lui si nettes, et selon l'apparence si vraies. C'est que ni dans *les Voix de la Mer, de la Ville et de la Forêt*, ni dans toute la correspondance d'Ashley Bell, ni dans tous ces carnets de notes, il n'y avait un seul mot de description ; point de ces indications trop précises qui, au lieu d'aider l'esprit à imaginer, le déroutent, de même que les dessins dans les livres illustrés. Les décors où Ashley Bell avait vécu, étaient pour ainsi dire si incorporés à lui que, rien qu'en se montrant lui-même, il les faisait voir. Ses moindres écrits, ses moindres paroles, qui étaient une perpétuelle confession, confessaient en même temps que lui la nature tout entière, dont sa personne était inséparable.

On ne pouvait point l'isoler des objets inanimés et visibles qui achevaient pour ainsi dire sa physionomie, et auxquels il communiquait son âme ainsi que son magnétisme mystérieux. Comme une tradition populaire veut que les victimes de meurtre gardent peinte au fond de leurs yeux morts l'image de celui qui les a tuées, Ashley Bell gardait peinte au fond de ses yeux vivants l'image des lieux qui l'avaient

vu naître et fleurir. Il avait emporté en exil l'atmosphère de son pays. Il demeurait environné des vents de mer, du parfum salé des vagues ; et même dans cette maison commode, paisible, si anglaise, parmi cette campagne admirable, mais si différente, d'Oxford, ceux qui séjournaient auprès de lui se sentaient comme lui exilés d'une patrie qu'ils ne connaissaient point ; ils en avaient le souvenir et la nostalgie ; ils croyaient entendre mugir sur le sable le grand Océan qui relie l'Europe au nouveau monde, et l'autre Océan plus lointain qui baigne les plages de Californie.

Ashley Bell, ainsi que les choses, évoquait aussi les personnes qui avaient participé à sa vie et dont le souvenir innombrable ne le laissait plus jamais seul. Cette troupe de camarades anciens se pressait à l'entour de lui. Philippe les connaissait aussi positivement que s'il les avait vus de ses propres yeux.

Il les connaissait physiquement, à tel point qu'il n'aurait pu les rencontrer dans la rue sans leur adresser un signe d'intelligence et un salut amical. Il connaissait tous les secrets de leur âme, car Bell était un devineur de pensée, qui communiquait cette faculté à ses lecteurs ou à ses auditeurs. Parmi ces compagnons de Bell, ou ces compagnes, il en était d'assez étranges, surtout pour prendre rang dans la famille d'un dieu : ainsi une grand'tante, qui ne jurait certes

pas comme les matelots attendu qu'elle était quakeresse, mais qui chiquait avec eux, parlait leur langage et faisait de ses mains toutes les œuvres d'homme. Il était, entre parenthèse, divertissant d'entendre la belle, froide et distinguée Florence Bell parler avec respect de cette virago mal embouchée. Ce petit détail amusant ne pouvait échapper à la critique avisée de Philippe Lefebvre. La mère du poète l'intéressa davantage, et même lui inspira une affection quasi filiale. Il ne vit d'elle aucun portrait, mais il en eût dessiné un ressemblant. C'était une femme puissante et calme qui rayonnait de bonté, douce et forte, modèle des épouses et des mères fécondes, admirable ménagère et fermière, d'une telle ampleur de sens commun qu'elle égalait la plus haute raison. Philippe lut maintes lettres, d'une beauté véritablement souveraine, qu'elle n'avait pas écrites de sa main, mais dictées : car cette femme éminente ne savait pas écrire.

Certains hommes illustres avaient tout de suite compris et admiré Ashley Bell, en dépit des incompatibilités du génie ou de l'humeur, et s'étaient institués ses défenseurs contre le profane vulgaire. C'était, en Amérique, Emerson et Thoreau, en Angleterre, Tennyson. Les occasions n'auraient sans doute pas manqué à Philippe de les connaître par ailleurs, mais non point de les pénétrer ainsi; car ils devinrent

soudainement, grâce à l'intermédiaire de Bell, ses amis intimes, malgré leur âge vénérable et leur gloire. Mais il va de soi que Philippe leur préférait les préférés d'Ashley Bell, collègues de bureau, compagnons de courses, ramassés à la fortune du trottoir, cochers d'omnibus, pilotes de bacs, péagers de ponts, enfin tous les semblables de ce Charlie Cox tenancier du Parson's Pleasure : gens si ordinaires et si humbles qu'il semblerait que tous dussent avoir une même figure, comme les peuples inférieurs ou les animaux d'une même espèce ; mais, dans les carnets et dans la correspondance de Bell, ils apparaissaient au contraire avec des traits personnels si accusés, que Philippe Lefebvre appelait chacun par son nom, et en articulant les noms voyait les visages divers.

La qualité sociale de ces amis préférés de Bell ne scandalisait plus Philippe Lefebvre. Il les trouvait même, beaucoup plus qu'un Emerson ou qu'un Thoreau, accommodés au génie du démocrate, maintenant qu'il commençait de connaître bien cette vie d'ouvrier, plate, banale, si l'on s'en tenait à la lettre, et si l'on en pénétrait le sens profond, la plus riche existence d'homme qui peut-être eût jamais été vécue. Il tirait vanité d'avoir su comprendre, ou dépasser, l'antinomie des apparences médiocres et de la réalité splendide d'Ashley Bell ; mais il était mortifié de ne pouvoir pas s'expli-

quer si aisément certaines anomalies de sa propre conduite à l'égard du poète américain. D'abord, qu'il eût souhaité un maître, à vingt ans, un directeur de conscience, et même qu'il le fût venu chercher à Oxford, à la rigueur tout cela se justifiait ; mais qu'il eût choisi, à Oxford, un étranger, et de surcroît un homme qui n'avait avec lui que des dissentiments ; que, l'ayant fait, il eût la certitude instinctive d'avoir rencontré le maître, le directeur qu'il cherchait, et d'être déjà transformé par son influence, il faut avouer que, pour un amateur superstitieux de logique, ces inconséquences avaient on ne sait quoi de choquant. Philippe ne laissa point cependant de les justifier aussi, par ces raisons ingénieuses qu'en torturant un peu les textes on finit toujours par déduire, quand on a l'esprit de finesse.

Les moralistes ont observé à maintes époques, ils auraient pu l'observer à toutes les époques, une sorte de malaise vague qu'ils ont appelé « le mal du siècle », et qui est proprement le mal de tous les siècles. Cela ne fait point honneur à l'intelligence, qu'on l'ait diagnostiqué des centaines de fois sans apercevoir qu'il n'est pas neuf mais éternel, et qu'on l'ait décrit ou chanté, ou dénoncé du haut de la chaire, sans définir sa nature qui est simple, ni ses causes qui sautent aux yeux.

Il n'est qu'une transposition du malaise de la

puberté. Chaque fois qu'une génération nouvelle d'hommes arrive à cet âge critique, qui n'est pas environ quatorze ans comme on croit, et d'une durée de quelques mois, mais qui traîne jusqu'au plein développement de l'individu, et chaque fois que cette génération nouvelle commence de jouer ou de revendiquer un premier rôle dans la vie sociale, elle attribue ou elle communique à l'humanité tout entière ses propres états moraux et physiques, ses inquiétudes et ses aspirations, ses ardeurs et ses découragements, ses troubles équivoques, cette combinaison d'une jeunesse toute neuve, infinie en sa soif de l'avenir, avec une lassitude immense du passé et de l'hérédité immémoriale.

Ce n'est pas un accident intermittent et périodique, mais la plus constante de toutes les règles, et qui procède toujours de la même cause. Quand elle se pousse au premier plan, la classe nouvelle de jeunes hommes croit toujours que la génération qu'elle suit a manqué sa destinée, et qu'il n'est que temps de la supplanter si l'on veut sauver la race ou l'espèce ; que les aînés n'ont pas « agi », et que les cadets sont mieux faits pour l'action ; que la foi va remplacer avantageusement le dilettantisme ; bref, que l'on est à une heure d'entière rénovation. De tout temps, la jeunesse, et par suite les hommes de divers âges vivants encore autour d'elle, gagnés par la contagion, mêlent curieu-

sement les sentiments contradictoires d'une décadence qui touche à son terme et d'une renaissance qui est pour demain. Le plus piquant est que les aînés oublient totalement qu'ils ont pensé là-dessus exactement comme leurs cadets il y a une vingtaine d'années, et s'en laissent imposer par eux. Ils acceptent cette opinion qui les condamne. Ils admirent naïvement et ils envient cette jeunesse qui les pousse de l'épaule ; et leur contribution personnelle au « mal du siècle » est la mélancolie qu'ils éprouvent de n'avoir pas été choisis pour accomplir la grande œuvre, d'être venus trop tôt dans un monde à la veille de rajeunir. Et la seule cause de ces espérances illusoires comme de ces stériles regrets, c'est que l'heure sonne pour quelques milliers d'adolescents d'obéir au génie de l'espèce ; mais ils prennent pour un cataclysme universel la petite révolution intime, qui ne modifie que pour chacun d'eux toutes les valeurs morales et physiques.

L'histoire n'est pas toutefois si monotone que ce phénomène se répète d'âge en âge sans nuances. Les jeunes gens, à certaines époques, ont plus de raisons apparentes de croire autour d'eux le siècle malade, et de se croire eux-mêmes — tout en participant à cette langueur — appelés à le régénérer, à faire prévaloir l'action sur le rêve, à ruiner le dilettantisme et à restaurer un idéal ou une religion. Philippe

avait toujours refusé de souscrire le jugement de condamnation téméraire et anticipé que portèrent les hommes faits, dès le lendemain de la guerre, contre ceux qui avaient alors huit ou dix ans ; il ne souffrait point qu'on l'appelât, ni ceux de son temps, fils de la conquête. Mais pouvait-il méconnaître, chez ses contemporains, certaines attitudes, en effet, de dilettantisme, dont l'élégance lui semblait prétentieuse et fausse ? Pouvait-il nier absolument la décadence, à l'heure où du moins certains gens de lettres s'en paraient, et la prenaient pour titre de leur école ?

Comme Gœthe appelle classique tout ce qui est sain et normal, romantique ce qui est le contraire, il faisait la même distinction, un peu bien élémentaire et facile, entre le mal auquel il voulait échapper et le bien où il aspirait. Il pensait avoir un grand appétit de santé, et il se félicitait donc d'être venu en Angleterre, où elle règne pour ainsi dire à l'état endémique, où elle semble contagieuse comme une maladie. — Ces expressions bizarres, mais fortes, sont de Philippe lui-même. — Depuis qu'il était acclimaté ici, n'avait-il pas recouvré, ou confirmé, toutes ses énergies précaires ? Qu'allait-il d'abord imaginer, qu'il était venu à Oxford par fantaisie ou par snobisme ? C'est un instinct providentiel qui l'avait conduit jusqu'au seuil de la cité salutaire.

Mais que, par un concours à peine vraisemblable, il y eût de surcroît trouvé un maître et un médecin d'âme, venu tout exprès pour lui d'ailleurs, d'un pays si différent et si lointain — un Ashley Bell, — voilà ce qu'il considérait comme sa fortune suprême, et pour quoi il n'aurait jamais eu assez d'actions de grâces et d'hosannas, s'il eût seulement reconnu un dieu à qui les adresser. Car Ashley Bell, ce n'était plus seulement la santé, c'était la vie ; un homme qui contenait plus d'humanité que tous les hommes ; un vivant à lui seul plus riche de vie que tous les vivants, dont le génie même ne comptait guère au prix de sa puissance de vivre. Et de même que Philippe Lefebvre s'était senti plus sain dès qu'il avait mis le pied sur la terre anglaise, il se sentait de jour en jour plus vivant depuis qu'il respirait l'air d'Ashley Bell. Il ne devait pas au penseur une seule idée ; mais, à l'homme, il avait la même sorte d'obligation qu'un blessé à celui qui le sauve par la transfusion du sang. Philippe enfin se persuadait que, pour régénérer un homme de la vieille Europe, il ne fallait rien de moindre qu'un homme du nouveau monde, que le sauveur en effet prédestiné à le retirer d'un milieu fatigué et trop littéraire était ce poète rude et primitif, ce poète illettré.

Mais l'empire d'Ashley Bell sur lui avait une dernière cause, et bien plus efficace que les

autres. Pour un jeune homme de cet âge, tous les états de la sensibilité, les manifestations même de l'intelligence ne sont que des déguisements de l'instinct d'aimer; d'où il suit que le vrai maître d'un adolescent est celui qui enseigne l'amour : Ashley Bell ramenait à cette force primordiale toutes les forces de la nature, et il ne confessait pas un autre dieu. Ses poèmes, ses notes inédites, et du matin au soir, dehors ou à la maison, ses paroles n'étaient que pour illustrer l'idée fixe qui occupait tous ces jeunes hommes peut-être, et certainement Philippe Lefebvre. Si les autres n'en savaient rien, Philippe le savait, et il n'avait pas honte de cette idée fixe. Mais il fit alors une découverte surprenante. Sous prétexte d'étudier les manuscrits du père, il n'avait recherché l'entretien de la fille qu'afin de pousser une intrigue amoureuse. Seule femme ici présente, il avait jugé que Florence lui était de droit dévolue. Et détourné de son objet dès le premier jour par l'intérêt supérieur du prétexte qu'il avait hypocritement choisi, pas une fois il n'avait profité du tête-à-tête, pas un geste de flirt à l'anglaise ne lui était échappé, ni un mot français de galanterie! Lors même qu'ils déchiffraient ensemble ces cahiers où le poète avait noté sans vaine pudeur des aveux qui eussent fait pâlir et frémir Philippe s'il eût été seul, jamais le désir ne lui était venu ni la pensée

d'incliner la tête un peu plus pour effleurer comme par mégarde les cheveux légers de Florence et sa joue tiède. Cette créature splendide était à ce jeune homme effréné aussi indifférente que la plus pauvrement bâtie des féministes anglaises, ou que les étudiantes russes, qui n'ont point de sexe. Les seuls moments de sa vie trop chaste où il semblait que son tempérament s'amortît, étaient justement ceux qu'il passait dans l'intimité la plus étroite, la plus dangereuse, avec Florence Bell, unique femme en ce désert!

Une découverte si extraordinaire jeta d'abord Philippe dans la stupeur; mais il aperçut presque aussitôt l'extravagance et le comique de cette situation. Elle le portait au fou rire. Il était encore si enfant, si gai! Il craignit positivement de rire au nez de miss Florence, et qu'elle ne lui demandât des explications — quelles explications, grand dieu! Il imagina je ne sais quoi d'invraisemblable pour rompre ce jour-là l'entretien au plus vite. Il jeta un regard malin sur la photographie de Léon XIII, et il observa une fois de plus combien le sourire de ce grand pape rappelle celui de Voltaire; puis il sortit en coup de vent de la chambre, comme un écolier s'enfuit de classe.

Dans le couloir, tout près de la porte, il trouva Rex Tintagel à l'affût. Ce n'était pas une surprise. Depuis si longtemps, Rex n'avait

pu s'habituer encore à ne plus disposer de Philippe continuellement. Il devait se passer de lui chaque jour une ou deux heures. Les entretiens mystérieux de son ami et de miss Florence Bell lui causaient sans doute un sentiment approchant de la jalousie ; mais il n'avait pas tant de psychologie ni de conscience, et il se croyait plutôt dévoré par la curiosité. Cette curiosité lui paraissait bien coupable, il était le martyr de la discrétion. Il n'osait faire aucun reproche ni poser aucune question à Philippe, qui, sans doute par taquinerie, ne prenait pas non plus l'initiative de s'expliquer. Mais il l'attendait, du premier jour il s'était arrogé le droit de l'attendre, de guetter sa sortie. Son impatience était cruelle, mais sa constance était admirable, et il n'eût point lâché le pied, dût la conférence du jour durer deux ou trois quarts d'heure de plus que la veille.

Philippe, la première fois qu'il l'avait ainsi trouvé sur son chemin, avait fait un mouvement d'humeur, mais qui n'était point du tout sincère : il lui plaisait fort que Tintagel fût si malheureux pour si peu de chose. Et c'est maintenant lui qui en eût mortellement voulu à Tintagel si une seule fois il ne l'eût pas trouvé à son poste, comme un chien fidèle qui sent son maître derrière une porte où il n'ose même pas gratter. Il l'eût boudé sans rémission toute la fin de la journée, et peut-être que le soir il ne

lui eût pas adressé la parole de son lit. Mais aujourd'hui, cette rencontre quotidienne lui fit un plaisir bien plus vif : il avait besoin de communiquer sa gaîté, qu'il avait dérobée à Florence. Tintagel s'offrait à propos.

Il ne lui dit rien cependant, et s'avisa soudain qu'il serait encore plus empêché d'expliquer à son camarade qu'à miss Bell la comique découverte qu'il avait faite tout à l'heure. Il l'accueillit, par embarras, d'un air de moquerie, mais avec plus de cordialité encore que de coutume, et aussi plus de brutalité. Il le bouscula en passant, l'entraîna dans sa course, et ils partirent tous deux au pas gymnastique, nu-tête dehors. Ils goûtaient l'un et l'autre le bonheur parfait. Tintagel n'a que des impressions de la sensibilité, mais elle est plus infaillible que la science du cœur : il connut avec certitude que, pour un motif ignoré, l'amitié qui l'unissait à Philippe venait de remporter un avantage décisif et de se nouer plus étroitement.

IX

DE LA GUERRE

Dans cette vie banale d'Ashley Bell — magnifiquement banale, et ordinaire jusqu'à étonner, toute une période tranchait sur la trivialité du reste et atteignait les sommets les plus rares de la beauté. C'était, ainsi que Rex Tintagel en avait instruit Philippe dès le premier jour, ces quatre années de la guerre de Sécession, durant lesquelles, sans une heure de négligence ni de repos, Bell s'était voué aux blessés de l'un et de l'autre camp. A une minute de l'histoire et dans un lieu de la terre où la douleur humaine était en monstrueux excès, il avait trouvé l'usage de cette puissance communicative de vie qu'il possédait. Ici serait plus à propos la comparaison que faisait naguère Philippe, de ce don perpétuel de soi à la transfusion du sang. Il avait obtenu, là où tous les autres

secours échouaient, des cures véritablement merveilleuses, soit morales ou même physiques, parvenant du moins, quand il ne guérissait pas l'âme ou le corps, à charmer et à illuminer les agonies.

L'aventure de ces quatre années semblait à Philippe Lefebvre à la fois réelle et figurative. Il en pénétrait en tremblant le symbole. Il vénérait comme des reliques les documents de cette époque, innombrables, que Florence exposait devant lui, feuilles anciennes, émouvantes à lire, à regarder, à toucher. C'était des lettres de pauvres troupiers éperdus de reconnaissance : leur gaucherie passionnée arrachait des larmes au lecteur posthume qui ne les avait jamais connus. C'était les carnets où Ashley Bell écrivait ses notes quotidiennes d'hôpital, sorte de clinique, non point pathologique, mais sensible, aux pages desquels Philippe relevait des empreintes de doigts sanglants; et ces taches de sang fané, mortifié, les faisaient tragiques à voir comme des pièces à conviction.

Philippe s'était hâté d'étudier cette guerre d'Amérique. Il ne savait pas un traître mot des événements contemporains de son enfance; il s'en aperçut alors pour la première fois, il en fut honteux, mais il pensa bien que son cas était celui des hommes les plus cultivés : l'histoire contemporaine, et qu'ils vivent, commence pour eux environ leur vingtième année, l'his-

toire proprement dite finit un demi-siècle à peu près avant leur naissance, et il y a entre les deux une solution de continuité, comme si l'humanité cessait d'être tandis qu'eux-mêmes se forment et atteignent lentement l'âge de raison.

Mais cette guerre, qui une vingtaine d'années auparavant avait déchiré et noyé de sang les États, n'intéressait proprement Philippe qu'en fonction d'Ashley Bell. Il ne mettait que peu de zèle à forcer sa mémoire, et y casait difficilement quelques faits et quelques dates, indispensables points de repère. En revanche, il éprouvait réellement et jusqu'à l'hallucination tous les sentiments qui avaient affecté Ashley Bell, et dont le minutieux témoignage était noté de la main du poète dans ses cahiers. L'angoisse de Bell, lors de l'élection d'Abraham Lincoln à la présidence, après un quart de siècle écoulé se transmettait à lui. Il croyait se ressouvenir d'avoir été comme le Maître, ou bien avec le Maître, à l'Opéra de la quatorzième rue, ce soir du 13 avril 1861 où parvint à New-York la nouvelle du premier fait de guerre : il rentrait à pied vers Brooklyn, et dans Broadway, à minuit, il avait entendu les cris des camelots qui vendaient les éditions spéciales. L'ardeur de Bell même l'enflammait, ardeur patriotique, mais surtout guerrière, et avec celui qui hier encore se croyait le cham-

pion et l'apôtre de la paix, soudain il poussa ce grand cri :

— Guerre ! Guerre ! Une race en armes s'avance. Bienvenu est le combat.

Cet instinct guerrier d'Ashley Bell déviait brusquement, le poète prenait conscience qu'une autre mission lui était dévolue. Un de ses frères, engagé dès le début des hostilités, était atteint d'un éclat d'obus, le 13 décembre 1862, à la bataille de Fredericksburg. Bell part aussitôt, pour le soigner, au moins pour le voir. Le 19 du même mois, à Falmouth, il le retrouve convalescent, et qui déjà n'a plus besoin de lui. Mais, autour du frère sauvé, il voit tous ses autres frères, il reconnaît ses frères inconnus ; et une fois de plus lui est révélée sa destinée magnifique, ce don qu'il a reçu à sa naissance, de consoler ceux qui souffrent et de retenir ceux qui meurent.

Ils le reconnaissaient aussi, eux qui n'avaient jamais ouï parler d'Ashley Bell, d'instinct et du premier regard ils reconnaissaient leur vrai médecin et leur consolateur désigné. Tous les visages se tournaient, tous les corps meurtris et mutilés se soulevaient, se tendaient vers lui. C'était, à l'entour de lui, comme une grande prière qui de tous ces lits douloureux montait. Que pouvait-il cependant faire pour ces misérables ? Il n'était pas bon à grand'chose. Il n'entendait rien à la chirurgie, et il ne valait pas

même le plus ignorant des infirmiers. Il n'avait pas le moyen de faire la charité : plus tard seulement, de petites sommes, qu'il devait lui-même mendier, lui permirent d'acheter à ses patients quelques cigarettes, quelques oranges. Il n'était pas non plus capable d'exhorter ceux qui pleurent et de leur apporter les secours de la religion, puisqu'il avait trop de religion pour en avoir une, et que ses vêtements de pauvre et de vagabond ne sentaient pas l'église où il ne mettait jamais le pied.

Il ne savait qu'aimer, se faire aimer, dispenser et provoquer l'amour : fonction immense, mais indéfinie, et maintes fois sans doute importune aux guérisseurs de profession qui traitaient les blessés, les malades plus précisément : besogne indiscrète, mais plus salutaire que les pansements et les drogues. Sa seule présence était déjà un bienfait. Il se glissait entre les lits. Il se penchait sur un mourant et le faisait encore sourire. Il touchait une main glacée, fermait des yeux à jamais éteints. Il rendait le courage ou l'illusion. Il disait des paroles insignifiantes et profondes. Il écrivait des lettres qu'on lui dictait ; il inspirait ceux qui ne savent que sentir et qui ne sont point capables d'écrire ni de parler. Il recevait aussi des lettres, naïves et admirables ; longtemps après il en recevait encore, de tous ceux dont il avait sauvé la vie et l'âme, et qui lui gardaient un souvenir, une

reconnaissance, une tendresse éternelle ; et ces lettres, toutes ces lettres, Philippe les lisait, ému aux larmes, et jaloux. Car ces innombrables enfants, aujourd'hui disséminés, d'Ashley Bell, lui avaient trop pris, d'avance, du cœur de son maître, en aimant trop celui qui les aimait trop. Philippe sentait bien que cela était fatal, qu'un Ashley Bell n'est pas susceptible d'amitiés particulières, qu'il est l'ami, le camarade de toute l'humanité. Philippe le sentait, et pourtant il était jaloux.

Cette jalousie subtile était irritée par le silence que de parti pris gardait Ashley Bell sur cette époque, la plus noble de sa vie, sur cette légion d'amis obscurs à chacun desquels il avait donné son portrait, avec cette dédicace : « Suspends-le au mur de ta chambre comme celui du plus tendre camarade. » Philippe Lefebvre n'avait obtenu encore aucun portrait d'Ashley Bell ! Par curiosité jalouse, et peut-être pour se mortifier davantage, il ne voulait plus se contenter de fureter, de lire, mais entendre Bell parler lui-même de tous ces camarades anciens, rivaux des disciples d'aujourd'hui ; et lui qui jamais n'interrogeait le maître, il s'acharnait maintenant à le pousser sur le chapitre des hôpitaux et de la guerre, il lui posait des questions insidieuses, il le harcelait de taquineries maladroites.

Sa curiosité avait une autre cause que la ja-

lousie. Il était agacé par cette inconséquence de Bell, ami du genre humain, prophète de la paix, de la fraternité universelle, et possédé du démon de la guerre, qui frémissait au son des tambours et du canon, qui pleurait à la vue d'un drapeau. Ce n'est point que cette inconséquence lui parût absurde : il y était sujet comme Ashley Bell, et la guerre de son enfance retentissait toujours en lui ; mais justement pour se comprendre mieux lui-même, il aurait voulu que son maître lui expliquât ce désaccord de la raison et de la sensibilité qui leur était commun.

Il arracha enfin au poète, bien tardivement, la leçon qu'il souhaitait.

Un printemps menteur avait, au début de février, si fort embelli le ciel et adouci la température que Bell et ses jeunes hôtes purent aller se promener, s'asseoir même à leur place favorite dans la Mésopotamie. Les arbres, en dépit de leurs rameaux enchevêtrés, y laissaient voir, comme en hiver, tout l'air libre au-dessus de l'eau ; mais déjà les bourgeons luisaient au soleil, les oiseaux, trompés par une tiédeur précoce, chantaient et s'appelaient entre eux ; et Ashley Bell semblait aussi moins paresseux que de coutume à jaser. Alors Philippe Lefebvre de nouveau l'interrogea, le pressa, avec cette impatience mutine des jeunes Grecs, ses modèles platoniciens, qui disaient jadis à Socrate : « Tu

ne t'en iras pas d'ici que tu ne nous aies répondu. » Bell obéit, comme le maître docile d'Alcibiade et de Xénophon ; et ce fut en effet, cette fois, un dialogue socratique. Mais, comme Bell tirait à mesure des conclusions et ne haïssait pas le ramassé des maximes, ce fut aussi un discours sur la montagne : toute la doctrine de son cœur y fut révélée, presque avec une rigueur de système, à Philippe et à ses autres auditeurs habituels, qui purent enfin se dire, non plus seulement ses camarades, mais vraiment ses disciples, et qui sait ? peut-être ses futurs apôtres.

Philippe n'interrogea point d'abord Ashley Bell ouvertement. Il rusa. Il vint s'asseoir auprès du Maître, et cependant que Rex Tintagel demeurait muet, rêveur, que Billee Liphook jouait avec lord Swanage dans le bateau, il lui lança un regard si droit, si dur que cet homme imperturbable en fut déconcerté. Il affectait de se taire toujours, de serrer les dents, et Ashley Bell qui avait ce jour-là un véritable besoin de parler, ne put se défendre de lui dire :

— Pourquoi vous taisez-vous, Philippe, et pourquoi me regardez-vous ainsi ?

Philippe repartit :

— « Je viens souvent m'asseoir auprès de lui sans prononcer une parole.

« Il respire aussi doucement, aussi également qu'un enfant endormi.

« Un jour que j'étais assis et que je le regardais dormir, il s'éveilla soudain,

« Ouvrit les yeux, tourna son visage vers moi pour mieux me voir,

« Et posa son regard sur moi, un long, clair, silencieux regard.

« Mais il ne connaissait pas, oh! le pauvre enfant touché par la mort,

« Il ne connaissait pas le cœur de l'étranger qui veillait sur lui. »

Ces versets étaient d'un poème inédit de Bell que Philippe avait lu le matin. Ashley Bell, quand on lui récitait un de ses poèmes ou que lui-même le déclamait, n'avait point l'impassibilité de Gœthe. C'est que ses œuvres étaient aussi peu que possible de la littérature : sa tendresse ou sa douleur les lui dictait, il les écrivait avec son sang ; et lorsqu'il les retrouvait, il était comme un blessé, qui après dix ans, après vingt ans, ressent sa blessure dont la cicatrice a complètement disparu. Il ne répondit pas, fit seulement une aspiration plus forte, éleva et laissa retomber sa main.

Mais Philippe, qui avait le sentiment, étrange, de dominer aujourd'hui le Maître, lui dit avec autorité :

— Qui était celui pour qui vous avez écrit ces vers?

Bell, dont la mémoire était prodigieuse, retrouva aussitôt le nom, parmi les milliers

d'autres noms de ceux qu'il avait assistés, et sans la moindre hésitation répondit :

— Il s'appelait Thomas Haley, du quatrième régiment de cavalerie de New-York. Il était de sang irlandais, bien bâti, si fort et si doux, si timide! Il avait surtout un regard que je reconnaîtrais instantanément après tant d'années, car ce regard était une âme visible. J'ai réellement vu la beauté de son âme en même temps que celle de son corps, et le souvenir de cette harmonie est en moi ineffaçable. Il avait de splendides cheveux ; l'or de la lumière se jouait sur ses cheveux splendides.

Philippe, étonné, pensait voir l'image de ce Thomas Haley, comme si les paroles d'Ashley Bell l'eussent évoquée magiquement : image double, le corps athlétique avec son chef rayonnant, et l'âme manifestée par la douceur lumineuse des yeux. Philippe un instant se recueillit pour mieux considérer l'apparition, et son cœur peu à peu s'apaisait, et il n'était plus jaloux de ce mort, mort depuis si longtemps. Il dit cependant, avec la même autorité impérieuse, mais d'une voix plus basse :

— Et comment celui-là est-il mort?

Il savait bien que Bell allait lui répondre :

— En nouant ses bras autour de mon cou.

Mais l'effet de cette réponse attendue fut sur lui si fort que non seulement il pensa voir le mourant et Bell embrassés, mais à l'entour

d'eux la vaste salle, et les autres blessés jaloux de celui qui prenait Bell pour lui seul un instant, l'instant de mourir.

Brusquement, Bell changea la vision de Philippe, car il dit :

— Cet autre... ce n'est pas à l'hôpital que je l'ai trouvé... je l'ai relevé moi-même sur le terrain... Mais c'était le soir, et l'ambulance n'est venue que le lendemain au petit jour. Alors, je me suis assis près de lui, j'ai tenu sa main dans la mienne pour lui faire prendre patience, et ainsi toute la nuit je l'ai veillé. J'ai connu pour la première fois son regard clair dans l'obscurité de la nuit, et son pâle visage à la lumière des étoiles.

« Le vent léger du soir soufflait fraîchement, les ténèbres du champ de bataille s'étendaient autour de nous. Veille douloureuse, veille délicieuse, dans la silencieuse nuit embaumée ! Pas une larme, pas un mot. Veille de silence, d'amour et de mort. Veille pour vous, mon fils et mon soldat...

Pour écouter attentivement, respectueusement, la grande parole d'Ashley Bell, Tintagel avait interrompu son rêve toujours inachevé. D'un signe, lord Swanage avait ordonné à Billee Liphook, qui ne faisait pas beaucoup de bruit, d'en faire moins encore ; et tous deux étaient venus s'étendre aux pieds du Maître : ils écoutaient, levant le visage et les yeux. Phi-

lippe voyait ! Il voyait Bell auprès du blessé, et « le regard clair dans l'obscurité de la nuit, et la face pâle à la lumière des étoiles ». Mais le champ de bataille autour d'eux, il ne le voyait pas. Ce qu'il n'avait pas vu de ses propres yeux, ce qu'il ne connaissait pas encore, il n'arrivait pas à se le représenter, malgré les suggestions, le pouvoir magique d'Ashley Bell. Cette incapacité lui causait une sorte de colère, et du même ton impérieux, mais plus irrité, avec une naïveté un peu sotte, il demanda :

— C'est beau, un champ de bataille ?

Bell secoua la tête et fit cette réponse :

— C'est une grande misère et une grande saleté.

Puis en quelques mots, vulgaires — saisissants, il évoqua, cette fois il évoqua l'image de la vaste plaine bouleversée, jusqu'à l'horizon le désert, et cet épouvantable silence qui suit les bruits surhumains ; restes épars et fumants des villages ; amas de cadavres ; plus lamentables les morts isolés, sans relief, à plat contre le sol ; les jambes raidies et dressées des chevaux ; la faim sauvage des hommes survivants, qui creusent la terre de leurs ongles pour en tirer une racine ; et l'odeur infecte, le dégoût pire que l'horreur : une grande misère et une grande saleté.

Rex, Billee, Swan ouvraient de grands yeux

puérils ; mais Philippe était soulevé d'indignation. Il s'écria :

— C'est ça, la guerre, et vous aimez ça !

Bell un moment resta court, surpris, comme si jamais il n'avait fait cette réflexion, si simple. Mais il répondit ensuite :

— Vous aussi, vous aimez ça. Tous les hommes vraiment mâles aiment la bataille.

Philippe baissa la tête. Il sentait la vérité de cette parole. Mais elle l'humiliait.

Ashley Bell poursuivit :

— L'homme sain aime la guerre, parce que la loi de la nature est une loi de guerre. La guerre est naturelle.

— Allez donc tout de suite jusqu'au bout, dites qu'elle est divine ! répondit Philippe en haussant les épaules.

— C'est la même chose, répliqua Bell solennellement.

— Quel sophisme ! s'écria Philippe.

Ce qui le mettait plus hors de lui, c'est qu'il inclinait à partager l'opinion du Maître. Il refusait, et il souhaitait secrètement d'être persuadé. Il reprit, d'un ton cassant :

— La loi de la nature est une loi de concurrence et de lutte, soit ! Mais la guerre, la guerre proprement dite n'est pas la seule forme de concurrence et de lutte, mais une des formes, la plus élémentaire : ce qui caractérise le sauvage, c'est qu'il ne connaît pas d'autres pro-

cédés ; toute la civilisation n'a consisté qu'à en inventer de plus efficaces et de moins apparemment brutaux.

Philippe se tut et devint rouge : il aperçut, à temps, qu'il se lançait dans un lieu commun sur la concurrence pacifique, et qu'il échapperait malaisément la banalité. Mais Ashley Bell n'avait pas la même crainte de la banalité qu'un jeune Français des années quatre-vingt, et comme si Philippe Lefebvre eût débité le banal discours, il repartit doucement :

— Vous n'avez pas la prétention d'aimer la paix plus que moi. Je la veux universelle, inébranlable, féconde, et vos compatriotes, s'ils me connaissaient, me flétriraient sûrement du nom de « pacifiste », qui est chez vous, je crois, une injure. Il est vrai que j'aime aussi la guerre. C'est une contradiction absurde : je le sens, j'en ai honte, et je m'efforce d'extirper de moi cet instinct ; mais il est le plus fort, et il dure. C'est peut-être, quoi que vous en disiez, qu'il est « naturel ». Or, tous les instincts que la nature autorise ont droit à l'existence et, dans une certaine mesure, à la satisfaction. Prenez garde que vous confondez deux choses dont la ressemblance est illusoire, l'esprit de concurrence et l'instinct de guerre, l'instinct de donner et de recevoir de nobles coups.

— Cela est vrai, dit Philippe, et votre définition est sans reproche. Nous aimons les coups

pour les coups, l'art pour l'art. Je les aime, comme apparemment tous les hommes qui ne sont pas amollis ou dégénérés. Je n'en suis pas plus fier, et l'humanité n'en doit pas être plus fière. Qu'est-ce que cela prouve, sinon que la civilisation n'est pas grand'chose ?

— Pas grand'chose, dit en souriant Ashley Bell, mais je ne vous accorderai pas que notre amour des coups soit vil, car je soutiens qu'il est le seul amour désintéressé. La concurrence et la lutte courtoise peuvent nous donner occasion de témoigner des aptitudes remarquables, des vertus même : elles ont toujours pour objet, en fin de compte, un profit.

— Eh bien, et la guerre ? Croyez-vous qu'elle n'ait pas un profit pour objet ?

— Oui, sans doute, mais l'homme individuel qui se bat, ne s'en soucie pas ou l'ignore. Sauf peut-être quand il se bat pour la plus pure et pour la plus noble des causes intéressées : la défense du sol national. Ordinairement, il se bat pour se battre. C'est un jeu, c'est le jeu, le jeu en soi, la plus magnifique dépense que nous puissions faire de notre excès d'énergie. Rappelez-vous que nous ne sommes pas libres d'épargner ce que nous avons de trop. Voilà ce qui excuse, ou plutôt qui légitime notre goût de la guerre, et, quand nous avons passé l'âge de la pratiquer, notre regret, notre nostalgie. Oui, moi, Ashley Bell, aux portes de la vieillesse,

j'ai la nostalgie du champ de bataille, dont je ne vous ai dissimulé ni l'horreur ni la repoussante saleté ; et si la guerre éclatait quelque part dans le monde, il me semble que je ne pourrais pas m'empêcher d'y courir, pour voir encore puisque je ne peux plus faire mieux, pour voir !...

Il se tut, il ferma les yeux : le spectacle des réalités actuelles importunait sa mémoire qui regardait au lointain. Il était devenu tout pâle et ses narines s'étaient pincées, comme s'il eût respiré dans le vent l'affreuse odeur de mort et de pourriture. Puis il rouvrit les paupières, et comme Philippe n'osait parler, il reprit :

— La paix est aimable, mais souvent médiocre : elle donne trop de facilités, l'homme est paresseux et il en profite. Avouons qu'elle ne favorise pas le développement ni l'exercice de certaines vertus d'un ordre supérieur. Elle fait une petite place au dévouement et à l'abnégation : mais le seul véritable sacrifice est le sacrifice de la vie. Elle comporte la résignation, et même le courage, mais elle ne fait aucun emploi de l'héroïsme. On assure qu'il est plusieurs sortes d'héroïsme : je ne connais qu'un héroïsme pour ma part, il est élémentaire, il consiste à braver un danger mortel. Le régime de paix n'admet pour ainsi dire pas le sublime. La question est de savoir s'il importe que le sublime ne disparaisse pas de ce monde, au

prix d'une guerre de temps en temps, ou si mieux vaut en faire son deuil et tout renoncer pour la paix, qui a aussi ses horreurs.

— Il va de soi, repartit Philippe, que certaines vertus extrêmes ne se produisent que dans les circonstances extrêmes. Et j'ajoute, car vous omettiez de le dire, qu'il est honorable pour l'espèce que ces vertus se produisent toujours à la minute où elles deviennent nécessaires, encore que l'humanité en ait perdu l'habitude depuis des années et des semaines d'années.

— Cela est vrai, dit Ashley Bell.

— Mais, poursuivit Philippe, la guerre n'est qu'une de ces occasions d'héroïsme, il y en a d'autres : les grandes catastrophes, les cataclysmes, un tremblement de terre, un incendie de théâtre, où se manifestent pêle-mêle l'égoïsme abominable des hommes et le sublime qu'ils avaient en puissance. Irez-vous donc jusqu'à souhaiter, pour que le sublime ne disparaisse pas de ce monde, que la terre tremble, que les villes s'écroulent et que les théâtres brûlent ?

— Non, dit Ashley Bell, ni que la guerre éclate. Mais je me rappelle ce personnage de La Fontaine qui avait obtenu de Jupiter le privilège de faire le beau temps ou la pluie, et qui n'arrivait qu'à ruiner son champ. Si je portais la paix et la guerre dans le pli de mon manteau, c'est la paix sans doute que je choisirais, c'est peut-être la guerre qui fera ma récolte plus

nombreuse et ma vendange plus riche. Heureusement, je ne suis pas maître d'en décider à ma fantaisie : je n'ai pas d'embarras ni de responsabilité.

— Dieu fait bien ce qu'il fait, dit Philippe, non sans ironie.

— Je ne lis pas beaucoup, reprit Bell ; mais je me souviens aussi d'une pièce française, et de cette réplique d'un amant cruel aux plaintes de sa maîtresse : « Si je ne t'avais pas fait souffrir, que de jolies choses n'auraient pas été dites ! » Je dirai de même aux hommes : « Que de grandes actions n'auraient pas été accomplies, que de grands sentiments n'auraient pas été sentis, si depuis l'origine des siècles vous ne vous étiez pas entre-tués ! »

Philippe avait trop d'esprit pour ne pas goûter cette façon littéraire de déguiser un lieu commun. Il sourit ; mais il aperçut que Bell n'avait eu aucunement dessein de le faire sourire. Le sérieux ingénu du Maître l'étonna. Le paradoxe qui suivit l'étonna bien davantage.

— L'amour seul importe, dit Ashley Bell. Le règne qui doit arriver est le règne de l'amour. Et voilà justement pourquoi la guerre est fatale, ou, si ce mot vous plaît mieux, divine ; car l'amour n'est pas fils de la paix, mais de la guerre.

Philippe se récria :

— De quel amour parlez-vous donc ?

— Je parle, répondit Ashley Bell avec l'emphase d'un prophète, je parle de celui qui doit régner non pas seulement sur les ménages et sur les couples, mais sur les peuples. Je vous le dis en vérité, le règne de l'amour est proche, même pour les nations diverses; trompeuses sont les apparences qui signifient la perpétuité de la discorde : c'est la folie que je vous annonce qui est la seule raison. Mais le règne de l'amour n'arrivera point par les voies droites que notre imagination imagine, et quand l'amour sera à la veille de triompher, c'est alors que nous désespérerons de lui.

— Que voulez-vous dire? murmura Philippe, ému d'une crainte religieuse.

— Lorsque l'amour, dit Ashley Bell, sera près de régner parmi les peuples, il ne faut pas croire que sa venue sera signalée par l'effacement des frontières, par l'abolition des patries, par le relâchement de l'autre amour que chacun de nous porte à son pays natal. Car c'est le contraire qui se produira.

« Les patries se recueilleront et prendront conscience. Elles connaîtront leur âme propre et leur physionomie qu'elles ne connaissent pas encore bien. Elles seront jalouses d'en maintenir et même d'en accuser les traits distinctifs. Et c'est alors qu'elles seront véritablement ce qu'elles doivent être, ce qu'elles ne sont pas encore : des personnes.

« Des personnes comme vous et moi, Philippe. Des personnes, des individus vivants, comme Billee, comme Swan, comme Rex.

« Et quand elles seront des personnes, elles n'agiront plus comme elles font aujourd'hui, d'une façon mécanique, obéissant à l'instinct du moindre effort, ou de l'intérêt, qui n'a pas même besoin d'être contrôlé par une pensée; car je le répète, il suffit à déterminer, mécaniquement, leurs actions et leurs réactions.

« Mais quand les patries seront des personnes, elles penseront et elles sentiront, Philippe, comme vous, comme moi, comme Billee, comme Swan, comme Rex.

« Et non seulement elles inspireront à leurs fils un tout autre amour — car c'est en ce temps-là que l'amour de la patrie pourra ressembler enfin à l'amour d'un fils pour sa mère — mais elles s'aimeront les unes les autres, comme vous aimez Tintagel, Philippe, comme Swan aime Billee Liphook, et comme moi je vous aime tous.

« Elles éprouveront aussi de la haine, comme vous-même haïssez des gens qui ne sont pas ici (et cependant le regard de Philippe Lefebvre involontairement se tournait vers Lembach). Car il n'y a pas d'amour sans haine, comme il n'y a pas de richesse sans pauvreté.

« Et ces haines causeront des guerres plus terribles que toutes celles qui ont été vues jus-

qu'ici, parce qu'elles seront des güerres d'amour et de haine. J'annonce l'amour, mais je n'annonce pas la paix.

« Et des peuples se déchireront, d'autres formeront des alliances, et ceux qui auront combattu côte à côte s'aimeront désormais. Et ils ne pourraient pas s'aimer s'ils ne s'étaient pas battus pour la même cause, car la guerre seule engendre l'amour entre les peuples.

« Et la guerre seule engendre l'amour entre les hommes. Celui qui procède du génie conservateur de l'espèce n'est qu'un instinct, naturel, partant divin, mais qui nous est commun avec les animaux et avec les plantes. et qui n'est donc pas le grand amour humain. L'amour n'est pas non plus l'amour de la beauté. L'amour véritable ne procède que de la guerre : c'est l'amour des frères d'armes et des camarades, l'amour du bataillon sacré.

Ayant dit, Ashley Bell, soudain, se tut; et personne après lui n'osait parler, ni faire un mouvement; pas même Lembach, qui se tenait à distance, humblement, comme un paria de cet amour que le Maître venait de chanter. Les deux plus jeunes, Swan et Billee, n'osaient pas non plus reprendre leurs jeux; ils étaient à la même place, attentifs, étonnés, comme des écoliers sages qui ne peuvent pas comprendre qu'on ne leur rende pas leur liberté après que la classe est finie, mais qui n'ont pas la permis-

sion de réclamer. C'était une immobilité, un silence majestueux et extraordinaire. Le premier mouvement et le premier bruit vinrent de la nature. Au moment que l'on put voir entre les branches dépouillées le soleil s'éteindre, les arbres eurent un grand frémissement ; et tous en même temps tressaillirent, même Ashley Bell qui frissonna comme un chêne.

Il dit alors — très doucement — ce n'était plus l'oracle qui parlait — il dit cette phrase vulgaire :

— Je crois qu'il est temps de rentrer.

Alors, sans répondre, Billee et Swan préparèrent le bateau. Comme il était assez grand, tous purent y prendre place, bien qu'Ashley Bell s'y fût d'abord étendu de tout son long. Rex Tintagel, debout, tenait droit le grand bâton qu'il appuyait au lit de la rivière et qui faisait glisser le bateau sur l'eau calme. Les branches, sans feuilles, étaient au-dessus de leurs têtes comme un treillage irrégulier.

Et Philippe se sentait si loin ! Le Cherwell étroit lui paraissait immense comme un fleuve du Nouveau Monde, où il eût navigué sur une barque d'écorce aux côtés d'un Sachem rêveur et silencieux.

X

L'AMI ET L'ENNEMI : REX

Une des plus médiocres hérésies que devaient mettre à la mode, quelques années plus tard, les successeurs immédiats de Philippe Lefebvre dans l'ordre des temps, est la damnation de l'intelligence et plus particulièrement de la conscience de soi, ainsi que la faculté d'analyse. Ces autres jeunes gens devaient pousser l'estime de leur sensibilité jusqu'au mépris de leur entendement, soutenir que les deux sont incompatibles, et que l'on sent de moins en moins, à proportion que l'on sait plus ce que l'on sent et qu'on y voit plus clair.

Philippe, s'il eût pu présager ce scandale, en eût été atteint comme d'une injure personnelle. Entre tous les pouvoirs de son esprit, celui qui précisément le rendait plus fier, c'était une habileté presque merveilleuse à pénétrer ses propres secrets. Il accomplissait le précepte qui

fut jadis inscrit en lettres d'or au fronton du temple de Delphes : il se connaissait lui-même. Il ne faisait point exprès et n'aurait pu faire autrement : telle était sa nature. Il se trouvait sans se chercher.

Il poursuivait un examen et un commentaire perpétuel de tout ce qui l'affectait à mesure ; et jamais il n'eût accordé que ce pût être un péché contre le cœur, ni que la réflexion affaiblît le sentiment, quand il avait chaque jour tant de preuves qu'elle l'affine et le multiplie.

Cette clairvoyance était chez lui instantanée. Cependant qu'il écoutait le discours étrange, peut-être absurde, mais saisissant, d'Ashley Bell, il ne savait pas encore quelle part de la doctrine il accepterait, quelle part il rejetterait ; mais il se dit : « Celle-ci est la parole dont je tiendrai compte jusqu'au dernier jour de ma vie, et dont je ne pourrai plus désormais étouffer le retentissement. »

Comme il gouvernait en maître absolu sa propre sensibilité, soit au gré de sa raison pure ou de son bon plaisir, ce discours d'Ashley Bell, dont il mesurait la portée si justement, il voulut différer d'en subir les impressions, et il ne se permit d'abord d'en être affecté que d'une façon toute puérile.

Cette réserve ne fut point trop marquée durant le trajet en bateau, où les pensées de Philippe, ainsi que ses émotions, demeurèrent

extrêmement confuses. Mais, dès que la barque fut rangée au garage voisin du Parson's Pleasure, et qu'après une brève course à pied la petite troupe fut arrivée à la maison, il fit malgré lui la mine d'un enfant qui boude ; et cette bouderie semblait continuer la colère, l'impatience, l'esprit de chicane et de contrariété qu'il avait témoigné tout à l'heure au cours de sa dispute avec le poète.

Il n'alla point dans le salon, avec les autres, prendre le thé. A la dérobée, il monta dans sa chambre. Il semblait n'avoir entendu et ne se rappeler qu'un seul des dogmes qu'Ashley Bell venait de professer dans la Mésopotamie : c'est à savoir que la véritable amitié ne peut naître que sur les champs de bataille. Et il répliquait naïvement (et il ne pouvait se défendre d'articuler cette réponse tout haut) :

« Est-ce donc sur un champ de bataille que j'ai connu Rex Tintagel ? »

Une pudeur délicate l'empêchait de dire tout haut ce qu'il ajoutait tout bas, que cependant il avait voué à Rex Tintagel une amitié bien véritable ; et il ne pardonnait pas à son Maître d'oser soutenir une doctrine qui l'offensait ; il attribuait à Bell l'intention malicieuse de lui suggérer des doutes sur la solidité, sur la valeur sublime de son amitié pour Rex.

Comme il se répétait pour la vingtième fois cette chose, on frappa timidement à la porte.

« Je parie que c'est lui, » pensa Philippe, toujours de mauvaise humeur, et comme s'il eût pensé en même temps : « Est-ce qu'il ne pourrait pas me laisser un peu tranquille ? »

Mais il aurait bien voulu voir que ce ne fût pas lui !

Il dit d'entrer, sans prendre la peine de bouger de son lit sur lequel il s'était jeté. En effet, c'était Rex, très inquiet : Philippe avait disparu un quart d'heure, et il craignait une catastrophe. La joie de Philippe, à la vue de son ami bouleversé, fut incroyable. Ils eurent tous deux un peu de honte, et une grande fierté, d'une telle disproportion entre ce qu'ils ressentaient et la banalité de l'incident. Ils comprirent que ce moment était pour eux unique, solennel ; mais, comme de coutume, ils ne le témoignèrent par aucun excès de parole.

Philippe dit simplement, d'une voix encore chagrine :

— J'étais un peu fatigué, je me suis étendu. Je n'avais aucune envie de prendre le thé. Avez-vous pris le vôtre ?

— Oui, fit Tintagel en baissant les yeux.

Il ne trouvait pas très convenable d'avoir goûté en l'absence de son ami. Son visage trahissait encore une cruelle angoisse, d'avoir pu, tout un quart d'heure, perdre de vue Philippe, et un grand bonheur, mais un bonheur mal assuré, de l'avoir retrouvé contre toute espérance.

Philippe, qui pratiquait toujours le système des compensations, pensa en devoir une à Tintagel, et dit avec bonté, comme s'il lui faisait une grâce insigne :

— Je suis reposé maintenant, et si vous vouliez, nous pourrions nous promener ensemble.

— Oh ! oui, dit vivement Tintagel, oui, s'il vous plaît.

Ils sortirent dans la nuit déjà tombée, poussèrent jusqu'au cœur de la ville et errèrent par les rues. Ils s'arrêtaient à tous les étalages, mais ils ne se disaient rien ; et sur le chemin du retour, jusqu'à la maison, ils ne prononcèrent pas un seul mot. Mais en arrivant, juste à l'heure du dîner, ils entrèrent ensemble dans le salon. Philippe avait un air d'arrogance. Il semblait défier toutes les personnes présentes et leur dire :

« Je vous ferai voir si Rex n'est pas mon camarade, bien que je l'aie rencontré ailleurs que sur le champ de bataille, bien que nous ayons d'abord joué ensemble sur les berges et dans l'eau trouble de la rivière ! »

Ce fut dès lors le caractère nouveau de leur amitié : elle eut on ne sait quoi de provocant. Et Philippe en même temps se mit à réfléchir, à épiloguer continuellement sur cette amitié, à laquelle jusqu'alors il s'était abandonné sans y penser ni pour ainsi dire s'en apercevoir,

comme à la pente insensible mais entraînante de l'Isis et du Cherwell.

Ainsi que tous les jeunes Français de cette époque, ceux du moins qui méritaient une certaine considération, Philippe avait la tournure d'esprit scientifique. Il avait même la superstition de la science. Depuis qu'il subissait l'empire d'un maître indifférent à toute science positive et à toute méthode, il avait peut-être négligé son ancienne idole, mais il ne l'avait pas reniée, et il retrouva sans peine les procédés plus vigoureux de connaissance que d'autres maîtres lui avaient enseignés, aussitôt qu'il eut besoin d'en faire l'application. Il voulut remonter aux sources, étudier la genèse de son amitié. Sa mémoire imperturbable lui remettait sous les yeux toute cette merveilleuse histoire, dont elle n'avait laissé perdre aucun détail; mais elle lui en représentait aussi l'ensemble. Il revivait tout ce passé d'hier, sans hésitations ni surprises; il en apercevait la conséquence: et c'était comme une vision intuitive, plutôt qu'un souvenir et une expérience au second degré.

Il observait à l'origine, au lieu d'une aube lente, d'abord la pleine lumière; point d'incertitudes ni de tâtonnements du cœur, mais d'emblée une décision; et le fait de l'amitié acquis dès la première vue: ce que d'autres ont nommé le coup de foudre. Il ne s'en étonnait

point, car il inclinait à croire que toutes les affections débutent ainsi et naissent toutes formées. Ce miracle apparent, comme d'une création *ex nihilo*, n'empêche pas que l'amitié ni l'amour n'aient des causes lointaines et avouées par la raison, enfin, avec des allures de bon plaisir, une sorte de légitimité.

La première cause et la plus évidente de la sympathie que Philippe avait ressentie pour Tintagel était toute physique, et il ne s'en étonnait point davantage : l'âme a-t-elle d'autres moyens d'expression que la physionomie du visage et du corps?

Il se rappelait aussi, avec une vague reconnaissance qui ne s'adressait à personne ou bien à la Fortune amie, qu'une décoration unique avait favorisé l'enchantement. Cet attrait, qui un autre jour, à une autre heure, en d'autres lieux, eût peut-être été furtif et passé inaperçu, avait été mis en valeur et en lumière par le délicieux arrangement de la scène; et le chapitre initial de l'histoire avait ressemblé aux premières lignes d'un dialogue de Platon.

Quelle rencontre, ou plutôt quelle harmonie! Tintagel dans le même instant avait parlé de ce poème grec qu'il venait de réciter aux Encænia, et Philippe émerveillé avait imaginé lire une pensée, une sensibilité de vrai poète dans les yeux de cet inconnu, trop fixes, trop grands ouverts et trop candides, où ne resplendissait

guère qu'une lumineuse inintelligence. Il avait pu croire sans se flatter que ce capitaine de football était comme lui-même un ami de la sagesse !

Un spectateur inattentif, moins lucide que Philippe ou Ashley Bell, n'eût point douté, à les voir, que dès le lendemain leur bel enthousiasme déjà ne fût amorti. Leur zèle était ardent, leur dévouement à toute épreuve : pourtant les témoignages de leur amitié restaient d'une froideur extrême, et peut-être usaient-ils entre eux de plus de réserve qu'avec tous les autres camarades qui habitaient sous le même toit. N'eussent-ils pas été surpris si on leur eût fait remarquer qu'ils ne se quittaient point ? C'était une habitude admise dès le premier jour et dont ils ne s'avisaient plus. Mais la plus grande bizarrerie de leur commerce était leur puérilité si excessive qu'on l'aurait pu croire affectée.

Rex Tintagel, que Philippe Lefebvre avait aimé surtout pour son intelligence à demi secrète, — Philippe l'avait devinée, et devinée sœur de la sienne, — Rex Tintagel ne faisait guère que jouer avec Philippe, et Philippe jouer avec lui, comme si tous deux avaient eu encore douze ans. Or, jamais Philippe Lefebvre n'avait eu douze ans. Tintagel était puéril naturellement, comme tous ceux de sa race. Philippe ne l'avait jamais été : il le devenait au contact de Tintagel ; il le demeurait, aussi long-

temps qu'il demeurait tête à tête avec cet ami qu'il avait élu à titre de poète et d'helléniste ! L'insignifiance de leurs entretiens était inimaginable, et ce n'est pas Philippe qui disait le moins de pauvretés. Lui qui ne se souvenait pas d'avoir causé jamais avec un de ses amis de France autrement que pour dire des choses impérissables ! Et à ce propos il se rappelait les discours qu'il avait tenus à André Jugon le jour de son départ pour Oxford. Depuis, quel changement ! — Le souvenir d'André Jugon lui était importun sans qu'il pût définir pourquoi. Il n'y pensait point volontiers, et se reprochait d'y penser trop peu, de ne pas écrire : il se hâtait de rejeter la faute sur André qui n'écrivait pas non plus.

De loin en loin toutefois, et si nuls que fussent la plupart du temps ses entretiens avec Tintagel, l'ancien Philippe se retrouvait, le Philippe « ami des discours », le Philippe qui ne doutait point, dans les occasions les plus familières, de considérer subitement les choses sous leur aspect le plus général et même sous l'espèce de l'éternité. Cela n'arrivait point l'après-midi, en plein air, durant les promenades ni lorsque les deux amis pouvaient en se parlant se regarder, mais le soir quand ils étaient au lit tous deux, la porte ouverte, et qu'ils se parlaient sans se voir. Alors, l'intelligence de Philippe Lefebvre perdait toute timi-

dité, ou plutôt toute pudeur, et sans ménager aucune transition, après avoir célébré un beau jour ou pesté contre le mauvais temps, ou disputé sur un coup de jeu, il jetait pêle-mêle dans la conversation des noms de philosophes anciens ou modernes, il faisait sur le même ton et comme s'il n'eût point changé de sujet, un savant commentaire de Platon ou de Lucrèce, de Kant ou de Stuart-Mill. Rex devenait alors muet complètement; mais Philippe, même sans le voir, savait bien qu'il écoutait. Il écoutait Philippe religieusement, aussi religieusement qu'il eût écouté Ashley Bell et avec la même admiration : seulement il ne répondait pas. Et à la longue, Philippe agacé se demandait : « Est-il endormi? »

— Dormez-vous? disait-il d'un ton fâché.

Tintagel répondait d'une voix calme :

— Je ne dors pas, je vous écoute.

Parfois, à force de sollicitations, Philippe obtenait une réplique. C'était toujours une petite phrase brève, nette, qui n'avait l'air de rien et qui était pleine d'humour; et le Français avait fini par découvrir que les Anglais ne pratiquent pas moins que nous l'ironie, et que de leur esprit au nôtre il n'y a pas tant de différence. La réplique de Tintagel témoignait toujours qu'il n'avait pas perdu un mot du discours de Philippe, et qu'il l'avait compris parfaitement; mais par pudeur, ou par une sorte de

coquetterie, son intelligence voulait se réserver, au lieu que son esprit lui échappait ; et c'était un esprit singulièrement juste et pénétrant, caustique. Il avait une faculté de sarcasme que n'annonçait point son regard vide ni l'inaltérable candeur de son visage ; mais la lumière était éteinte, la porte n'était qu'entre-bâillée, et Philippe ne voyait pas le visage trompeur ni le regard décevant de Tintagel.

Philippe Lefebvre était trop Français et trop fin pour ne pas goûter ce genre d'esprit. Il admirait l'esprit de Tintagel, qui parfois se laissait voir, autant que son intelligence qui se cachait, et il n'était pas seulement heureux, mais fier, de posséder un tel ami ; il n'était pas seulement fier de le chérir, mais plus encore de sentir, ou de se figurer, qu'il en subissait l'influence. Il se connaissait trop bien pour ne pas s'étonner tout le premier de cette abdication, car il savait que rien à ses yeux ne comptait que l'indépendance, et il était plus jaloux encore de soi-même que d'autrui. Mais il faisait à l'amitié, pour la première fois de sa vie, le don et l'abandon de soi ; il le faisait avec une allégresse incroyable ; et quand il apercevait qu'il avait renoncé une idée ou un sentiment, une de ses qualités propres ou un de ses traits de caractère plus personnels, rien que pour devenir pareil à Tintagel, la mortification qu'il en souffrait lui était si délicieuse qu'il n'eût préféré aucune des

caresses de l'orgueil à l'orgueil d'être ainsi humilié.

Il imitait, soit volontairement, ou à son insu, les gestes, le ton, l'humeur de son camarade et, avec une servilité naïve, jusqu'à sa façon de s'habiller. Il avait même usurpé quelque chose de cette beauté physique et de cette force qui sont les splendides prérogatives de la race anglaise : il les devait sans doute à une vie rude et saine, aux exercices, aux jeux, mais il ne les voulait attribuer encore qu'à la seule imitation, et il supposait un miracle au lieu des causes naturelles et trop simples qui ne le flattaient pas assez. Il avait emprunté à Tintagel, sans choix et sans effort, tous ses menus défauts aimables, et même, ce qui à première vue semblerait plus difficile, ses vertus : une entre toutes dont il eût rougi naguère, car il savait bien que son Stendhal l'appelle une vertu ridicule. Oui, ce jeune Français qui devait, comme Jean-Jacques, lutter contre « un tempérament de feu », qui avait trop tôt cessé d'être chaste, par point d'honneur, comme presque tous les jeunes Français, et ne songeait auparavant qu'à l'amour, aux femmes, n'y songeait plus, sinon pour se féliciter d'avoir éliminé cette idée fixe ; et il n'en rougissait pas : au contraire, pas une de ses métamorphoses ne l'honorait davantage ni ne lui suggérait plus d'estime et de lui-même et de son modèle.

Ici encore il ne pouvait se défendre de supposer un miracle, car la nature était contre lui et cependant il l'avait su vaincre. L'air qu'il respirait à Oxford était tout chargé de volupté : il en avait goûté l'ivresse les premiers jours et il ne la connaissait plus, parce que Tintagel semblait l'ignorer. Les propos trop hardis, trop nus d'Ashley Bell sur l'amour auraient dû continuellement attiser en lui le mauvais feu ; et voici qu'il les écoutait avec la même impassibilité que Tintagel ou les autres disciples.

Déchus de leur autorité naguère suprême, ses sens ne pouvaient plus le gouverner que sous le masque de la raison : ce n'est point par l'effet d'un désir spontané, mais d'un raisonnement, qu'il avait conçu le projet de prendre pour maîtresse la seule femme présente, Florence Bell ; et quand il s'était avisé de la vanité de cette entreprise, et que le succès ou l'échec était le moindre de ses soucis, il n'avait fait que rire ; et depuis il n'y songeait plus.

Il avait presque oublié qu'il n'était plus intact comme Rex Tintagel et les autres jeunes gens de la maison : il se flattait d'être devenu comme eux parfaitement pur ; et ce n'est point tant d'être pur qu'il se réjouissait, mais de leur ressembler, de les égaler, de pouvoir, chaque fois qu'il examinait sa conscience avec sa perspicacité coutumière mais avec une sévérité maintenant radoucie, admirer en lui cette même trans-

parence d'âme que lui avait fait deviner chez eux le regard de leurs yeux ingénus.

Il se réjouissait de leur ressembler en ce point, surtout parce qu'il imaginait que cette communion délicate était la sauvegarde de sa bonne amitié pour tous, de son amitié particulière pour Tintagel. Il ne se doutait pas que le charme fût à la veille d'être rompu, au moment même qu'il en subissait le pouvoir avec une si entière sécurité. Un seul mot suffit pour le rompre. Un jour qu'il s'était permis une effusion de cœur un peu moins discrète, et que Rex, contre toutes leurs habitudes, lui avait répondu sur le même ton, Philippe eut un soudain accès de gaîté ; il fit un grand éclat de rire et s'écria :

— Rex, nous ne sommes pourtant pas des soldats camarades, et ce n'est pas sur un champ de bataille que je vous ai connu !

Pour la première fois depuis la Mésopotamie, il se rappelait des mots du discours : et la parole du Maître, dont il n'avait retenu jusqu'alors que ce qui favorisait son amitié pour Tintagel, commença d'exercer sur lui une multiple, une bizarre influence, dont le premier effet fut d'alarmer et de contrarier ce sentiment.

C'était un sentiment élémentaire et, dans toute la force du terme, humain : de sorte que jamais Philippe et Rex ne s'étaient heurtés à cette barrière infranchissable que l'on prétend qui s'interpose toujours entre les êtres d'origine

diverse ; car leurs cœurs simples se comprenaient aujourd'hui, dans cet éden propice, tout de même qu'aux temps très lointains où il n'y avait pas encore sur terre de races diversifiées. Mais voici que Philippe, avec une inquiétude sourde, avec une tristesse anticipée, arrivait par un autre biais à la même impasse : il craignait d'être un étranger pour Tintagel, il commençait de craindre que Tintagel ne fût un étranger pour lui.

C'est qu'il se rappelait ce qu'avait dit Ashley Bell, des peuples qui, au lieu d'effacer leurs frontières, en accuseront le dessin, afin de se renfermer plus et de se recueillir en eux-mêmes, des patries qui ne sont pas encore, mais qui deviennent de véritables personnes. Cette doctrine apparemment avait frappé Philippe Lefebvre, puisque maintenant il s'en ressouvenait ; l'effet en avait été seulement différé jusqu'au plein développement de l'amitié plus forte qui alors le préoccupait ; mais la pensée du Maître ne s'était insinuée en lui avec cette lenteur secrète que pour s'emparer de lui plus sûrement, et d'abord elle semait de scrupules sa conscience toujours prompte à s'émouvoir. N'allait-il point se figurer qu'une intimité trop étroite avec un jeune homme d'un autre pays était une sorte de trahison?

Pour apaiser cette inquiétude qu'il ne se définissait même pas bien, il renoua ou il ranima

des correspondances discontinues ou languissantes avec des amis français, notamment avec son ami préféré André Jugon ; mais il le fit comme par devoir, non sans un peu de contrainte et d'ennui. D'ailleurs, il avait le sentiment que ce n'est point d'autres amitiés particulières dont il devait ménager l'ombrage ; et peu à peu ces figures trop individuelles s'effaçaient devant celle même de la France : c'est à l'amour de sa patrie jalouse que son Maître Ashley Bell — un étranger encore — se trouvait l'avoir ramené.

Né juste à propos pour être le témoin tout neuf, mais déjà clairvoyant et sensible de la guerre, fidèle à ce souvenir et à ce deuil, élevé comme tous les jeunes gens de cet âge dans la croyance qu'il se battrait un jour et qu'il mourrait peut-être pour la patrie, il est singulier que Philippe Lefebvre eût un patriotisme assez tiède. Cette religion est la seule qui ne puisse pas s'accommoder dans une certaine mesure de l'indifférence, et qui n'admette pas de croyants en dehors de ceux qui pratiquent ; mais Philippe, qui croyait, ne pratiquait guère, et le zèle de la maison de Dieu ne le dévorait point.

Peut-être avait-il été désenchanté par les fautes de goût du chauvinisme. La littérature et la poésie que la guerre de 70 a inspirées sont pauvres ; la peinture ne vaut pas beaucoup mieux. Les petites épreuves qu'il avait pu subir

durant son volontariat n'entraient pas en ligne de compte. D'abord, il en avait fort peu souffert : trop bon élève pour n'être pas ensuite bon soldat, il avait été cependant un soldat ingénieux. Il n'avait pas monté un grand nombre de gardes ni fait un grand nombre de corvées. Il était d'ailleurs trop intelligent pour ne pas apprécier l'hygiène, physique et morale, de cette vie, et d'un tempérament trop français pour pouvoir figurer sans émotion dans les cérémonies militaires. Mais il avait soumis à la critique l'idée de patrie (car il ne reconnaissait à aucune idée le privilège d'échapper à la critique). Enfin, et si forte qu'eût été sur son jeune esprit la commotion de la guerre, il n'était presque pas accessible à l'idée de la revanche. Lui qui avait de l'Allemand une véritable répugnance physique, il n'avait pas mal, comme un orateur l'a dit si magnifiquement, il n'avait pas mal aux provinces perdues.

Ashley Bell n'avait détruit par le raisonnement aucune des objections de doctrine que Philippe Lefebvre pouvait élever contre l'idée de patrie, et raisonner n'était pas en effet le procédé d'Ashley Bell : il avait parlé un langage sensible et réveillé la sensibilité endormie de Philippe. Et au lointain écho de ces paroles, Philippe, qui n'y avait pas semblé d'abord prendre garde, mais qui ne les avait pas oubliées, s'étonnait de se sentir à l'étroit dans son

égoïsme. Il se lassait de n'être que lui-même ; déjà un pressentiment de sa conscience l'avertissait qu'il était plus que lui-même, et qu'il dépendait heureusement d'une personne plus large comme l'humble partie dépend du tout. Il en éprouvait d'abord une inquiétude, ou bien, si c'était une joie, une joie encore angoissée : l'instinct de l'homme est lâche, il a peur de tout ce qu'il gagne, et son premier mouvement est toujours un geste de refus. A cette inquiétude, ou à cette joie angoissée, il se mêlait déjà une nostalgie : car la personne dont Philippe avouait enfin qu'il était une partie et un membre, elle était absente, ou plutôt Philippe était absent d'elle, et il n'aurait pas dû l'être. Un léger remords lui venait, malgré tant de joies goûtées ici, des trop longs jours passés dans Oxford, loin de sa terre natale et de son pays légitime.

Il ne se lassait point cependant de poursuivre l'idée nouvelle qui s'offrait tour à tour ou qui se dérobait à lui, et il la cherchait justement à travers la vieille ville toujours jeune, peut-être éternelle ; car une voix secrète l'avertissait que nul lieu du monde mieux que celui-ci n'enseignerait ou ne réformerait son âme jusqu'alors étrangère ou rebelle à tout sentiment de tradition. Le hasard de la rencontre d'Ashley Bell et des disciples, de son établissement à Paumanock-house, l'avait mis à part de l'Uni-

versîté : Tintagel l'en avait bien prévenu. Depuis des mois qu'il y vivait, à proprement parlér il n'y vivait point. Il en demeurait retranché depuis la première semaine, où il avait fait une visite consciencieuse des monuments. Il ne recommença point cette visite, mais fit de longues promenades sans dessein ; et ce qu'il cherchait parmi toutes ces choses qui ne ressemblent à rien de chez nous, c'était le visage de sa patrie, pour le reconnaître du premier coup d'œil le jour qu'il y retournerait.

Il se ménageait une ou deux heures de solitude, chaque après-midi. Il inventait des prétextes pour ne donner aucun ombrage à Tintagel. Il voulait garder pour lui seul, jusqu'à la dernière minute, tout le chagrin de la séparation, si elle était inévitable : il ne croyait même pas qu'elle fût possible. ni qu'il eût jamais le courage de s'arracher de tant d'objets, d'êtres qui lui tenaient au cœur, un surtout...

Et puis, il lui semblait que c'était la nécessité ou son devoir, et il avait des impatiences. Il se les reprochait comme un crime ou comme un excès de vertu ; et il se trouvait bien malheureux de n'avoir le choix qu'entre deux infidélités.

XI

L'AMI ET L'ENNEMI : LEMBACH

Il était à la veille de commettre envers Tintagel une infidélité bien autrement grave et de plus de conséquence : cette fois encore obéissant aux suggestions d'Ashley Bell, et au décevant oracle qu'avait proféré le maître dans les bocages de la Mésopotamie.

Ce qu'avait dit Bell de la haine n'avait pas frappé moins Philippe Lefebvre que ce qu'il avait dit de l'amour ; car il ne la vouait pas à l'exécration et n'invectivait pas contre elle : il l'acceptait du moins comme une contre-partie indispensable de l'amour ; il la célébrait au même titre ; et quand il en récitait selon sa coutume les litanies, il la disait aussi éternelle et fatale, utile, peut-être bienfaisante.

Philippe n'était pas de ces doucereux qui n'admettent aucun loup dans la bergerie ; mais

la tendresse de son cœur était ombrageuse même lorsqu'elle n'avait point un objet personnel ou précis, et cet éloge paradoxal de la haine lui avait déplu.

Cette doctrine manichéenne des deux principes ne le séduisait pas. Il n'avait point cependant songé à nier cette loi d'airain, ni à s'y refuser seul entre tous les hommes ; mais l'idée qu'il la devrait un jour subir malgré lui l'emplissait d'amertume, il courbait le front d'un air farouche, il protestait son innocence et dégageait sa responsabilité. Il était même scandalisé, dans la mesure où peut l'être un esprit si libre, si étranger aux formes religieuses de la sensibilité. Et dans le même temps, par un effet contraire de la même cause, une sorte de besoin lui était venu, un appétit pervers de haine, qui l'avait sourdement ému, ainsi que le premier appétit de l'amour trouble et travaille les adolescents.

Mais la haine et l'amour ne sont pas susceptibles du même vague. L'amour, qui, selon la fausse étymologie des poètes antiques, est celui qui a des ailes, peut sans viser aucun but prendre son essor à travers les espaces infinis : il faut que la haine se pose. On peut aimer et n'aimer personne, on ne saurait haïr sans haïr quelqu'un. C'est pourquoi Philippe Lefebvre s'était peu à peu départi de son dédain pour Lembach, qui ressemblait trop à de l'indiffé-

rence; et l'Allemand avait cessé d'être à ses yeux comme s'il n'était pas.

Seul entre tous les êtres humains qui se trouvaient à la portée de son cœur et dans sa sphère d'attraction ou de répulsion, Lembach lui inspirait une antipathie instinctive, qui ne pouvait que croître si elle devenait raisonnée; car l'instinct personnel s'autorisait de l'instinct de race : Lembach était vraiment l'ennemi. Et cette antipathie, en effet, s'aggravait de jour en jour, mais elle opérait pour ainsi dire en sens inverse : elle faisait incliner Philippe vers Lembach au lieu de l'en détourner. L'attention malveillante qu'il avait prêtée d'abord à l'objet désigné de sa haine devenait une fascination. Il y résistait de toutes ses forces, mais en vain. C'était comme une curiosité coupable et malsaine qu'il n'arrivait même plus à dissimuler.

L'Allemand, par sa maladresse naturelle, faillit lui-même ralentir et contrarier l'œuvre de séduction. Comme tous les Allemands, il souffrait d'un orgueil aigri. Il avait une haute conscience de sa valeur, et pensait être seul à ne pas se dénier justice : il se croyait en conséquence le droit d'en vouloir à l'univers entier. Il se prenait tout ensemble pour un héros, pour un génie et pour une victime. En d'autres termes, il était au moins candidat au délire des grandeurs et à celui de la persécution; mais il

n'en présentait encore les symptômes que sous une forme atténuée, et il pouvait décliner provisoirement la compétence des médecins aliénistes. Sa vanité était aussi basse que son orgueil était colossal : il n'y avait pas plus snob. La plus banale marque de courtoisie le faisait crever d'aise, comme s'il eût avoué être l'inférieur de tout le monde et que le premier venu lui fît trop d'honneur en le traitant comme un égal ; et quant à lui, il pratiquait cette obséquiosité germanique intolérable, que, dans tous les autres pays de la terre, les maîtres n'exigeraient pas, et n'accepteraient pas même, de leurs gens.

Dès qu'il observa que Philippe sans le vouloir prenait garde à lui, il triompha, sans préjudice d'un redoublement de rancune : car l'estime que l'on paraissait maintenant faire de lui avivait, au lieu de l'abolir, le souvenir des mépris qu'il avait naguère essuyés. Il n'était point de ceux qui pardonnent, même quittes, et qui anéantissent les comptes après le règlement. Toute victoire avait dans sa bouche amère un goût morose de représaille. Il fut d'autant plus ébloui de ce qu'il appelait cyniquement sa bonne fortune, qu'il méprisait plus lui-même, en le jalousant, « le Français vicieux et frivole » ; et comme, à l'exemple de tous ceux de sa race, il ignorait le doute, qu'il ne prévoyait pas dans ses plans les obstacles ni les

retards, ni les revers momentanés, il ne douta point qu'en effet il n'eût mis la main sur Philippe. Il était content surtout de l'avoir enlevé à Tintagel, qu'il méprisait plus encore et tenait pour une simple brute.

Il prit donc l'offensive trop tôt. Il ennuya de ses flagorneries Philippe Lefebvre, avec qui, depuis des mois, il n'avait pas échangé quatre mots par jour ; le résultat de cette fausse manœuvre fut que Philippe s'avisa des complaisances qu'il avait lui-même pour Lembach, se ressaisit, désormais se surveilla, et répondit aux grâces de l'Allemand par quelques dures rebuffades.

Lembach avait cet autre défaut allemand, ou cette qualité : une ténacité que rien ne lasse, et moins que rien les rebuffades, quoiqu'ils y soient sensibles. Il modifia seulement sa stratégie et entreprit le siège de Philippe selon une méthode moins élémentaire. Doué d'un véritable génie pour « s'éclairer », ou mieux, né espion, il trouvait moyen de savoir à toute heure du jour précisément où irait Philippe, et où il le rencontrerait par hasard. Les promenades solitaires du jeune Français dans Oxford étaient singulièrement favorables à cette stratégie de l'Allemand. Deux fois ou trois fois par jour, Lembach, sans se rendre suspect de préméditation, coupait le chemin de Philippe. Il le saluait amicalement, mais sans s'arrêter.

Philippe, excédé, et se croyant injuste, rendait le salut avec un minimum de politesse. Lembach ne se rebutait pas et faisait mine de ne s'apercevoir de rien.

Philippe même, qui en usait avec les gens d'autant plus scrupuleusement qu'il ne les aimait pas, fut bien aise de rattraper à la première occasion ces grossièretés inutiles et inexplicables. Il profita d'une rencontre qui eut lieu cette fois sur le chemin de la maison. Tous deux rentraient : il n'eût guère été possible qu'ils ne fissent point route ensemble. D'ailleurs, Lembach, instruit par ses déboires des jours précédents, garda bien de tirer un trop bon parti de ce tête-à-tête fortuit et bref. Il n'essaya point de briller ni de faire le cuistre, ne parla que de choses triviales et fut aussi discret que cérémonieux. Il sut pour une fois rengainer ses compliments et répondre à peine aux avances. Philippe lui en sut gré, et sut également gré au hasard — ou à Lembach — d'une trêve de huit jours durant lesquels cette petite fête ne se renouvela point.

C'est qu'à force de tenir les yeux fixés sur son ennemi, Philippe commençait de le posséder aussi bien que s'il l'eût étudié méthodiquement ; il reconnaissait en lui tous les traits essentiels du type allemand; il savait maintenant pourquoi il ne pouvait que le haïr, à titre d'Allemand et à titre personnel; et il trouvait

ce Lembach bien mal avisé de faire la cour à un Français actuellement préoccupé d'idées de patrie et de traditions nationales.

Toutefois, cette humeur contre le manque d'à-propos de l'ennemi eut encore un effet à rebours de toutes les prévisions raisonnables. Philippe jugea peu digne d'un esprit libre et supérieur son antipathie de parti pris contre un Allemand, et par contradiction, — qui sait? par pénitence, — à moins que ce ne fût encore un tour de la perversité, — il souhaita, il essaya de ménager lui-même une nouvelle rencontre apparemment fortuite, où il pût témoigner à Lembach un peu plus de grâce française. L'Allemand, d'heure en heure plus habile, ne s'empressa point de tomber dans les embûches innocentes que Philippe lui tendait; et quand il se laissa joindre, après un temps fort long, la vraisemblance du hasard fut ménagée si adroitement que le Français (qui ne se croyait point si naïf) n'y vit que du feu.

Philippe Lefebvre était allé à la bodléienne. Il n'avait pas dessein de n'y rien faire, mais il n'avait pas dessein non plus d'y travailler. Il demanda un livre, par contenance. Il ne pensait point lire. Il prit place devant une des grandes tables. Et ce n'est qu'après avoir ouvert et nonchalamment feuilleté le volume, qu'il remarqua tout d'un coup que Lembach était assis à côté de lui. Il tressaillit, et ce n'est point au hasard

en vérité qu'il imputa cette surprise, mais au destin, ou plutôt à quelque magie. Il aurait juré que Lembach n'était point là l'instant d'avant et venait de s'y manifester, que Lembach n'était pas entré par la porte comme une personne naturelle, mais avait surgi d'une trappe comme Méphistophélès chez le docteur Faust. Il sourit de ce romantisme, mais il ne put dorénavant se défendre de considérer l'Allemand comme son Méphistophélès et son mauvais génie. Il avait beau hausser les épaules, un secret instinct l'avertissait que cette imagination fantastique n'était pas si loin de la réalité.

Pour dissimuler son trouble, il tendit la main à Lembach et lui dit bonjour cordialement. L'autre répondit avec une froideur calculée, et continua de lire en prenant des notes. Mais Philippe ne laissa pas tomber la conversation. Las de son propre livre, puisque c'était le premier venu, il dit à Lembach :

— Que lisez-vous donc là?

Et Lembach, sans répondre, lui mit le volume sous les yeux, qui était l'*Origine de la Morale* de Frédéric Nietzsche.

Philippe le prit, le tourna et le retourna, et à la lettre même le flaira, puis, de mauvaise humeur, le rendit à son voisin.

Nietzsche, à cette époque, n'était guère connu en France ; il n'était pas traduit ; Philippe n'en-

tendait pas l'allemand. Philippe avait des prétentions — justifiées — à la haute culture, et se sentit tout gêné, tout honteux de voir un livre qui était pour lui un grimoire, surtout d'ignorer le nom de l'auteur, d'ignorer si ce Nietzsche était un contemporain, vivant ou mort, un ancien, oublié ou méconnu. Furtivement, il avait regardé la date de l'édition, date récente ; mais était-ce une édition originale, *princeps*, une réimpression ? En redonnant le livre à Lembach, il lui fit un petit signe dont le sens était tout à fait indéterminé. Puis il reprit sa lecture et se crut obligé de la continuer un bon quart d'heure, bien que sa pensée fût absente et que même il ne lût pas.

Il se leva enfin, et cette fois Lembach se leva en même temps que lui et le suivit sans lui demander son agrément, et sans même lui demander s'il rentrait.

Mais Philippe venait de sentir — pourquoi ? il n'aurait su le dire, il l'avait senti — que les bouderies et les manières enfantines n'étaient plus entre eux de saison ; qu'il devait être, avec Lembach, comme un grand garçon très sérieux avec un autre grand garçon, tous deux uniquement occupés des choses de l'intelligence. Il mettait soudain l'ennemi au même rang que ses amis de cœur et de tête parisiens, avec lesquels il ne traitait, dans les entretiens les plus familiers, que des sujets les plus transcen-

dants. Il le faisait d'ordinaire, par exemple avec André Jugon, sans effort ; il ne sentait pas le besoin des précautions oratoires ni des transitions entre la réalité terre à terre et la métaphysique. Il ne le sentait pas davantage ici, et le prestige allemand de Lembach ne l'intimidait point. Il laissa toutefois à son partenaire l'initiative de cette ascension brusque. Il y mettait peut-être un peu de malice ; mais Lembach, par un miracle d'hypocrisie ou de tactique, sut dépouiller sa pédanterie native, emprunter l'aisance française, et, sans choquer un jeune Français ni l'étourdir, le transporter jusque sur les plus hauts sommets et au septième ciel.

Ce que Philippe Lefebvre, diverti, n'apercevait point, c'est que son ennemi, qui ne paraissait remuer que des idées, ne lui en proposait pas une, et ne lui disait pas un seul mot qui n'eût pour objet de reprendre et d'achever l'œuvre artificieuse, vraiment un peu infernale, de sa séduction.

Les premières paroles de Lembach furent lentes et embarrassées, comme s'il ne les eût pas préméditées depuis longtemps ; mais il trouva moyen, sans heurter l'orgueil de Philippe, très instruit et qui pourtant ne savait pas tout, il trouva moyen de lui enseigner ce qu'on devait en ce temps-là connaître d'abord de Frédéric Nietzsche, sa renommée de cénacle, et

encore si discutée, sa gloire obscure, son influence anonyme, bien plus grande et plus répandue que sa gloire : c'est que peu importe son nom, il est un moment de la conscience allemande ; et non pas seulement le poète d'une génération d'hommes, mais le précurseur de temps nouveaux ; l'année de sa venue est la date initiale d'une hégire ; car il annonce à l'humanité le dernier évangile, qui est le contre-évangile de l'Antéchrist.

Lembach excellait dans le sophisme et dans la contradiction. Au moment qu'il venait d'avoir presque la loyauté de reconnaître que Nietzsche est le plus Allemand des Allemands, il trompait et il endormait la méfiance que ce particularisme aurait pu suggérer à Philippe. Il faisait sonner les titres universels et, si l'on peut dire sans ironie, « catholiques » de l'auteur de *Zarathustra*. Il avait aussi jeté en passant ces mots de contre-évangile et d'Antéchrist, comme une amorce ; car il n'ignorait pas que Philippe était plein de zèle contre « la religion des esclaves et des femmes ». Mais il n'insista pas d'abord sur ce point ; et comme Philippe, devenu seulement très attentif, ne posait pas non plus de questions, il essaya d'une autre attaque, qu'il croyait plus décisive, pour emporter l'âme du Français et lui faire signer le pacte.

Il était persuadé, comme tous les Allemands,

que les Français veulent être aimés. Il pensait que les fréquents discours d'Ashley Bell sur la chère France avaient à propos irrité cette manie nationale de Philippe, et qu'en lui jouant le même air, il l'aurait à sa merci. Il l'amusa donc avant tout de ce prétendu grand amour que Nietzsche portait à la France ; et naturellement il sut présenter les choses à Philippe comme il le fallait faire à un homme de cette qualité d'esprit. Il ne dit point que le solitaire de Silz-Maria eût pour la France et pour Paris la même sorte d'inclination que le commun des étrangers qui viennent y faire la fête. Il l'aurait pu dire aussi : une lettre de jeunesse de Nietzsche lui était justement tombée sous la main, où l'auteur de *Par delà le bien et le mal,* à la veille d'une escapade chez nous, ne taisait point sa joie de connaître enfin nos petits théâtres et de boire l'absinthe à la terrasse de nos cafés. Lembach l'aurait pu dire, mais préféra garder pour lui cette fâcheuse lettre, et fit mieux.

En revanche, sa mémoire imperturbable lui suggéra maints passages écrits de Nietzsche, qui attestaient une admiration presque éperdue de la culture française, une sorte d'envie flatteuse de l'esprit français. Ces fragments plurent singulièrement à Philippe Lefebvre, parce que le ton en était cassant, méprisant, d'une brutalité à peine tolérable, d'une insolence parfois furieuse, qui retirait aux compliments toute

fadeur. C'étaient bien des compliments, mais assenés comme des coups. Lembach, pour les corroborer, alléguait d'autres boutades, encore plus grossières, contre la culture et la civilisation allemandes, dont Nietzsche ne parle d'ordinaire que pour les nier purement et simplement.

Il faut dire à l'honneur de Lembach que toutes ses citations étaient authentiques. Il n'eût fait aucun scrupule d'en inventer : il est Allemand. Mais à quoi bon? Les textes abondaient, dont la signification n'était pas douteuse, il n'avait même pas besoin de les torturer : il se contentait de les grouper avec un art insidieux, et tout doucement, sans avoir l'air de le faire exprès, il amenait Philippe à se représenter ce Frédéric Nietzsche comme un autre Henri Heine. Il n'avait pas la maladresse de prononcer ce nom ; mais Philippe, en écoutant Lembach, ne pouvait se défendre de songer au poète d'*Atta-Troll*. Il ne disait pas précisément que Nietzsche eût renié l'Allemagne au profit de la France ; mais Philippe se demandait spontanément si ce n'était pas pour nous un devoir d'adopter ce brillant transfuge dont les siens sans doute ne voulaient plus.

Pour toucher Philippe Lefebvre plus sûrement, Lembach osait faire allusion à la guerre, et se portait garant que Nietzsche en avait eu le cœur déchiré. Il lui contait qu'on avait vu

pleurer cet homme dur, quand les journaux de Bâle annoncèrent, le 23 mai 1871, l'anéantissement de Paris et l'incendie du Louvre.

— Mais, interrompit Philippe, le Louvre n'a pas été brûlé !

— Les journaux l'ont annoncé, dit Lembach.

Et il ajouta qu'il avait eu entre les mains des notes autobiographiques du Maître : car c'est Nietzsche qu'il appelait ouvertement le Maître, ce n'était plus Ashley Bell, et Philippe en fut glacé. Il jura qu'il y avait lu, à la date de 1878 :

« La guerre... Ma plus profonde douleur, l'incendie du Louvre. »

— En 1878, dit encore Philippe, avec plus d'impatience, votre Nietzsche devait bien savoir que le Louvre n'avait pas été brûlé.

Philippe ne se laissait pas si facilement conquérir, et Heine même n'était pas une référence très heureusement choisie. Il n'avait jamais eu beaucoup de sympathie pour l'auteur des *Reisebilder*, qu'il trouvait peut-être Parisien, mais point Français.

Il savait bien que Henri Heine n'a renié que la Prusse, mais il était en ces matières si délicat, que les étrangers naturalisés, ou acclimatés, lui inspiraient toujours de l'éloignement. Il écoutait avec froideur les compliments de Nietzsche à l'adresse de la France, avec une véritable gêne et un peu de dégoût ses injures à l'adresse de l'Allemagne.

C'est au contraire les injures que Lembach semblait prendre plus de plaisir à répéter. Sa platitude, sa servilité étaient incroyables. Il appelait, il sollicitait l'outrage, il s'y délectait, et cette délectation morose sentait le vice, la perversion. Chaque fois qu'il citait une de ces offensantes paroles, il la marquait d'un ricanement. Il semblait dire :

« Hein? Voilà ce qu'un des nôtres peut penser, écrire de nous! »

Il voulait faire entendre à Philippe qu'il adoptait tous ces jugements impitoyables de son Maître (de nouveau il l'appela ainsi). Son arrière-pensée était d'établir qu'il était un Allemand d'exception, supérieur au commun des autres puisqu'il les méprisait, égal aux Français puisqu'il savait les comprendre, et que comprendre, c'est égaler. Il croyait ainsi forcer la sympathie de Philippe, et il la revendiquait comme son dû, à titre de réciprocité.

Philippe a toujours un peu de révolte contre les amitiés obligatoires ; mais il entendait pour la première fois un tel langage, et il se gourmandait de n'en être pas davantage touché. Jamais encore il n'avait fréquenté d'Allemands : il ignorait que leur grosse malice et leur protocole est de nous répéter à tout bout de champ qu'ils ne nous haïssent point — au contraire! Ils ne nous gardent pas rancune du mal qu'ils nous ont fait, et chaque fois qu'une occasion se

présente, ils s'excusent cordialement d'avoir annexé l'Alsace et la Lorraine.

Déjà, Philippe était gêné : ce petit remords, ce scrupule rendit sa gêne insupportable, et il fut bien aise d'arriver enfin à Paumanock-house. Lembach eut alors une habileté qui le confondit ; car il ne supposait point à l'ennemi tant de finesse politique. Philippe ne se souciait point qu'on les vît rentrer ensemble, et Lembach sut deviner ce sentiment, plus tôt que Philippe lui-même. Il feignit de se rappeler soudain une course qu'il devait faire, dans High-street. Il y retourna. Quand il revint à la maison, il n'eut point avec Philippe d'autres façons qu'à l'ordinaire, c'est-à-dire qu'il ne lui adressa même point la parole ; mais à la dérobée, et quand il était sûr qu'on ne les observait point, il lui lançait des regards, il lui faisait des sourires, qui signifiaient assez clairement : « Maintenant nous sommes réconciliés. »

Il allait un peu vite en besogne. Philippe était moins pressé. Ce fut pourtant Philippe qui, le lendemain, aida le hasard et, craignant de rencontrer Lembach, s'arrangea pour le rencontrer. Le jeune Français ombrageux et fier crut peut-être s'imposer, comme une épreuve utile d'ascétisme, cette rencontre qu'il ne souhaitait pas : il voulait se contraindre à n'être pas, comme hier, gêné en présence de l'Allemand. Hélas ! d'avance, il l'était ! Il cessa de

l'être dès qu'il eut abordé Lembach, et cette détente, qui passait son espérance, l'étonna : il se reprocha même de l'avoir obtenue sans effort et d'y être sensible à l'excès. N'importe, la glace était rompue. C'est qu'ils avaient aujourd'hui un sujet de conversation. Philippe en prit l'initiative avec sa vivacité coutumière.

Maints passages de Nietzsche, que lui avait cités Lembach, hantaient sa mémoire. Hier, ils l'avaient frappé, il y avait rêvé cette nuit. Il les répéta, disant :

— Votre Nietzsche n'est-il pas *aussi* un poète plutôt qu'un philosophe ?

(Il disait : « aussi », parce qu'il songeait à l'autre philosophe lyrique, Ashley Bell.)

Mais il se rappela que les Français sont par définition frivoles et de science légère, que seule l'érudition allemande est adéquate à l'objet, infaillible. Il eut un petit accès de modestie (défaut bien plus français que la vanité), il rougit faiblement et il ajouta :

— Je dois dire une bêtise, excusez-moi : c'est que je parle d'un homme que je ne connais que depuis hier, et encore de seconde main.

— Toute connaissance est de seconde main, dit Lembach.

Philippe n'aperçut point que cet aphorisme était un aveu cynique ou naïf du vice de la pédanterie allemande, et pensa n'avoir jamais

rien lu de si profond dans la *Critique de la raison pure*. Il cita encore deux ou trois fragments, tels, mot à mot, que Lembach hier les avait traduits, et même à travers cette informe traduction, le style de Nietzsche resplendissait.

— Oui, dit Lembach, il a ce que vous autres Français, vous appelez le style : rare mérite en Allemagne, où les plus grands écrivains ne savent pas écrire.

Et le tentateur saisissait une si belle occasion de flagorner :

— Vous avez tout de suite flairé sa qualité essentielle ; et hier encore son nom même vous était inconnu ! et la langue qu'il écrit, vous n'en savez pas le premier mot !

Quelle divination ! Philippe baissait les yeux, ce compliment ne lui était pas insensible. Quelle divination française ! Seuls les Français peuvent dire ce qu'il y a dans les livres avant de les avoir feuilletés : pourquoi ensuite prendraient-ils la peine de les lire ? Et Lembach s'extasiait sans aucune mesure, comblant tous les Français sans distinction, mais Philippe en particulier, de ses grâces scolastiques. Si Philippe lui eût donné la réplique sur le même ton, c'était la scène de Vadius et de Trissotin, jusqu'aux injures exclusivement. La conclusion fut que Philippe avait jugé merveilleusement juste, et que Frédéric Nietzsche était plus poète que philosophe. Mais les vérités transcendantes

sont-elles des vérités au sens étroit? Et n'est-ce pas au poète qu'elles appartiennent plutôt qu'au philosophe? La métaphysique n'est-elle pas une poésie supérieure? Philippe en demeura d'accord sans difficulté.

Lembach avait dans sa poche le texte de *Zarathustra*. Il le fit voir à Philippe, qui murmura :

— Ce sont des versets, comme les poèmes d'Ashley Bell!

Il lut, il traduisit à livre ouvert quelques-uns de ces versets. Philippe en admira les beautés intermittentes, les éclairs et les nuages amoncelés. Tous les jeunes Français donnent dans ce travers : le prestige de l'obscurité est sur eux tout-puissant. Ils n'aiment sincèrement que les pensées limpides, ils goûtent un plaisir équivoque, mais plus vif, quand ils saisissent les pensées troubles ; ils se persuadent même qu'ils ont plus de mérite s'ils ne comprennent qu'à demi, et leur intelligence blasée, par un dangereux raffinement, préfère l'état d'inquiétude à l'état de sécurité.

Cette manie des jeunes Français était un peu le péché de Philippe. Lembach en tira parti adroitement et quelque temps il égara son auditeur parmi les brumes. Mais il ne lui donna d'abord qu'une idée sommaire de *Zarathustra,* en guise d'intermède et de récréation. Il avait très positivement conçu le projet bizarre de

séduire Philippe à la pensée, ou mieux à la sensibilité de Nietzsche. Ce dessein, qui lui était suggéré par un véritable sadisme, procédait de causes diverses. Il voulait d'abord, pour rien, pour le plaisir, corrompre l'âme de Philippe, et il connaissait la vertu maligne du poison qu'il lui insinuait. Il voulait prendre ascendant sur le Français et le ravir à l'Anglais Tintagel. Il voulait surtout le ravir à Ashley Bell, et ruiner auprès du disciple trop soumis le maître de douceur et d'amour, en opposant à cette molle doctrine l'évangile de haine et de dureté. C'est le souci de cette opposition qui lui avait dicté son plan de campagne ; car il avait un plan de campagne : il n'eût pas été un bon Allemand s'il n'eût arrêté d'avance et trop arrêté les moindres détails de son action. Le programme de ce jour ne comportait point de leçon sur *Zarathustra.* Lembach voulait reprendre point par point le discours d'Ashley Bell, et comme la guerre et ses fruits en avaient été tout le sujet, c'est de la guerre qu'il entendait parler aujourd'hui.

Il avait deviné chez Philippe, obsédé de souvenirs de guerre, cette préoccupation de la guerre que Bell appelait nostalgie, et l'instinct, le désir honteux, et ensemble l'horreur raisonnée de la guerre. Il n'eut point de peine à trouver, chez celui dont il souhaitait que Philippe devînt l'adepte, des formules d'une âpre

philosophie guerrière, qui correspondaient beaucoup mieux à ces nuances de sentiments que les pauvres lieux communs d'Ashley Bell. Les différences n'étaient peut-être que de style, et Philippe, s'il y eût regardé de plus près, n'eût pas manqué de s'en apercevoir ; mais il avait le goût trop fin jusque dans la dialectique, et son entendement même boudait les idées qui ne se recommandaient pas à lui par un bonheur d'expression. Il haussait les épaules au seul mot de guerre sacrée, ou quand on lui venait dire que la guerre est la loi de nature, ou même (bien qu'il inclinât à le croire) qu'elle seule rend possibles certaines sublimes vertus. Mais Lembach, selon Nietzsche, lui prêchait d'aimer le risque, et déjà, secrètement, il l'aimait ; Lembach lui prescrivait de vivre dangereusement, et c'était son secret désir.

Avec une prudence extrême, Lembach dérobait à Philippe les hardiesses ou les écarts du maître dont il propageait la parole, qui pouvaient alarmer un catéchumène et un profane. Il n'avouait pas que la prédilection, apparemment littéraire, de Nietzsche pour les âges héroïques et primitifs signifie aux initiés une autorisation déguisée de la sauvagerie, ni que l'artiste qui pleurait sur les cendres du Louvre a maintefois déclaré nécessaire, pour retremper l'espèce humaine, un périodique retour à la barbarie la plus affreuse.

Lembach n'évitait pas les citations qui témoignaient cette doctrine abominable : il se contentait de les falsifier en les traduisant. Il jouait la difficulté ; d'ailleurs il ne risquait pas grand'chose, puisque Philippe ignorait la langue de Nietzsche. Mais il préférait de citer et d'altérer le sens du texte : il avait, comme tous les Allemands, la manie du faux. Et pour achever le mensonge, pour achever en même temps la séduction de Philippe, il racontait à sa manière le rôle, il arrangeait en les analysant les sentiments de Nietzsche pendant la campagne de 70 ; il revenait encore, il revenait toujours sur la scène pathétique de Nietzsche et de Burckhardt le 23 mai 1871, quand les journaux de Bâle avaient faussement annoncé la fin de Paris et du Louvre. Cet attendrissement du philosophe impitoyable lui paraissait à juste titre mieux illustrer que tout autre exemple le faible que nos vainqueurs se sont toujours piqués d'avoir pour nous.

Philippe laissait parler Lembach et répondait peu. Il ne voyait pas en lui-même si clairement que d'habitude. Il sentait bien qu'il éprouvait cette antipathie qu'a toujours inspirée aux Français l'esprit allemand ; mais le mensonge de la solidité allemande imposait à sa naïveté. Il se défendait, et il se laissait circonvenir. Il ne savait pas si le charme auquel il voulait en principe être rebelle, mais ne pouvait pas ré-

sister, était celui de Nietzsche, de l'Allemagne, ou même le charme personnel de Lembach. Et toujours il lui ressouvenait de Faust, du pacte infernal. Il lui semblait vendre son âme, ou plutôt son esprit français, et ainsi commettre en ce moment le pire péché contre la patrie.

Lembach croyait déjà le tenir : il ignore les échappées, les repentirs, les souplesses d'une intelligence française, il n'a aucune psychologie, il est Allemand. Il manqua de tact, il est Allemand : il commit l'erreur de faire à Philippe Lefebvre, avant de l'avoir suffisamment perverti, les suprêmes révélations. Il lui enseigna la morale nouvelle, par delà le bien et le mal. A sa grande surprise, le catéchumène secoua le joug de l'autorité, critiqua le dogme, et le critiqua même finement. — Lembach n'a pas l'esprit de finesse.

Les renversements de valeurs semblaient à Philippe trop précis, trop mathématiques. Il n'y pouvait rien voir qu'un parti pris de contradiction, rigoureuse jusqu'à la puérilité ; et il n'accordait point du tout que la morale prétendue neuve soit par delà le bien et le mal : elle est monstrueusement fondée sur l'idée la plus élémentaire du mal, ainsi que les morales anciennes sont fondées sur l'idée du bien. Toute la sensibilité de Philippe se révoltait contre un paradoxe brutal et trop dépourvu de grâce subtile. Mais Lembach n'eut point cette

fois de peine à triompher d'une dernière révolte ; car il trouvait chez Philippe même des alliés, des complices : et d'abord la raison, l'inexorable raison du jeune Français.

Elle n'était point capable de pragmatisme, comme devait l'être bientôt, et, il faut le croire, sincèrement, la raison plus accommodante des cadets de Philippe. Elle ne se souciait point si une vérité est bienfaisante, mais si elle est vraie ; et par défi elle eût confessé plus haut que les autres les vérités qui peuvent nuire. Elle n'avait peur d'aucune conséquence. En morale, elle souscrivait sans réserve ce texte de Renan :

« Parmi les dix ou vingt théories philosophiques sur les fondements du devoir, il n'y en a pas une qui supporte l'examen. La signification transcendante de l'acte vertueux est précisément qu'en le faisant on ne pourrait pas bien dire pourquoi on le fait. »

Le malheur c'est que Philippe ne pouvait souffrir de faire les choses quand il n'aurait su dire pourquoi il les faisait ; et bien qu'on lui eût enseigné au collège la morale de Kant, il ne croyait plus depuis longtemps à l'impératif catégorique dont il n'avait point découvert le fondement.

Après la raison, c'était l'orgueil de Philippe qui était, aux mains de Lembach, le plus utile instrument de sa perversion. Il avait trop de noblesse d'âme pour accepter une morale de

l'intérêt ; mais une morale « par delà le bien et le mal », encore qu'il eût contesté ce titre, lui imposait ; et en dépit de son hostilité à tout romantisme, il n'était pas insensible au prestige de l'abominable où il ne trouvait aucun mélange de mesquinerie. Lembach lui porta le coup décisif en l'instruisant que la doctrine n'était pas à l'usage du premier venu, et en lui révélant la méprisante distinction d'une morale des maîtres, d'une morale des esclaves. Il est curieux que Philippe ne reconnut point sous une autre forme cet adage — qu'il haïssait : « Il faut une religion pour le peuple. » Mais ici encore il fut victime des mots, d'un tour de phrase moins bassement vulgaire, du style.

Cette morale des maîtres, Lembach l'instruisit encore qu'elle n'est point facile. Elle ne parle que de volonté, point d'obligation, mais ce n'est pas la morale de l'abbaye de Thélème, et son principe n'est pas la devise : « Fay ce que vouldras. » Ce n'est pas la morale du caprice ni du bon plaisir, ni de la volonté sans règle, mais de la volonté de puissance, ordonnée, obstinée, et qui s'évertue. Elle recommande même l'ascétisme, sans aucune arrière-pensée religieuse de pénitence et, si l'on peut dire, au titre de l'art pour l'art. Elle prescrit à ses adeptes de continuellement se surpasser soi-même ; elle assigne à l'homme pour idéal, et pour limite — provisoire — le surhomme.

Ces termes inusités, ce langage apocalyptique, mais étincelant de poésie, troublaient Philippe étrangement. Il était transporté, il était continuellement dans un état d'enthousiasme et d'ivresse. La révélation du suprême mystère, la promesse du surhomme, lui fit le même effet qu'au premier homme la parole du premier tentateur : « Vous serez semblables à des dieux. » Et Lembach, pour couronner l'œuvre de tentation, lui dit encore l'hostilité furieuse du Maître — de l'autre Maître — contre le christianisme. Il en avait déjà touché quelques mots, mais quelques mots seulement : cette fois, il ne ménagea plus rien ; et Philippe était stupéfait, ravi, jaloux, d'entendre si durement précisées toutes les idées qui étaient vaguement les siennes, de reconnaître, mais plus hardie et plus implacable, sa haine presque innée de la religion des femmes, des enfants et des esclaves.

Lembach lui mit alors, pour ainsi dire, le marché à la main et invoqua la vieille formule :

« Celui qui n'est pas avec moi est contre moi. »

Il lui remontra que les philosophies ne sont que des inclinations de la sensibilité, et qu'en fin de compte on n'en peut concevoir que deux, opposées diamétralement. Toutes les questions qui se peuvent poser à l'homme, les plus vulgaires comme les plus transcendantes, ne sont susceptibles (selon Lembach) que de deux

réponses contraires ; il faut nécessairement se ranger à l'une ou à l'autre, il faut être à gauche ou à droite, comme dans les jugements derniers.

Philippe répugnait à ce grossier dualisme et pleurait les nuances. Violenté par Lembach, il ne se défendait plus, il se débattait encore.

— Pourtant, disait-il, vous ne prétendrez pas qu'Ashley Bell, dont toutes les idées sont, comme parlent les mathématiciens, chacune à chacune le contraire des vôtres, vous ne prétendrez pas que l'irréligieux Ashley Bell soit chrétien !

— Ashley Bell est un chrétien qui s'ignore, répliquait avec une lourde assurance Lembach, un chrétien qui se nie, ou bien qui n'est pas arrivé encore au terme fatal de son développement. Mais il y arrivera. Il est déjà au seuil de l'Évangile. Ashley Bell mourra dans la pénitence finale.

Cette prédiction indignait Philippe : il n'était plus capable que d'indignation ; il semblait avoir perdu, au contact de l'Allemand, toutes ses qualités françaises, sa perspicacité, son ironie, sa critique froide et souriante. Au contraire, Lembach gardait un calme effrayant et se dispensait de pratiquer l'état dionysien, dont il faisait la théorie. Il jouait toujours — à son insu — le rôle de Méphistophélès que Philippe lui avait distribué, et toutes ses paroles n'étaient que sarcasmes. Il dit à Philippe qu'il se faisait

fort de lui démontrer, « par l'étude des textes », l'évangélisme, du moins virtuel et futur, d'Ashley Bell.

— Nous relirons ensemble ses papiers inédits. Avec miss Florence pour guide, ajouta-t-il d'un ton dédaigneux, vous n'avez pu les lire comme il faut.

Philippe, étourdiment, accepta l'offre, et aussitôt s'en repentit. Je ne sais quoi de cuistre dans la façon de parler de Lembach venait de trahir le Germain. Philippe se sentit au pouvoir de l'ennemi et tout infecté d'esprit allemand. Il s'en avisait, mais trop tard. Il était humilié, honteux. Il essuyait les reproches de sa conscience, il craignait surtout les reproches muets de miss Bell.

Il se rappelait que naguère il avait cru aimer Florence et se faire aimer d'elle sans aucune difficulté. Ce n'était qu'une illusion, un peu ridicule, mais qu'il n'avait pu dissiper sans mélancolie, et qui lui laissait un souvenir délicat, presque sacré. Eût-il osé même affirmer qu'il ne l'eût pas aimée tout de bon, un jour, une heure, un instant? Après tant de jours écoulés, qui pourrait encore saisir la différence d'un amour imaginaire et d'un amour évaporé?

Il se rappelait avec tendresse que Florence l'avait préféré, justement, à ce Lembach ; pour réserver à lui seul la chambre des trésors, elle avait éconduit l'Allemand que lui-même y

ramenait. Comment osait-il aujourd'hui se représenter devant elle avec ce compagnon de qui naguère elle l'avait délivré? Et quel accueil leur réservait l'altière fille de Bell? Le pressentiment de son regard ironique faisait presque défaillir Philippe.

Le cœur, le souffle, lui manquaient. Il aurait voulu fuir, il n'était plus libre. Il hésitait : ce fut Lembach qui heurta délibérément à la porte.

XII

LE RETOUR ÉTERNEL

Florence leur cria d'entrer. Philippe pensa connaître à son accent qu'elle savait déjà qu'ils étaient deux. Il prit garde aussi plus que de coutume à cette voix mordante et nasale qui annonce bien l'ironie chez une Florence Bell, et chez beaucoup d'autres Américains n'est qu'une manière d'articuler l'anglais, qui donne aux auditeurs l'illusion de l'ironie. Ces remarques de Philippe ne répondaient probablement à rien de réel ; mais il n'y eut point de doute possible sur le regard. Celui qu'elle assena au jeune Français, quand elle vit qu'il entrait chez elle escorté du jeune Allemand, était un regard de moquerie bien caractérisé ; elle n'eût pas exprimé ce qu'elle en pensait plus clairement, si elle eût dit tout haut, sur un certain ton : « Tiens ! » ou une autre interjection similaire.

Philippe imagina de surcroît qu'elle était piquée et le lui faisait sentir. — A quel titre? De quel droit? Ce n'était pas d'ailleurs le genre de miss Bell. Mais Philippe avait la conscience bourrelée, et par une sorte d'hallucination du sens moral, il croyait entendre, de la bouche d'autrui, les reproches qu'il s'adressait à lui-même. Il se persuadait que les yeux étrangers voyaient jusqu'au fond de lui aussi bien qu'il y savait lire. Il aurait voulu se dérober à tous ces témoins incommodes, au témoin plus incommode encore qui était son autre moi. Couvert de confusion, accablé d'une honte chimérique, il pensait que ce fût un crime d'entretenir avec l'ennemi un commerce et une espèce d'intimité. Il n'eût pas été capable de proférer un seul mot pour expliquer ou prétexter cette visite inattendue, et surtout cette compagnie. Il baissait la tête et songeait :

« Si seulement elle pouvait me demander ce que nous sommes venus faire ici ! Alors peut-être je trouverais que lui répondre. »

Florence ne posa aucune question. Ce n'était pas non plus son genre. Elle gardait un silence interrogant. Au fait, elle n'avait rien à dire, ni Philippe. La parole était à Lembach.

Il la prit bien, de droit, mais avec cette obséquiosité qui était le signe plus certain de son origine, ces longues cérémonies de langage usuelles en son pays, — celui du monde où il y

a le moins de politesse et le plus de protocole.

— Chère miss Florence, dit-il, soyez assez bonne de nous excuser si nous vous importunons...

— Pas du tout, fit-elle, sèchement.

Que voulait-elle dire? Qu'ils ne l'importunaient pas? Ou qu'elle ne les excusait pas de l'importuner? Ou même qu'elle n'était pas bonne?

Lembach ne tint nul compte d'une interruption si équivoque, et il reprit :

— Chère miss Florence, la cause de notre démarche indiscrète est notre commune admiration pour le Maître. (Cette fois, « le Maître », il paraît que c'était Ashley Bell.) Vous m'avez naguère permis de compulser, de cataloguer ses notes, sa correspondance, ses poèmes inédits. Et ensuite, vous avez donné les mêmes facultés à Philippe ici présent.

« Pourquoi, se demanda Philippe Lefebvre, m'appelle-t-il par mon petit nom? »

— Je vous confesse, poursuivit Lembach, que je l'ai envié. Ne me jugez point mal : je suis immensément jaloux du Maître, et il me plaisait d'imaginer que les richesses encore inconnues de son génie n'appartenaient qu'à moi. Il m'a été pénible, cruel de les partager, même avec *mon camarade.* D'autant que j'ai d'abord pu croire que vous le favorisiez à mon détriment. Daignez, chère miss Florence, me

pardonner encore cette pensée misérable. Je m'en repens ; car je viens d'apprendre avec étonnement et avec reconnaissance que c'est moi que vous favorisiez.

Florence fit un geste de surprise. Philippe ne comprenait point, et se demandait où Lembach en voulait venir. Il se demandait aussi :

« Quelle faveur lui a-t-elle accordée, qu'elle m'a refusée à moi? »

Avant de le savoir, il en était déjà ulcéré. Ce qui le rassurait, c'est que, instruit par l'expérience, il présumait toutes les affirmations de Lembach mensongères, utilement ou gratuitement, jusqu'à preuve qu'elles ne l'étaient point.

Florence continuait de ne poser point de questions; mais l'étonnement que son regard témoignait encore parut à Lembach une interrogation suffisante.

— Philippe et moi, reprit-il, nous avons depuis quelque temps infiniment causé ensemble. Ai-je besoin de vous dire, chère miss Bell, que l'unique sujet de nos entretiens a été l'œuvre surhumaine du Maître?

« Menteur! Menteur! » pensait Philippe.

— Nous sommes, Philippe et moi, dit l'Allemand avec emphase, les deux seuls hommes vivants à l'heure présente qui possédions cette œuvre presque parfaitement. Quelle n'a pas été ma surprise et, je l'avoue en toute

humilité, ma joie, de découvrir que je la possède mieux que lui! Qu'il est une partie, une partie capitale de cette œuvre, dont il ignorait encore l'existence même ce matin!

— Quelle partie? s'écria Philippe, sans prendre garde qu'il parlait comme s'il l'ignorait encore, qu'il donnait implicitement un démenti à Lembach, et qu'il n'avait pas seulement l'air de savoir pourquoi il était ici avec cet Allemand.

Florence Bell sourit. Lembach ne se troubla pas pour si peu :

— Vous ne lui avez jamais donné à lire le drame sublime d'Ashley Bell!

— Non, dit Florence.

Elle fit, là-dessus, un silence bref qui marquait l'hésitation.

« Si elle ne m'a point révélé ce drame d'Ashley Bell, se disait Philippe, c'est peut-être qu'on ne saurait l'entendre bien si l'on n'est d'abord initié à l'œuvre entière du Maître, et je me demande où cet Allemand va prendre que je la connais parfaitement : j'ai encore des milliers de pages à lire! Enfin, miss Florence a eu ses raisons : elle nous les donnera. »

Mais miss Florence ne les donna point. Elle n'avait pas de comptes à rendre à un Lembach. Elle ajouta seulement :

— Cela est réparable.

Et elle monta debout sur le divan, ouvrit

l'un des cartons, d'où elle tira un manuscrit volumineux. Elle le remit, non pas à Lembach, mais à Philippe.

Ce fut néanmoins Lembach qui lui tourna un remerciement, cependant que Philippe, toujours muet, soupesait le manuscrit. Il n'éprouva point, en le recevant des mains de Florence, cette émotion de croyant, admis à voir, à toucher une relique, qui le saisissait d'abord chaque fois qu'il maniait la moindre feuille de papier où eût jadis couru la plume d'Ashley Bell. Il ne songeait qu'au nombre d'heures qu'il lui allait falloir consacrer à la lecture d'une œuvre si étendue. Il les supputait avec ennui, ces heures qu'il lui faudrait vivre côte à côte, tête à tête avec Lembach, puisqu'ils liraient ensemble, nécessairement. Lire au même livre! Celle-ci lui paraissait la suprême épreuve de son esclavage; et il se disait :

« Allons-nous-en maintenant, pour commencer tout de suite et avoir plus tôt fini. »

Lembach prit prétexte de leur commune impatience (dont Philippe ne donnait aucun signe) pour ménager leur sortie; et ils se retirèrent enfin, le Français tête basse, l'Allemand d'une allure de triomphe. L'Allemand, qui menait le train, se dirigea résolument vers sa chambre, et le Français ne douta même pas un instant de le suivre; mais Philippe y eut une bien bonne surprise. Lembach lui dit :

— Je vais relire de mon côté le drame « sublime » d'Ashley Bell, afin de rafraîchir ma mémoire et d'en pouvoir causer avec vous quand vous l'aurez lu vous-même à tête reposée.

— Alors, s'empressa de dire Philippe, je vous laisse le manuscrit.

— Ce n'est pas la peine, dit Lembach, en tirant d'une armoire fermée à clef un manuscrit de volume égal (il n'avait fait monter Philippe dans sa chambre que pour le lui montrer). J'ai une copie.

— Pourquoi, dit Philippe étonné, avoir demandé l'original à miss Florence?

— Elle n'a pas besoin de savoir que je prends copie des œuvres inédites qu'elle me confie, répondit Lembach d'un air important et satisfait.

Il tirait vanité de ses indélicatesses : c'est l'âme allemande. Philippe sentit la frontière, fut choqué extrêmement, ne le témoigna aucunement, par excès de courtoisie, et d'ailleurs fut bien aise de ce vol dont il allait profiter en toute innocence. Ce n'est donc point avec Lembach, mais avec Tintagel, qu'il allait lire le « drame sublime ». Cher Tintagel que depuis tant de journées il négligeait, qui ne s'en plaignait point, qui ne se plaignait de rien, jamais, et qui souffrait de la moindre chose! Il soupesa de nouveau le manuscrit, et ne le trouva plus

si lourd. Il supputa de nouveau le temps de la lecture, et se flatta qu'il s'était trompé dans son premier calcul, trop serré ; mais on peut lire vite ou prendre son temps. Il quitta brusquement Lembach, sans aucune démonstration, et emporta lui-même, comme un voleur, le manuscrit, qui commençait de lui paraître bien léger.

Il avait un espoir, ou plutôt un pressentiment, et par conséquent une certitude ; car ses pressentiments n'étaient jamais déçus et son unique superstition était d'y croire. Il espérait, il pressentait, il était certain qu'il trouverait à point nommé dans l'une ou l'autre des deux chambres, et plutôt dans sa propre chambre, Tintagel, bien qu'à cette heure Tintagel fût ordinairement dehors ; mais les habitudes, si régulières, de Tintagel étaient fort dérangées depuis que Philippe avait dérangé les siennes ; de plus, un instinct sûr avait dû avertir Rex qu'il devait rentrer à cette heure-ci, afin de faire sa paix avec son camarade (avec qui il n'était pas précisément brouillé). En dépit de sa clairvoyance, Philippe n'aurait su dire pourquoi il sentait que son cœur venait de décider entre l'ami et l'ennemi ; mais il le sentait. Tout à l'heure encore il était sans force contre les séductions de la haine et de la curiosité ; puis soudain il s'était affranchi. Lembach était à ses yeux comme s'il n'était plus. Rex commençait

un nouveau règne, et un long avenir désormais sans nuages était promis à l'amitié.

Dans la plus petite chambre (celle de Philippe), Tintagel était là qui ne faisait rien, rêvait et semblait attendre quelqu'un, exactement comme Philippe l'avait prévu. Et le reste de l'événement répondit de même à ses prévisions, non pas en ordre successif, mais d'une façon instantanée, comme si la forme du temps n'eût pas existé pour eux. Ce fut un miracle de l'intuition, et ils n'eurent en effet qu'à se regarder l'un l'autre pour venir à bout de toutes les difficultés, en échangeant un sourire d'intelligence. Le sourire de Tintagel signifiait, avec un rien de malice : « Tiens? Vous revenez? Enfin! J'en étais bien sûr... », avec un peu de mélancolie : « Philippe, pourquoi m'aviez-vous abandonné? » Il signifiait tous les reproches indulgents qui sont compatibles avec un pardon anticipé. Le sourire de Philippe demandait avec contrition, avec humilité, mais avec une humilité sûre d'elle et peut-être un peu coquette, tous les pardons que d'avance on lui accordait. Il n'était pas moins malicieux que le sourire de Rex, et sa malice signifiait : « Vous saviez que je finirais par revenir? Moi aussi, je savais que vous m'attendiez. » Ces sentiments étaient d'une subtilité excessive; mais un sentiment très simple y succéda, que Philippe et Rex éprouvaient la plupart du temps dès

qu'ils étaient ensemble, celui du bonheur parfait.

Philippe avait totalement oublié le « drame sublime » d'Ashley Bell. Il avait même oublié de déposer le lourd paquet sur son bureau.

— Qu'est-ce donc que cela ? lui demanda Tintagel (qui avait pour principe de ne jamais questionner).

Seule, une grande émotion le pouvait faire manquer à cette discipline. Il s'en excusa.

Philippe était si loin d'Ashley Bell et de son drame qu'avant de répondre il hésita, jeta les yeux sur le manuscrit, et prit garde pour la première fois au titre, écrit en grosses lettres de ronde sur la chemise grise du dossier. Ce titre était *Abijah* : il se souvint que tel était le nom du premier ancêtre de Bell historiquement connu, né en Angleterre au temps d'Élisabeth, environ 1560.

— C'est, dit-il, une œuvre inédite d'Ashley Bell, une pièce de théâtre, je crois...

L'idée lui vint, cependant qu'il disait ces mots, qu'il devait, qu'il pouvait, à propos de cette pièce de théâtre, se justifier de n'avoir plus été pour Rex, depuis si longtemps, le camarade inséparable des premiers jours. Sa conscience le sollicitait d'autant plus à plaider cette mauvaise cause qu'il n'y était pas forcé : Tintagel ne l'accusait point, ou déjà l'avait absous. Il ne dit pas toute la vérité, il ne mentit

pas précisément. Il parla d'un grand travail d'ensemble qu'il eût projeté, sur l'œuvre d'Ashley Bell. Tintagel savait que la majeure partie de cette œuvre n'était point publiée. Philippe avoua enfin ses colloques avec miss Florence.

— Nous avons dépouillé ensemble, dit-il, une quantité de manuscrits ; mais elle m'a confié celui-ci, qui est vraiment trop long pour qu'on le puisse lire à deux... Je le lirai avec vous.

Il sentait fort bien qu'il se contredisait ; mais il aimait la grâce de cette contradiction : la raison les défend, le cœur les recommande.

— Cela me fera plaisir, répondit Tintagel en rougissant.

La langue anglaise, qui met le verbe « faire plaisir » au passif, donne à cette phrase un tour plus caressant.

Le pressentiment d'un surcroît de plaisir exalta encore leur bonheur, bien que ce bonheur fût déjà parfait, et en conséquence ne parût point susceptible d'augmentation. Mais ils sentaient ce qu'ils sentaient et se moquaient bien que cela fût absurde.

Philippe aussitôt jeta, sans respect ni piété, le manuscrit d'*Abijah* sur son bureau. Car ils éprouvaient tous les deux un irrésistible besoin de sortir à l'instant même.

Leur amitié avait toujours été si mêlée aux objets, soit au décor naturel ou au décor

humain, qu'il lui fallait ou la campagne ou la rue chaque fois qu'elle jetait un nouveau feu. Ces deux chambres, la petite et la grande, dont l'une appartenait en propre à Philippe, l'autre à Rex, et l'une et l'autre ensemble à tous les deux par indivis, ces deux chambres leur étaient bien chères, mais le soir à la clarté des lampes, la nuit, lorsque dans les ténèbres se répondaient leurs souffles lents d'adolescents, d'enfants endormis. Dans le jour et quand le soleil brillait, ce n'était pas assez que les fenêtres grandes ouvertes y admissent les rayons et le vent : il leur fallait la lumière nue, l'air libre et extérieur.

Lorsqu'ils furent devant la maison, ils ne savaient pas encore où ils avaient dessein d'aller, ni s'ils tourneraient à gauche vers la ville ou à droite vers la Mésopotamie. Ils hésitaient, ils délibéraient sans rien se dire : à quoi bon parler? Ils pensaient à l'unisson. Ils souhaitaient rôder dans les ruelles les plus désertes, Brasenose lane ou Merton Street, acheter du tabac à Carfax, prendre le thé dans cette boutique près du Sheldonian, où le cake est si mauvais et leur semblait toujours si bon. Mais il faut croire qu'ils souhaitaient davantage de voir des prairies et des arbres ; car ils tournèrent à droite, ils s'engagèrent dans le sentier qui mène au Cherwell, entre la lisière du parc et les terrains de jeu.

Des centaines de joueurs, comme toujours vêtus de blanc, à peine vêtus, couraient en tous sens, dispersés, parfois réunis soudain en une mêlée furieuse pour la dispute du ballon : ils se roulaient alors dans l'herbe, qui était à cette époque du vert le plus cru. C'était le printemps, non plus le faux printemps, comme ce jour où, sur la berge de la rivière, Ashley Bell avait annoncé à ses disciples la bonne nouvelle de la guerre et de l'amour. L'air était encore vif, presque froid ; mais, dans le ciel incolore et limpide, le soleil était d'une pâleur éblouissante. Tout renaissait, et Rex, comme Philippe, trouvaient bien naturel que leur amitié se fût réveillée avec la belle saison, après un temps morne d'hivernage et d'engourdissement. Ils pensaient aller fêter ce renouveau à la même place du Cherwell et de la Mésopotamie où ils avaient entendu la grande parole d'Ashley Bell ; aujourd'hui qu'ils avaient congé, ils goûtaient d'avance le plaisir de n'y entendre aucune parole et d'y rêver seuls. Rien ne les pressait, ils flânaient tout le long du chemin ; et longtemps ils admirèrent les joueurs, avec un peu de regret et d'impatience de n'être que spectateurs cette fois, eux qui aimaient tant de jouer !

Il fallait que, pour passer à la rive de Mésopotamie, ils allassent d'abord au garage, chercher leur bateau ; et pour cela ils devaient prendre, à gauche, la même traverse qui mène

au bathing place, et pousser un peu plus loin. Par habitude, machinalement, Philippe, en passant devant la porte du Parson's Pleasure, y appuya la main. Il la croyait fermée ; elle céda. Il regarda Tintagel avec surprise, Tintagel n'était pas moins surpris, mais ils ne balancèrent point : du moment que le Parson's Pleasure était ouvert (à une époque si peu avancée de la saison !), ils oublièrent leur dessein d'un pèlerinage inutile à la Mésopotamie : n'est-ce pas au lieu même où elle était née que leur amitié devait naître une seconde fois?

Ils entrèrent, et d'abord ils virent Charlie Cox, occupé comme de coutume à préparer son repas du soir, sur cette espèce de billot qui lui servait de fourneau et de table. Le vieil homme, avec qui l'autre vieil homme, Ashley Bell, faisait la conversation volontiers, avait le même aspect et le même visage qu'à la fin du dernier automne ; car depuis longtemps il a passé l'âge où l'on est encore assez vivant pour changer. Il ne fit à Rex ni à Philippe aucun signe qui témoignât qu'il les reconnût, ou bien que, ne les reconnaissant pas, il fût étonné de les voir. D'un geste habituel, il leur tendit deux serviettes éponges fort petites, assez malpropres, mais sèches parce qu'elles n'avaient pas encore servi cette année ; puis il se remit à la besogne. Philippe Lefebvre éprouvait une singulière et tendre émotion en retrouvant ce coin de

paradis où depuis plusieurs mois il n'avait plus pénétré, mais aussi une mélancolie, une angoisse, car il imagina soudain, sans cause, qu'en même temps que la joie de le revoir, il avait l'affreux malheur de le voir pour la dernière fois.

Il se ressouvint alors que Lembach, un jour, lui avait annoncé le retour éternel : les combinaisons de la nature sont en nombre limité, et la limite de la durée est inconcevable ; il s'ensuit que l'Univers s'épuise et se répète, et se répète encore jusqu'à l'infini. Ce qui est a déjà été, sera. Tout finit, tout revient. Toute existence est innombrable, dans le passé comme dans l'avenir. Nous renaissons, nous renaîtrons, avec la même figure, les mêmes sentiments, les mêmes pensées, jusqu'à la fin des temps qui ne peuvent pas finir ; et il en est ainsi depuis le commencement, mais il n'y a pas eu de commencement. La mort ne dénoue point, et son bienfait est précaire ; les êtres sont voués comme les choses à une immortalité discontinue.

Lembach avait dit à Philippe :

— Cette vérité fut révélée à mon maître en un temps de sa vie où il souffrait une véritable passion ; et sa raison faillit s'égarer, quand il aperçut que toute souffrance actuelle, déjà insupportable, doit être en quelque sorte multipliée par l'infini.

La claire intelligence de Philippe ne pouvait

admettre une pareille doctrine. Il l'avait aisément réfutée, ou plutôt il avait haussé les épaules. Il taxait d'enfantillage un raisonnement qui prend pour démontrée, ou même pour intelligible, l'antinomie d'un univers limité et d'une durée sans limite. Il ne l'approuvait pas davantage à titre de pure imagination. Des existences antérieures, qui ne laissent dans la mémoire aucune trace, ne diffèrent point du néant ; et le philosophe le plus ingénieux à se torturer soi-même doit chercher un autre prétexte pour multiplier par l'infini ses petits chagrins.

Aujourd'hui cependant qu'il ne s'agissait point de multiplier une douleur, mais une joie, et une joie que Philippe sentait prête à lui échapper, il faisait un meilleur accueil à la fable du retour éternel. Il aimait de se représenter tous les autres Philippe Lefebvre qui s'étaient assis avant lui sur la berge de la rivière, tous ceux qui viendraient y rêver encore dans les siècles des siècles. Il avait une connaissance si minutieuse des moindres choses qu'il ne croyait plus qu'un seul automne et un seul été eussent pu suffire pour le familiariser ainsi avec elles ; et glissant de Nietzsche à Platon, il se flattait d'être venu en effet au monde, singulièrement en ce lieu du monde, maintes fois, mais d'avoir gardé de ces visites une mémoire innée, à demi consciente.

Rien n'était différent depuis sa première vision, un après-midi de juillet, qui n'était peut-être pas juillet de l'an passé, mais d'il y a des centaines et des centaines d'années. L'eau courante, qui mordait la rive, ne l'usait point, et la ligne sinueuse du bord n'avait pas changé de caprices. Les tourbillons légers, les remous se faisaient aux mêmes places ; l'ombre des troncs obliques traversait le courant ; l'herbe ici intacte, ici foulée, avait les mêmes taches, les mêmes brûlures. Vis-à-vis, par delà le fleuve, dans les herbages, une multitude de jeunes gens, sans doute grands et forts, étaient en train de jouer ; mais, si loin, on eût dit de petits enfants. La lumière était cependant si nette que Philippe distinguait, du blanc mat de leurs vêtements, le teint rosé de leurs visages et les reflets du soleil d'avril sur leurs cheveux blonds. Il regarda Tintagel, qui ne disait pas grand'-chose, comme d'habitude, et qui gardait le secret de son cœur ; mais Philippe connaissait le cœur de son camarade aussi bien que les courants contraires de l'eau et les brins d'herbe de la pelouse, et il connut que Tintagel était très content et pénétré d'une émotion douce.

C'eût été une folie de se baigner, par une température si fraîche, dans cette eau qui devait être glaciale, et Philippe, non plus que Rex, ne faisaient jamais de folies : ils étaient trop sages ; l'excès de raison est une des naïvetés de

l'adolescence; plus tard, cela passe. Ils étendirent sur l'herbe pour s'y asseoir les serviettes que Charlie Cox leur avait remises, et ils évoquèrent leurs souvenirs, ils entrèrent en méditation, puisqu'ils n'étaient pas venus ici pour autre chose.

Jamais Philippe ne méditait si commodément et si bien qu'en compagnie de Tintagel : la présence de son camarade inspirait et animait sa rêverie, sans la troubler; et en ce jour solennel comme un anniversaire, en ce lieu où avait commencé proprement sa vie d'Oxford, il la repassa toute et la comprit, ou il crut la comprendre. Elle lui semblait purement spirituelle. Il oubliait tout ce qu'il avait sacrifié ici à la santé, à la matière, et que son corps s'y était développé harmonieusement. Mais il voyait son âme tourmentée, comme un champ de bataille où les idées se heurtaient. Il était le spectateur plutôt que l'acteur du combat, et il en était le prix. Il ne savait pas encore qui des deux, Lembach ou Ashley Bell, usurperait et saurait garder la direction de sa sensibilité, de son intelligence. Il doutait que la lutte fût close. Il craignait qu'elle ne se poursuivît indéfiniment, soumettant sa pensée incertaine, tour à tour séduite par l'un, par l'autre, à un vain rythme d'hésitations et d'alternatives, entre lesquelles très longtemps, à jamais peut-être, il chercherait l'équilibre sans le trouver. Il se

rappelait la parole de l'ennemi : deux philosophies, deux doctrines, opposées diamétralement, à toute question deux réponses, il faut être à gauche ou à droite comme dans les jugements derniers; et Ashley Bell, Lembach, lui semblaient des figures, des symboles vivants de ces deux pouvoirs qui se disputent, depuis l'origine de la pensée, l'esprit de tout homme qui pense.

Voilà ce qui le ravissait lorsqu'il repassait sa vie oxonienne. Les forces idéales qui depuis le jour de son arrivée le déterminaient, au lieu de porter comme dans les anciens mystères des noms communs, portaient des noms propres, des noms humains : ce n'étaient point des entités, mais des personnes, douées d'une sensibilité fine, susceptibles de souffrance et de joie. Les relations qu'il soutenait avec elles avaient toujours été pathétiques et n'avaient pas eu pour seul théâtre les espaces glacés de la raison.

Il pouvait dire qu'il avait ici uniquement vécu par l'intelligence, il pouvait dire aussi justement qu'il y avait uniquement vécu par le cœur. Son histoire présentait un double sens, un sens apparent et un sens mystique; chacune des deux interprétations avait assez de conséquence pour se suffire. Les menus faits de sa vie quotidienne n'étaient peut-être que la lettre d'une réalité plus essentielle, et il en soupçon-

nait bien la signification profonde ; mais qu'avait-il besoin de la pénétrer, et ne faisait-il pas mieux de s'en tenir à cette lettre qui était si aimable ?

Pourquoi nommer de leurs noms redoutables et secrets les puissances qui influaient sur lui, quand il pouvait leur donner le nom de leur baptême ? Pourquoi brouiller les images nettes et familières du vieil homme qui causait avec Charlie Cox volontiers, de son altière fille Florence, des charmants comparses, Billee, Swan, de l'ennemi, Lembach, et surtout de l'ami, Rex Tintagel, semblable aux dieux immortels, dieu du silence, joueur comme un enfant, qui savait faire des vers grecs, et qui ne savait pas traduire en langue vulgaire ses affections ni ses pensées ?

XIII

L'ALLÉGORIE

DU CHEVAL NOIR ET DU CHEVAL BLANC

La journée s'acheva comme toutes les autres journées. Rex et Philippe remontèrent chez eux presque aussitôt après le repas du soir. Philippe, en traversant sa chambre pour aller dans celle de Tintagel qui le précédait, reprit sur son bureau le manuscrit d'*Abijah*, et dit à son camarade :

— Voulez-vous que nous passions la soirée à lire ensemble le drame d'Ashley Bell?

Tintagel répondit encore que cela lui ferait plaisir ; mais comme il retirait en même temps son veston et le lançait à l'autre bout de la chambre, Philippe lui demanda en riant :

— Que faites-vous?

— Je me déshabille et je me couche, dit

Rex avec le plus grand sérieux ; je suis fatigué.

— Ah çà ! dit Philippe, vous ne comptez pas que je vais me coucher aussi, et vous lire, de mon lit, jusqu'à deux ou trois heures du matin, ces trois actes qui m'ont l'air interminables, en forçant ma voix pour que vous m'entendiez? Je réveillerais toute la maison, et certainement on croirait que nous sommes devenus fous.

— Naturellement, je ne pense pas une telle bêtise, répondit Tintagel extrêmement froissé. Mais, ajouta-t-il avec un admirable égoïsme, vous n'avez pas besoin de vous coucher, vous, puisque vous n'êtes pas fatigué. Vous roulerez le fauteuil près de mon lit, afin que je puisse lire par-dessus votre épaule. Nous ne ferons aucun bruit, nous ne réveillerons personne, et on ne croira pas que nous sommes devenus fous.

Philippe ne trouva point d'objections à cet arrangement. Le temps qu'il fit la manœuvre du fauteuil, son camarade était déjà couché. Il adossa le siège au lit, et commença la lecture sans désemparer. Il levait en l'air chaque feuille, et Rex, qui avait la vue longue, pouvait lire, la tête sur l'oreiller. C'est Philippe qui, obligé d'avoir les mains hautes, était dans une position incommode. Il ne laissait pas de prendre un certain plaisir à cette incommodité. Il l'of-

frait à l'Amitié, comme les Chrétiens offrent à Dieu leurs peines les plus banales. Il se demandait seulement combien de temps il y pourrait tenir, et il mesurait des yeux avec inquiétude le manuscrit considérable, au bout duquel il n'espérait pas d'arriver avant la fin de la nuit.

Ce qui l'ennuyait, c'est que, tournant le dos à Rex, il ne pouvait suivre sur son visage les effets de la lecture; et il savait d'autre part que jamais Rex ne prendrait la peine de lui communiquer ses impressions. Il en faisait son deuil. A la dernière ligne de chaque page, il demandait :

— Vous y êtes ?

Et sans attendre la réponse, il tournait la tête, saisissant ce prétexte de regarder le grave et beau visage de son ami. Alors, Tintagel, au lieu de répondre, pour épargner un mot, faisait signe « qu'il y était ».

Cette cérémonie se répéta jusqu'à trois fois, mais pas une fois de plus. Or, les trois premiers feuillets ne contenaient que la liste innombrable des personnages, aux noms baroques. Après le troisième, Philippe, qui par malice avait un peu tardé de tourner la tête, pour forcer Tintagel de répondre et pour entendre le son de sa voix, ne l'entendit point. Tintagel s'était endormi subitement.

Philippe ne put se défendre de rire tout bas.

Quelle preuve nouvelle d'une indifférence absolue en matière de littérature !

« Et quel exemple pour moi ! » se dit-il.

L'irrévérent sommeil de Tintagel ne scandalisait nullement Philippe. Il était d'autant plus porté à l'indulgence, qu'il était porté au sommeil, lui aussi. Rien ne l'eût empêché de différer la lecture à demain, ou de se mettre lui-même au lit pour lire plus à son aise. Il pensa qu'il ne lirait pas deux scènes sans tomber comme Tintagel profondément endormi. Il aurait pu rentrer dans sa chambre et s'asseoir devant son bureau ; il préféra de rester ici et de veiller Tintagel qui dormait. Il fit pivoter le fauteuil pour ne plus lui tourner le dos. Il ne déplaça point la lampe qui éclairait en plein le visage de Rex, et cependant ne le réveillait pas. Puis il redevint l'écolier docile qu'il était plus ordinairement. Il s'interdit de se laisser distraire par son camarade et de le plus regarder, sinon de loin en loin, aux entr'actes. Il concentra toute son attention sur le « drame sublime » d'Ashley Bell. A la vérité, il se méfiait un peu de ce drame : non qu'il fît état des sous-entendus plus ou moins ironiques de Lembach ; mais comment se fût-il intéressé bien vivement à une pièce dont Tintagel n'avait pu parcourir jusqu'au bout, sans succomber au sommeil, rien que la liste des personnages ?

Il eut la grande surprise de se sentir attaché

dès les premières répliques. Le lieu du drame était l'Amérique au temps de la première émigration. Le héros n'était certainement pas cet Abijah Bell, né sous Élisabeth, et qui semblait n'avoir jamais quitté l'Angleterre, mais peut-être son fils aîné, qui avait en effet passé l'Océan, soit qu'il portât, soit qu'Ashley Bell lui eût attribué le même prénom. Toute l'exposition était une peinture si naïve, si probable, des mœurs de ces pionniers, qu'un esprit intelligent et susceptible de sympathie tel que celui de Philippe Lefebvre ne pouvait manquer de s'intéresser à cette humanité singulière — différente — et semblable : car elle était comme dépouillée, réduite à l'essentiel des sentiments éternels et primitifs, et pour tout dire d'un seul mot, humaine.

Ashley Bell, qui avait conservé intactes les archives de sa famille, possédait les plus précieux documents de cette époque reculée ; et Philippe le savait déjà pour les avoir feuilletés avec Florence. Mais Bell en avait tiré une substance que pas un autre n'en eût tirée, surtout pas un écrivain de profession, parce que ces documents n'étaient pas pour lui « objectifs » (comme se fût exprimé Lembach), c'est-à-dire froids, inertes, morts — étrangers ; c'était à proprement parler des souvenirs : il en est d'héréditaires ainsi que de personnels ; c'était des traditions, et pour la première fois Philippe

entendit bien le sens de ce mot, dont on a tant abusé en France depuis quelques années, qu'on a toujours si peu rigoureusement défini. Il comprit, ou plutôt il sentit, la continuité vivante qu'implique une tradition.

Ces documents n'avaient point perdu leur fleur, plus précisément leur atmosphère, qui était encore l'atmosphère même d'Ashley Bell. Ils n'avaient pas seulement pour Ashley Bell une valeur de fait, mais, selon qu'il y appliquait tel ou tel organe de sa sensibilité, un son et un accent, une couleur, ou un parfum. Il avait rendu sensible à autrui ce qui lui était sensible, et sa mise en œuvre poétique n'avait consisté qu'à servir d'intermédiaire entre l'âme de ces temps lointains et les spectateurs ou les lecteurs d'aujourd'hui. Son drame, qu'il faut bien appeler historique, avait cette perspective qui rend les histoires d'autrefois plus attrayantes et plus vénérables ; il avait le caractère actuel et prochain des histoires contemporaines.

C'était les mille détails touchants, amusants, d'une façon d'exister, et de sentir, et de penser, qui n'est plus, ni même qui n'est plus possible, et dont la vérité abolie saisissait encore Philippe, comme cette lumière attardée qui transmet à nos yeux l'image d'une étoile depuis des siècles éteinte. Il songeait invinciblement au « *Vous y croirez être vous-même* » de La Fontaine. Bell avait pu sans doute accomplir ce

miracle d'illusion parce qu'il l'avait fait à son insu, sans y penser ni sans le faire exprès, parce qu'il n'aurait pu faire autrement.

Dès les premières scènes, Philippe avait le plaisir de retrouver des figures d'hommes et de femmes, qu'il avait rencontrées déjà dans les carnets et dans les lettres d'Ashley Bell. Le costume, les mœurs, simples et brutales, n'étaient point pour lui d'une entière nouveauté, ni le décor, si changé depuis que les immenses cités américaines se sont édifiées dans les solitudes : l'aspect ancien des États, qu'il ne pouvait naturellement connaître que par ouï-dire, ne lui était pas moins familier que l'aspect moderne, qu'il aurait pu connaître de ses yeux et qu'il ne connaissait aussi qu'indirectement.

Mais, ensuite, il fut déconcerté. Ashley Bell, qui dans ses poèmes ou ses discours était Ashley Bell, et rien de plus ni rien de moins, qui ne ressemblait à aucun autre homme qui eût jamais passé à la surface de la terre, Ashley Bell n'avait pas à beaucoup près cette originalité absolue, dès qu'il se soumettait aux lois du drame. A vrai dire il ne s'y asservissait point, ou mieux il n'acceptait aucune règle, mieux encore : il les ignorait toutes. Philippe ne se souvenait d'aucun drame shakespearien plus libre et moins ordonné ; il ne trouvait dans *Abijah* nulle trace de composition ni d'art. En revanche il y surpre-

nait des imitations, et de quels fâcheux modèles! des emprunts, des plagiats.

Bell, qui ne s'intéressait à rien de mondain ni de social, était cependant un amateur de théâtre. Démocrate sincère, véritable homme du peuple, qui n'avait pour camarades que des gens de la plus basse plèbe, il aimait justement le genre de théâtre qui plaît à ces gens-là. Durant les périodes de sa vie où il habitait les cités, chaque soir il allait avec un de ses compagnons préférés, ou bien seul, entendre — au paradis — quelque mélodrame de fabrication américaine, plus souvent une traduction de mélodrame français. Pour « faire une pièce », il avait tout naturellement adopté, et cette fois encore à son insu, les procédés des auteurs de ces mélodrames, leur style, qui s'était combiné bien bizarrement avec son propre style, énumératif et verbeux, avec son vocabulaire cosmopolite. Il n'avait pu s'empêcher de créer des personnages vivants, réels, mais il les avait mêlés à une fable puérile et absurde, toute en péripéties et en rebondissements, il leur avait prêté un langage qui faisait continuellement songer aux *Pirates de la Savane*. Philippe eût préféré de songer au moins aux romans de Fenimore Cooper ; il eût préféré de ne songer qu'à Ashley Bell.

Le plaisir de curiosité qu'il avait éprouvé d'abord, et ensuite la déception, d'ordre pure-

ment littéraire, l'avaient assez longtemps diverti de l'objet que lui proposait Lembach en lui faisant lire *Abijah*. Le disciple de l'Antéchrist voulait démontrer à Philippe Lefebvre, par l'argument de cette pièce, que Bell était chrétien sans le savoir, ou que du moins il hésitait déjà au seuil de l'Évangile. Lorsque Philippe se ressouvint des paroles de Lembach, il crut à une plaisanterie de goût allemand : on n'aperçoit pas du premier coup la tendance chrétienne dans un mélodrame du boulevard du Crime. Il prit garde cependant, lorsqu'il dirigea de ce côté son attention, que tous les personnages d'*Abijah* étaient profondément pénétrés et comme imprégnés d'esprit chrétien. Les croyants les plus convaincus ne sauraient plus, aujourd'hui que le doute les environne de toutes parts et les assiège, être religieux à ce point ni de cette façon. La religion n'est plus à même d'assurer une relation et une communication perpétuelles, pratiques, entre l'âme et le Dieu, entre l'infini et le fini, entre le mystère et la réalité. Les personnages d'*Abijah* n'avaient pas des moments de conscience religieuse, et d'autres moments où leur conscience demeurait à part de la religion : tous leurs actes, leurs gestes, leurs moindres pensées, supposaient pour ainsi dire leur foi. Ils la confessaient implicitement par les mêmes mots qu'ils affirmaient leur existence ; et comme le verbe

« être » est contenu dans tous les verbes qui signifient un état ou une action, tous les verbes de leur langage contenaient le verbe « croire ».

Ces braves gens poursuivaient avec l'Éternel une conversation qui ne languissait jamais. Ils le trouvaient tellement simple que Philippe le trouvait aussi tout simple. Ashley Bell les avait peints tels qu'ils étaient : comment Philippe lui eût-il reproché son exactitude? Sur quel indice eût-il soupçonné que le poète insinuait des opinions personnelles par la bouche de ses héros? Abijah et les autres n'avaient aucun intérêt plus pressant que celui de leur liberté de conscience. C'est pour la garantir, et non par esprit de conquête ou d'aventure, qu'ils avaient abandonné le sol natal, traversé l'Océan, et pris pied sur une terre nouvelle. Ils étaient puritains et sectateurs de William Penn. Ils observaient à la rigueur sa discipline scrupuleuse, bien que le scrupule semble presque une anomalie chez des êtres si élémentaires et si droits, incapables d'angoisse morale, et que ces quakers ne justifiassent guère leur nom, qui signifie « trembleurs ». Miss Florence Bell les avait parfaitement définis, quand elle avait dit que les trois qualités primordiales de ses ancêtres (qui leur ressemblaient) étaient la santé physique, une vertu sévère et la longévité. Florence mettait la santé, la vertu et la longévité sur le même plan. Il fallait, encore une fois, que

Bell fît leur portrait fidèlement, ou bien il n'avait qu'à choisir d'autres personnages. Les sentiments qu'il leur attribuait n'engageaient point lui-même ni sa signature. Son œuvre, pour répéter encore l'épithète favorite de Lembach, était objective.

Les vues de l'Allemand n'étaient cependant point si fausses, et Philippe en dut convenir, lorsque, poussant sa lecture plus avant, il commença d'apercevoir l'ensemble de l'œuvre. Il reconnut alors qu'elle avait un sens mystique, ou symbolique, et le pénétra sans peine : il a l'esprit assez délié ; mais un esprit moins délié n'aurait pas eu beaucoup plus de peine à entendre le symbolisme de Bell, qui était élémentaire. Le grand poète illettré avait voulu être une fois par hasard ésotérique, et il manquait particulièrement d'ésotérisme. L'idée maîtresse du drame pouvait être confuse, mal déterminée : elle n'était point subtile ni insaisissable. Ce qui eût au besoin facilité la tâche de l'interprète, c'était, ici encore, des analogies un peu trop naïves avec d'autres œuvres connues et universellement commentées. Ici, il va de soi que Bell n'empruntait plus aux fournisseurs du boulevard du Crime : il empruntait surtout aux Allemands ; ce fut pour Philippe une blessure. Dans ce drame, dans ce « mélo », conçu comme *les Pirates de la Savane,* Philippe Lefebvre avait la stupeur de découvrir main-

tenant on ne sait quel gauche wagnérisme.

Ce n'était point sans doute un Grâal que le héros Abijah devait conquérir, c'était une patrie nouvelle et vierge, une terre promise (d'ailleurs, symboliquement, ces deux objets, ces deux prix du désir et de l'effort pourraient être assimilés). Mais Abijah, comme Parsifal, n'était digne de triompher que parce qu'il était simple et parce qu'il était pur. Sa simplicité et sa pureté faisaient ensemble son mérite et sa force. Comme Parsifal, il pensait manquer le but par suite de tentations. Il avait affaire à une Kundry de qualité inférieure, à une femme fatale ; et il se tirait de cette épreuve à peu près de même, en dernière analyse, que Parsifal échappe aux prestiges de Klingsor. L'héroïne médiocre faisait pénitence au dénouement, comme Kundry, elle avait la même folie de « servir », et elle était réhabilitée, selon l'éthique d'Alexandre Dumas fils. Philippe ne pouvait point s'étonner que, dans un drame d'Ashley Bell, l'amour à la fin arrangeât tout ; il s'étonnait davantage que l'œuvre entière fût à la louange de la chasteté, vertu qu'il avait sujet de croire qu'Ashley Bell considérât fort peu.

Mais voici une surprise encore plus forte et qui achevait de le désorienter. Autant les œuvres impures d'Ashley Bell étaient saines, autant celle-ci, qui exaltait la vertu de pureté, était alarmante, morbide et, au sens le plus

général où les Anglais prennent ce mot, hystérique. Les violences et les meurtres qui la tourmentaient, mêlaient à l'odeur de la chair celle du sang. Bell, dont la sensualité ingénue ne péchait ordinairement que par excès, semblait ici en proie à des crises de sadisme mystique et d'une tendresse pervertie. Philippe en ressentait une gêne insupportable, et lui que n'effarouchaient pas devant témoins les propos les plus hardis de son maître, il ne pouvait sans honte écouter dans la solitude et dans la nuit cette voix qu'il ne reconnaissait plus. Il était seul, puisque Tintagel dormait. Il se demanda pourtant si ce n'était pas la présence de Rex, même endormi, qui inquiétait sa pudeur trop délicate. Il leva les yeux, et ne put voir son camarade sans éprouver une fois de plus ce sentiment de noble sérénité que Rex lui communiquait toujours, et en même temps cette tendresse un peu secrète qui donnait à leur sourire, dès qu'ils se regardaient, une expression de malice.

Malgré ce réconfort, il soupira, et comme il venait d'achever sa lecture, il posa sans bruit le lourd manuscrit sur une table, il s'approcha de la fenêtre. Le jour paraissait, l'aube, encore d'une pâleur mate, promettait d'être bientôt splendide. Mais Philippe, qui se rappelait tant de levers avant l'aurore pour aller jouer ou faire une grande promenade, tant de réveils joyeux

comme le chant du coq, trouva cette aube-ci, qui n'était point belle, mélancolique, parce qu'elle venait avant le sommeil et terminait une nuit blanche. Il laissa retomber le rideau pour ne plus la voir et garder la lampe allumée. Il reprit place dans le fauteuil. Ses yeux se fixaient encore sur Tintagel, sa pensée était loin. Il méditait.

Il était triste, et il n'ignorait pas le motif de sa tristesse. Pour la première fois il venait de lire une œuvre d'Ashley Bell, avec des sentiments de curiosité, et même d'admiration, mais sans être, dès les premiers mots, dominé, possédé par le Maître, sans perdre le contrôle de soi et la faculté de critique. Il venait de vivre quatre heures avec la pensée de Bell, et il avait réservé l'indépendance de sa propre pensée, il était resté sur son quant-à-soi.

Il ne pouvait se dissimuler la gravité de l'accident, c'était une espèce de brouille, de rupture, — un désastre! Cela lui faisait une peine affreuse. Cela l'humiliait de songer que sa belle vie d'Oxford avait ce dénouement, qu'il faudrait, au retour, l'avouer à ses autres amis, à André Jugon, — ou trahir la vérité. Il aurait souhaité de tout son cœur que cette mésintelligence entre lui et Ashley Bell ne fût pas irréparable.

Mais d'abord, qui lui prouvait qu'elle n'était pas imaginaire? Il eût rougi de l'imputer à la

déception d'ordre littéraire que lui avait causée la lecture d'*Abijah*; d'autant qu'il repassait les souvenirs de cette lecture toute fraîche, et il apportait bien des tempéraments à sa critique. L'œuvre choquait son goût et toutes ses préférences classiques, mais il se fût jugé petit esprit, si pour cette raison d'école il en avait nié les beautés évidentes, — sublimes, comme disait ironiquement — justement Lembach. Non, il ne les niait pas, il n'était pas étroit ni superstitieux, et la seule cause de sa résistance était ce christianisme latent de Bell, qui pourtant n'aurait pas dû le surprendre, puisqu'on l'avait prévenu. Le seul auteur du malentendu était Ashley Bell lui-même, ennemi des religions positives, qui s'était démenti et renoncé.

« C'est lui qui m'a trompé! » disait Philippe.

Il ne lui pardonnait pas cette infidélité de l'esprit. Il était enflammé de colère, d'une sainte colère, dont la fureur l'étonna. Il se demanda s'il ne manquait pas aux règles de la mesure et de l'élégance, si son hostilité contre la religion des femmes, des enfants et des esclaves ne tournait pas à une sorte d'anticléricalisme, plus digne d'un politique de province que d'un intellectuel de son rang. Ce doute l'humilia encore profondément. Il était consterné. Il jeta un regard d'envie à Tintagel, et songea combien son camarade était heureux d'appartenir à une

race où les jeunes gens ne se posent même pas ces questions qui torturent les Philippe Lefebvre.

— Aussi, murmura-t-il, lui, il peut dormir !

Il ajouta, sur un ton moins romantique, et en bâillant de toutes ses forces :

— J'en ferais bien autant.

Il reprit le manuscrit d'*Abijah* et s'en alla vers sa chambre. Sur le seuil, il tourna la tête, et il eut l'enfantillage de murmurer :

— Bon matin, Rex.

Mais sa pensée, presque trop agile, ne touchait jamais la terre que pour prendre un nouvel élan. Brusquement, il se dit :

« Qu'est-ce donc qui m'étonne ? Avais-je attendu cette lecture pour remarquer la parenté de l'Évangile et des doctrines d'Ashley Bell ? Mais non, je l'ai remarquée çent fois ! »

Son cœur battit avec force. Il pressentait la transaction amiable qui allait lui permettre de se réconcilier en intelligence avec son maître. Il vit au même instant le premier rayon du soleil matinal se glisser entre les deux rideaux, qu'il avait laissés retomber, mais sans les joindre. Il reconnut l'aurore de ses anciennes journées, abîme d'éblouissement, matin des matins !

Il pensait :

« Ce n'est pas l'esprit de l'Évangile qui me rebute, c'est le dogme de l'Église. Je ne puis

pourtant pas exiger d'Ashley Bell plus d'irréligion que de moi-même ! »

Il se rappela encore la parole de Lembach ; mais, cette fois, elle se retourna contre l'ennemi : « Être à gauche ou à droite, comme dans les jugements derniers... » Pouvait-il rester à gauche avec Lembach, lorsque le grand Ashley Bell, vis-à-vis, lui ouvrait les bras ? Il s'y jetait ; et ce n'était peut-être pas sa raison qui l'y avait poussé ; mais le tentateur, aujourd'hui victime de ses propres embûches, ne lui avait-il pas dit un jour : « Les philosophies ne sont que des inclinations de la sensibilité » ? Eh bien, Philippe suivait l'impulsion de son cœur ; et il quittait Lembach et ceux qui sont à gauche, il allait retrouver à droite Ashley Bell, et passait condamnation sur ceux des autres élus dont il ne se souciait point.

La lutte qui se poursuivait encore au plus intime de sa conscience le passionnait à tel point qu'il n'en souffrait plus. Il ne se sentait pas déchiré. Il disait seulement :

— C'est toujours l'allégorie de *Phèdre*, le cheval noir et le cheval blanc.

Il prit le volume de Platon où était ce dialogue qu'il chérit entre tous. Il trouva la page, le passage, lut quelques lignes, et dit en souriant :

— C'est cela... si l'on veut. En somme, cela n'a aucun rapport.

Mais il revint s'asseoir près du lit de Rex, et il continua de lire :

« De ces deux chevaux, disons-nous, l'un est bon, l'autre point. Mais en quoi consiste la vertu de celui qui est bon, le vice de celui qui est vicieux? Nous ne l'avons pas expliqué : maintenant il faut le dire.

« Le premier donc a de plus beaux aplombs, sa forme est régulière, ses articulations nettes ; il tient haut la tête, il a les naseaux légèrement recourbés, il est blanc, avec des yeux noirs ; amoureux de l'honneur avec pudeur et retenue, ami de la gloire véritable, il obéit sans qu'on le frappe au commandement et à la parole. L'autre est tortu, épais, ramassé, difforme ; son encolure est épaisse et courte, ses naseaux camards ; il est vaniteux sans mesure ; ses oreilles velues sont sourdes ; il n'obéit, et en regimbant, qu'au fouet et à l'aiguillon... »

Le sommeil peu à peu gagnait Philippe, et il confondait les images. Le cheval noir, la mauvaise bête vicieuse et insolente, qui pousse en avant avec effronterie et ronge son frein, c'était Lembach. Le cheval blanc, ami de la gloire et de la pudeur, qui tire vers le ciel tandis que l'autre tire en bas, était-ce Ashley Bell, était-ce Rex Tintagel? Il ne savait plus, il sommeillait. Il avait un sentiment, vague, de victoire. Quel combat avait-il donc combattu? Quel grand combat, qu'on peut appeler vrai-

ment olympique? Il goûtait ensemble toutes les joies que procure la sagesse humaine, et celles que procure la divine folie. Il rêvait que son âme ailée l'emportait; « car la vertu des ailes est d'enlever ce qui pèse, jusqu'aux régions supérieures où habite la race des dieux ».

XIV

LE PARADIS PERDU

Il s'était abattu au travers du lit de Tintagel : il dormait avec une espèce de rage et une fureur de rattraper le temps perdu ; son souffle, régulier d'ordinaire et lent, était saccadé, court, précipité. Hypnos, dieu du sommeil, à qui les Anciens attribuaient le visage d'un très jeune homme, est de tous les immortels le plus puissant sur les hommes en effet jeunes et qui se portent bien : le divin Platon n'est pas de force à lutter contre lui.

Tintagel dormait lui-même de si bon cœur que la secousse et le coup qu'il reçut de la chute de son camarade sur lui, ne le fit pas seulement tressaillir ; et il ne se réveilla que longtemps après, lorsque l'aiguille de la pendule marqua précisément l'heure où il avait coutume de se réveiller.

Il fut stupéfait de voir que Philippe était tombé sur lui, et comme ce poids l'étouffait, à la lettre, fit d'abord un geste fort brutal pour s'en débarrasser. Mais, aussitôt après, il prit peur et s'écria :

— Êtes-vous malade ?

Philippe ouvrit les yeux, et, après une seconde d'étourdissement, recouvrant sa lucidité, partit d'un grand éclat de rire.

— Êtes-vous réellement fou ? dit Rex, que cette nouvelle hypothèse n'effrayait plus, mais scandalisait.

— Non, répondit Philippe, je mourais de sommeil, et je dois m'être endormi tout d'un coup, en lisant.

— Je pense, moi aussi, dit Rex avec dignité.

Philippe rit de plus belle.

— Vous vous êtes endormi à dix heures un quart, et moi à cinq heures du matin. Ah ! vous n'en avez pas lu bien lourd, du drame d'Ashley Bell !

— Je préfère, dit Rex, que vous me le racontiez.

— N'y comptez pas, dit Philippe, c'est une pièce trop embrouillée... En somme, c'est une très mauvaise pièce, toute pleine de beautés sublimes... Mais j'avais fini de la lire depuis très longtemps lorsque je me suis endormi. (Il ramassa par terre le volume de Platon.) J'étais allé chercher *Phèdre* dans ma chambre, pour

relire l'allégorie du cheval noir et du cheval blanc... Vous vous rappelez cette allégorie ?

— Naturellement, je me la rappelle, dit Tintagel toujours avec dignité, et comme si, à chacune des répliques de son camarade, il eût pris la mouche.

Mais Philippe le regarda bien dans les yeux, et lui dit aussi simplement qu'il lui eût demandé l'heure ou la température :

— Rex, croyez-vous qu'après notre mort nos âmes auront encore des ailes, qui nous emporteront vers les régions supérieures où habite la race des dieux ?

Rex lui repartit avec la même simplicité et un imperturbable sérieux :

— Naturellement, Philippe, je le crois, puisque nous sommes ordonnés et sages, maîtres de nous, et que nous avons réduit le vice en servitude, et que nous avons remporté le prix de l'un des trois combats que l'on peut appeler vraiment olympiques. Philippe, qui mériterait des ailes, sinon moi et vous ? La loi ne permet pas que celui qui a déjà commencé le voyage céleste soit exilé de nouveau, parmi les ténèbres, sous la terre.

Ils se turent, comme ils faisaient chaque fois qu'ils pensaient à l'unisson, et que toute communication verbale de leur pensée était donc superflue. Tous deux avaient une haute conscience de leur mérite transcendant, de leur

absolue pureté, et la même certitude de leur assomption après la mort qu'un chrétien a de son salut éternel.

Cependant une soudaine tristesse accabla Philippe, une angoisse affreuse l'étreignit, l'idée lui vint, sans cause, que la félicité présente finirait un jour, demain peut-être, ou aujourd'hui. Il appela à son aide la chimère de l'éternel retour : elle fut cette fois sans efficace. Il souffrait si cruellement qu'il souhaitait mourir, — mourir, peut-être pour avoir plus tôt des ailes. Puis, de même sans cause, ce nuage se dissipa. Philippe redevint bruyant et gai, courut à sa chambre, où il se mit à faire sa toilette en chantant. Rex faisait de même, et pensait — comme si souvent ! — qu'il leur était arrivé un grand bonheur.

Philippe Lefebvre avait le même sentiment, et cependant l'angoisse, qui tout à l'heure le gênait, durait encore ; mais elle était devenue toute physique, et sa conscience s'y trompait. Ce n'était plus qu'un peu d'oppression, le souffle moins ample, les symptômes — organiques — d'une préoccupation, mais d'une préoccupation sans objet. Lorsque, tenant par l'épaule Tintagel, il entra dans la salle à manger pour le déjeuner de neuf heures, il eut un battement de cœur. Pourtant il ne se doutait pas que ce fût, sous cette forme matérielle, le pressentiment de cette nuit qui lui revînt, pressentiment,

qu'il avait oublié, d'une fin prochaine de son bonheur au moment même qu'il en atteignait le sommet. Il se doutait encore moins que cette invraisemblable fin brusquée fût à la minute de se produire, quand il entrait dans la salle à manger en tenant fièrement son camarade par l'épaule.

Tous les hôtes de Paumanock étaient déjà descendus à table. Rex et Philippe s'excusèrent d'être légèrement en retard; puis ils firent le tour des convives en souhaitant à chacun le bonjour et en leur serrant la main, selon l'ordre des préséances. Ils commençaient naturellement par miss Bell, et ensuite allaient saluer le Maître; mais Philippe avait dès longtemps pris l'habitude de serrer d'abord la main à lord Swanage et à Billee Liphook, et en dernier lieu seulement à Lembach, qui était de beaucoup leur aîné. Il crut remarquer que l'Allemand était ce matin plus que jamais gonflé de son importance et semblait provoquer les questions. Il n'en posa point, et cette attitude de Lembach lui déplut. Mais rien ne pouvait lui déplaire ou lui plaire bien fortement, parce qu'il avait surtout grand'faim, et à son âge, cette sensation prime toutes les autres.

Il gagna sa place, qui était près de Tintagel, et y trouva son courrier posé à côté de son couvert : c'est ainsi qu'à Paumanock-house, on faisait chaque jour la distribution. Philippe

avait pour sa part un journal de France, et une seule lettre, où il reconnut l'écriture d'André Jugon. Il l'ouvrit, avec la permission de miss Florence ; mais il vit qu'elle avait huit pages, et la remit dans l'enveloppe sans même parcourir les premières lignes ; il glissa l'enveloppe dans sa poche et, instinctivement, leva les yeux sur Lembach. La physionomie de l'Allemand était si singulière que Philippe se dit :

« Il sait donc ce qu'il y a dans la lettre d'André ?... Mais quelle bêtise ! Comment le saurait-il ? »

N'importe : cette lettre, maintenant, semblait à Philippe mystérieuse, et il regrettait de ne l'avoir pas lue. Il ne pouvait pas la retirer de sa poche, pour de sottes raisons de convenance ! Il s'irritait : son déjeuner en fut gâté, et lui parut n'en pas finir, quoique fort bref.

Si impatient qu'il fût de quitter la table, Lembach, plus tôt que lui, se leva et disparut. Il remarqua encore cette *disparition*, qui le troubla. Enfin, il se leva lui-même, sortit, et Tintagel le suivit. Tintagel le suivait toujours, et n'avait pas lieu de faire autrement aujourd'hui ; mais Philippe semblait chercher à s'échapper, et Rex était obligé de le poursuivre. Chose curieuse, cette poursuite n'importunait pas Philippe : il cherchait à s'échapper, et il était heureux de n'y pas réussir. Il avait besoin de Rex, en son angoisse.

D'ordinaire, il remontait d'abord dans sa chambre, pour lire son journal ou ses lettres. Cette fois, il alla dehors, sur le boulevard. Comme Rex l'accompagnait, il ne lut pas encore la lettre d'André, et partit au pas de promenade, sans but, cependant vers le Parson's Pleasure et la Mésopotamie. Ils ne disaient rien, ni l'un ni l'autre. Arrivés près du bathing place, Philippe dit en souriant, et en imitant par plaisanterie l'accent des loueurs de bateaux à Henley ou à Maidenhead :

— *Boat, Sir?*

— *Yes,* fit Tintagel.

Ils entrèrent dans le garage et y choisirent un bateau, et le poussèrent à la gaffe, en remontant le courant, jusqu'à une petite anse que réservait le saillant d'une souche très ancienne. Les branches entrelacées des arbres formaient au-dessus de leur tête un berceau. Après s'être amarrés, ils s'étendirent côte à côte au fond de la barque. Alors, Philippe tira de sa poche la lettre d'André Jugon et se mit à lire. Il avait bien soin de la tenir de façon que Rex n'eût qu'à tourner le visage pour la lire en même temps. Tintagel lui sut un gré infini de cette charmante délicatesse d'amitié, mais n'eut garde d'en profiter ; car il n'était pas moins discret que son ami n'était délicat.

Dès les premiers mots de la lettre, Philippe y remarqua une agitation qui lui semblait cor-

respondre à ses pressentiments et, avant même de leur assigner un objet, les justifier. Il sut à quoi s'en tenir avant de tourner seulement la première feuille. André Jugon n'usait pas des procédés dilatoires de madame de Sévigné ; il ne savait pas ménager les nouvelles à effet. Sa nouvelle était un incident de frontière, peut-être un *casus belli* entre la France et l'Allemagne. Cette perspective ne l'effrayait aucunement et ne lui causait qu'une émotion bien naturelle. Philippe Lefebvre aperçut fort bien que son ami ne sentait déjà plus, si l'on peut dire, individuellement, mais traduisait dans cette lettre des sentiments collectifs et unanimes. Il devina, à travers la lettre d'André Jugon, que toute la France était excitée, et en train. Quant à André lui-même, ce qu'il voyait de plus clair en tout ceci, c'est que Philippe, qui devait rejoindre son corps le deuxième jour de la mobilisation, serait obligé de quitter Oxford précipitamment. Ce retour avancé, inespéré, le comblait de joie, bien qu'il n'en dût sans doute profiter qu'entre deux trains ; car il savait qu'au cas d'une déclaration de guerre, la classe dont il faisait partie serait appelée sur-le-champ. Mais le retour de Philippe était, visiblement, celle des conséquences d'une guerre possible à quoi il attachait la plus grosse importance.

Une préoccupation si puérile, mais si flatteuse, ne pouvait déplaire à Philippe : la nou-

velle même, la nouvelle à effet d'André Jugon ne lui fit aucun effet. Si depuis sa première enfance il s'était habitué à croire qu'il ferait un jour la guerre, et que peut-être il mourrait pour sa patrie, l'échéance toujours retardée de cette guerre l'avait à la longue blasé. Il la croyait certaine, inévitable, théoriquement : dès que l'on en parlait comme d'une réalité prochaine, il cessait d'y croire. Il avait, presque chaque année, entendu dire : « Nous aurons la guerre au printemps. » Pourquoi cette prédiction, chaque fois démentie, se fût-elle accomplie cette année? L'incident paraissait grave : un commissaire français avait été attiré dans un guet-apens et les Allemands ne le lâchaient point. Mais Philippe se souvenait de tant d'autres incidents de frontière qui n'avaient pas eu de suite! Il ne pouvait pas croire que celui-ci en eût davantage... — Ce n'était pas tant ces raisons raisonnables qui l'empêchaient d'ajouter créance à la lettre d'André Jugon, et même de la bien comprendre.

Il était couché au fond d'un bateau plat, il regardait à la renverse le ciel entre les branches entrelacées. La rivière était déserte, l'eau semblait arrêtée, et seules en décelaient la fuite lente de grandes herbes parallèles qui d'amont en aval s'étiraient. Tintagel était étendu auprès de Philippe. Ils ne se parlaient point, afin de

ne pas rompre l'enchantement de ce calme. A peine rêvaient-ils, et dans leurs âmes arrêtées comme l'eau, les pensées vagues, nonchalantes, étaient comme ces ombres d'herbes que le courant invisible couchait. Comment la lettre d'André Jugon, parmi ces choses, eût-elle fait impression à Philippe ? Elle n'avait proprement aucun sens. Dans l'éden en miniature de la Mésopotamie, Philippe avait pu entendre Ashley Bell parler de la guerre, il en avait pu lui-même parler, mais c'était une dispute d'école, de la philosophie, des mots ; cette voix qui maintenant venait lui dire : « Tu vas peut-être demain, peut-être ce soir, être exilé du Paradis, et vingt-quatre heures plus tard tu seras changé en soldat », cette voix jetait une note si aigre et si fausse qu'il en était presque choqué, du moins il n'en était pas ému.

Il dit à Rex, d'un ton sarcastique :

— Vous avez vu ce que me raconte mon camarade de Paris ? (Il feignait toujours de croire que Tintagel avait lu la lettre d'André par-dessus son épaule.)

Tintagel fit un signe de négation. Philippe lui tendit la lettre et il la lut fort lentement, d'abord parce qu'il le fit en conscience, et aussi parce qu'il ne lisait pas très couramment le français. Il parut, malgré son habituelle impassibilité, plus alarmé que Philippe : ce n'est point qu'il crût davantage à la guerre ; il ne

croyait pas non plus au départ de Philippe, mais il ne pouvait souffrir que l'on en parlât et il ne voulait même pas y penser.

Sa contrariété fut si forte qu'il ne goûtait plus le charme de l'ombre et de la rivière. Philippe sentit son impatience et, comme d'habitude, prévint son désir sans faire mine de le deviner. Ils ramenèrent, vite, la barque au garage, et retournèrent à pied, en hâtant le pas, jusqu'à Paumanock-house. Mais ils n'y entrèrent point, suivirent le South Park Walk, et comme ils étaient déjà loin de la maison, Philippe, faisant halte un moment, dit à Rex :

— Où allons-nous?

— En ville, répondit Rex, chercher les journaux de Londres qui doivent être arrivés.

Philippe ne refusa point de faire une chose si raisonnable ; mais il eut un petit accès de lâcheté qu'il n'avoua pas à Tintagel. La presse de son pays ne lui inspirait aucune confiance, la presse anglaise lui inspirait une confiance aveugle. Il savait que, si les journaux de Londres inclinaient à croire la guerre probable, il commencerait de le croire lui-même : il eût préféré de n'être pas déterminé si tôt dans un sens ou dans l'autre, et d'attendre encore.

Malheureusement, le *Daily Telegraph* et le *Times* lui suggérèrent cette croyance dont il ne se souciait pas. Il y trouva de plus un rapport

circonstancié de l'incident, qui lui parut grave : la provocation était évidente. Il garda bien de demander à Tintagel : « Qu'en pensez-vous? » Tintagel pensait exactement comme Philippe, et ils revinrent tous deux en silence. Comme ils traversaient Carfax, ils virent un hansom qui filait vers la gare et sur lequel était chargée une malle. Cette rencontre n'était point surprenante à l'heure d'un train ; mais Philippe aurait juré que dans le hansom il avait reconnu au vol Lembach. Il ne le dit point à Tintagel et ne lui demanda point encore : « L'avez-vous reconnu? » Mais ils se regardèrent, Tintagel avait un air effaré, et ce fut précisément comme si Philippe Lefebvre eût posé la question et reçu la réponse.

Alors, toujours sans se donner le mot et rien que par l'effet de leur unanimité coutumière, ils hâtèrent le pas, rentrèrent à la maison, et montèrent ensemble droit à la chambre de Lembach. Ils la trouvèrent vide et en désordre, le lit défait, les meubles bousculés, la commode, l'armoire, ouvertes, vides. Ils échangèrent de nouveau un regard, et Philippe dit seulement :

— Je suis bien aise qu'il soit parti à l'improviste et sans pouvoir me dire adieu.

Mais ce départ brusque lui causait une sorte de malaise. Des souvenirs de son enfance lui revenaient, des choses que lors de l'autre guerre il avait ouï dire des Allemands, qu'il n'avait pas

toujours très bien comprises, qui l'avaient troublé d'autant plus. Il les supposait tous agents d'une police secrète, émissaires d'un pouvoir occulte, qui écoutaient aux portes et passaient à travers les murailles, comme les espions du Conseil des Dix dans *Angelo tyran de Padoue.* Ce romantisme de qualité un peu inférieure lui remettait en mémoire la comparaison, d'un romantisme plus relevé, qu'il avait faite naguère entre Lembach et le démon acolyte du docteur Faust. La disparition du ténébreux personnage ne pouvait point manquer de lui rappeler son apparition, également subite et surnaturelle, un jour, à la bibliothèque bodléienne. Il ne se dit point en termes exprès que Lembach (sans doute ancien volontaire d'un an et officier de réserve) devait avoir reçu un ordre de mobilisation, ou, certain que la guerre éclaterait, l'avoir prévenu ; mais telle était au fond sa pensée ; et c'est quand il vit ces traces d'une fuite, le désordre de cette chambre abandonnée, que ses derniers doutes s'évanouirent.

Si Philippe se fût à ce moment trouvé sur le sol de la patrie, il est probable que sa certitude de la guerre eût pris les couleurs de l'espérance et du désir. Peut-être son héroïsme latent ne se fût-il pas encore déclaré, ni même son enthousiasme, mais il eût été excité violemment, il eût senti le premier appétit du danger, du risque, avec quelle fierté, quelle sombre

joie! Quel transport d'échapper soudain à la banalité des jours, pour vivre des jours incontestablement historiques! Mais surtout, l'attention de sa conscience eût redoublé. Il eût été curieux, passionnément curieux et impatient de voir comment il se tirerait de cette épreuve, quelle figure il allait faire dans une épopée. Voilà ce qu'il aurait dû sentir! Il ne le sentait point et il en était mortifié.

Il se demandait :

« Serai-je obligé, ainsi que Lembach, de quitter Oxford ce soir ou demain? Ou bien cette alerte, comme tant d'autres, n'aura-t-elle point de conséquence, et après quelques heures de tremblement aurai-je la joie folle de pouvoir demeurer ici, d'y pouvoir demeurer tant qu'il me plaira, tant que m'y attachera mon cœur? »

Mais il était honteux de se tenir à un point de vue si personnel, si médiocre, et de rapetisser le tragique dilemme de la guerre ou de la paix. Cette joie même de demeurer, il ne savait plus s'il la souhaitait : il la pressentait diminuée par une sorte de déception. Il ne souhaitait pas non plus la guerre, comme il eût fait peut-être, certainement, s'il eût respiré à cette minute l'air de France. Il était mécontent de lui-même, et il s'en prenait aux autres, à tout ce qu'il aimait le mieux ici, à Ashley Bell, à Tintagel. Quel que dût être l'événement, il en était d'avance

désespéré. Il aurait voulu oublier, ne plus penser, il voulait du moins ne pas parler.

Avec Tintagel, qui parlait toujours si peu, se taire n'était pas difficile ; mais il redoutait ce que ne manquerait point de dire Ashley Bell, et s'il avait pu inventer un prétexte, il ne serait pas descendu à l'heure du lunch. Contre toute vraisemblance, Ashley Bell ne dit rien, ni personne. Il ne fut pas plus question de la guerre que s'ils n'avaient pas lu les journaux. Swan et Billee en effet ne les lisaient point ; mais Bell? mais Florence? Et ils ne dirent pas un mot! Ils ne firent pas même allusion à l'absence de Lembach. Les deux plus jeunes hôtes de Paumanock-house, qui peut-être ne s'étaient pas aperçus de cette absence, ne demandèrent aucune explication. Des propos sur la guerre eussent importuné Philippe, le mutisme l'offensa : on ne prenait point part à son souci? On n'attachait aucune importance à cette chose formidable qui l'intéressait directement? Après le repas, il sortit avec Tintagel. Celui-là du moins le comprenait, celui-là seul.

Ils se promenèrent, ils crurent se promener au hasard ; mais leurs pas malgré eux les conduisaient vers tous les lieux que Philippe avait le plus aimés, que Rex avait mieux aimés depuis que Philippe était son camarade. Philippe continuait de n'avoir aucune idée claire, mais il avait le sentiment qu'il faisait des visites d'adieu.

Il était en deuil, toujours prêt aux larmes, pour rien, pour un jeu de lumière, un souffle, un frisson des arbres, une feuille chassée par le vent sur la surface de l'eau, arrêtée au terme de sa course brève par les brins d'herbes de la berge. Ils retournèrent à la ville à l'heure où y arrivent les journaux de France, et ils en achetèrent deux, afin de pouvoir lire en même temps sans que Rex fût obligé de lire par-dessus l'épaule de Philippe ; car il s'agissait aujourd'hui de choses trop sérieuses.

Il est vrai que Tintagel, qui déchiffrait à peine le français, aurait pu se dispenser de faire une version aussi lente que pénible, et attendre ce que lui dirait Philippe, mais il croyait, en se comportant ainsi, témoigner à son camarade trop peu de sollicitude. Il se jeta donc par politesse sur un journal français ; il n'était pas au milieu de la première colonne, que Philippe avait déjà parcouru les quatre pages d'un autre et son opinion était faite.

Philippe haussa légèrement les épaules, et dit :

— Eh bien, c'est sûr.

— Ah ! fit simplement Rex.

C'est tout ce qu'ils dirent jusqu'à Paumanock. Ils n'avaient rien à dire : les idées de Philippe n'étaient pas plus claires qu'auparavant ; il n'était que morne, accablé ; Tintagel, de même ; ils respectaient mutuellement leur

peine vague. Philippe s'inquiétait de ne sentir aucune souffrance aiguë, et cet engourdissement de son cœur lui faisait honte secrètement. Mais il se disait :

« C'est ce soir, quand je serai rentré dans ma chambre avec Rex, que j'aurai vraiment du chagrin, un chagrin humain. Je pleurerai peut-être, nous pleurerons, et alors ce sera le grand déchirement. »

Il n'appréhendait pas le dîner, qui se passa en effet comme le lunch, sans que personne fît allusion aux événements d'outre-mer ; mais après dîner, lorsque Rex et Philippe furent seuls, il n'y eut pas entre eux de scène dramatique, parce que Philippe tombait de sommeil, se mit au lit et s'endormit aussitôt.

Et il n'y eut rien non plus le lendemain matin, parce que, dès son réveil, voyant Tintagel debout, habillé, près de son lit, il essaya de sourire et murmura :

— Est-ce que vous êtes resté là toute la nuit à me veiller, Rex ?

Mais Rex, muet, très grave, lui tendait une dépêche qui venait d'arriver.

— Ah !... fit-il, en baissant les yeux.

Il la prit, l'ouvrit. Elle était, comme il pensait bien, d'André Jugon. Il releva les yeux. Ils se regardèrent.

— Oui, dit Philippe, je dois partir à l'instant même.

Il sauta à bas du lit. Il n'avait que le temps de faire sa malle. Ils y jetèrent, pêle-mêle, les vêtements, le linge, et des objets dont ils n'auraient su dire : « Ceci est à vous, ceci est à moi. » Comme le jour qu'ils avaient déménagé de la Mitre ! Où était leur gaîté de ce jour-là ? Philippe courut chez Florence, moins pour lui dire adieu que pour régler le compte. Il entra chez Swan et chez Billee. Les deux petits comprenaient qu'il allait sans doute se battre et le regardaient avec une admiration étonnée. Il serra la main d'Ashley Bell presque sans émotion, comme si Ashley Bell n'eût pas été son grand camarade et son maître pour la vie et pour l'éternité. Seul, Rex Tintagel l'accompagna jusqu'à la gare, mais ne s'avisa pas qu'il aurait pu l'accompagner jusqu'à Londres.

— Ah ! mon Dieu ! dit Philippe, j'ai oublié sur la table le manuscrit d'*Abijah*. S'il vous plaît, vous le rendrez à miss Florence.

— Oui, dit Rex.

Ils étaient arrivés à la dernière minute, le train allait partir, ils se dirent à peine adieu. Philippe était dans un véritable état de stupeur. Il n'essayait même pas de penser à la guerre, de s'exalter. Il ne pensait pas non plus à tout ce qu'il venait de quitter — pour jamais. Il n'était seulement pas capable de pencher sa tête à la portière et de regarder fuir cette campagne qu'il avait si chèrement aimée, son paradis, son

paradis perdu ! Il était dans un coin, il ne faisait aucun mouvement. À Londres, il alla de Paddington à Charing-Cross, et il se trouva de nouveau dans un train, dans un coin, immobile, stupide.

Il eut faim, prit un peu de thé, de cake. Il passa du train dans le bateau. La traversée fut calme. Il dormit un peu, et se réveilla au moment de débarquer à Calais. Il ne reprit vraiment conscience que pendant qu'il faisait les cent pas sur le quai de la gare, le long du train de Paris, en attendant le départ. Il conçut alors une de ces idées spontanées et soudaines que rien ne justifie, mais dont l'origine même est obscure, et qui s'imposent à l'esprit avec plus d'autorité que les déductions d'une logique rigoureuse ou les jugements lentement mûris : le titre de la certitude qu'elles suggèrent est une sorte de bon plaisir, et elles semblent irréfutables parce qu'on ne songe pas à les discuter. Subitement, il parut à Philippe Lefebvre que toutes les difficultés étaient aplanies et que la guerre n'aurait pas lieu. Il ne lisait pas la guerre prochaine sur le visage des voyageurs qui allaient et venaient autour de lui, ni sur le visage muet des choses. Il ne croyait plus, il ne pouvait plus croire à la guerre, il s'assurait qu'elle ne serait point. Il ressentit la même angoisse qu'il aurait justement dû éprouver, si une preuve de fait, ou morale, lui eût été au con-

traire donnée que la guerre serait. Il fut atterré : le train allait partir, il oubliait de remonter dans son wagon. Un employé l'y poussa. La secousse du départ le fit tomber assis à sa place. Il vit ses compagnons de route lire les journaux du matin, qui arrivent à Calais environ cette heure-là. Il le savait. Son premier soin aurait dû être de courir à la bibliothèque de la gare et de les acheter. Comment n'y avait-il pas songé? Et quel supplice! Il voyait les autres lire ces nouvelles, qu'il attendait! Mais il était encore si engourdi qu'il en souffrit à peine. Il patienta ; et quand un des voyageurs, ayant fini une de ces feuilles, la rejeta sur la banquette, il tendit la main presque timidement, il murmura :

— Vous permettez?

L'autre fit un signe d'assentiment. Alors il saisit le journal, et ses yeux trouvèrent d'emblée, sans la chercher, la dépêche ; la dépêche qui annonçait que le commissaire indûment arrêté par les Allemands venait d'être relâché, que toutes les satisfactions demandées par le gouvernement français étaient accordées, que l'incident n'aurait aucune suite.

Il comprit le sens profond et mystérieux du mot « désastre », l'accent terrible de ces deux syllabes, leur fracas sans écho, leur chute muette. Ainsi, c'est pour cela qu'il avait écourté, interrompu brusquement la plus heureuse période et la plus riante de sa vie, pour

cela, pour rien ! Évidemment, puisqu'il n'était plus forcé par un devoir de rentrer à Paris, il pouvait descendre du train à la première station, à Amiens, repartir par le premier train, pour Calais, pour Londres, pour Oxford. Évidemment. Cet enfantillage, ce caprice d'enfant gâté, c'était la sagesse. Mais il sentit qu'il ne serait pas sage, qu'il irait droit à Paris, chez lui : ce qui est fini ne peut se recommencer. Il sentit qu'il avait quitté Oxford tout de bon, qu'il n'y retournerait jamais, oh ! non, jamais il n'aurait le cœur d'y retourner.

Dieu ! être parti ainsi, sans larmes, presque sans tristesse ! Avoir escamoté les adieux, comme les lâches qui ont peur de souffrir ! Il savait bien que ce n'était pas sa faute. Il n'avait pas peur de souffrir, lui : il aurait voulu souffrir à proportion du bien qu'il perdait, et jouir de se mortifier, et s'arracher, mais non pas fuir !... Et puis ce dénouement brusqué n'était plus en harmonie avec le reste : alors ce qui avait été si beau ne lui laisserait donc qu'un souvenir imparfait, à jamais inachevé ?

Il eut un accès de colère. Il ne tenait plus en place, il allait, il venait, il étouffait au fond de sa gorge des cris... Il se gourmanda, comme au temps de son enfance, quand il avait des insomnies et qu'il se disait : « Si je pouvais seulement me tenir tranquille une minute, je m'endormirais tout de suite. » De même, il

s'obligea de se rasseoir et de lire. Il ouvrit son sac... Oh!... le désordre des choses lui rappela les gestes maladroits et désolés de Tintagel, les larmes lui vinrent aux yeux. Il retrouva le volume de Platon, celui où était *Phèdre,* qu'il avait lu hier matin... Hier matin! il aurait juré que c'était l'autre mois, l'autre année. Hier matin! A aucun prix il n'aurait voulu relire l'allégorie du cheval noir et du cheval blanc. Mais le livre s'ouvrit de lui-même à la page qu'il avait lue, en quittant Paris, en allant là-bas.

« ... Détournons-nous de ce côté, suivons le cours de l'Ilissus ; puis, où il nous plaira, pour nous reposer asseyons-nous. — C'est une chance que je sois nu-pieds! Car toi, tu l'es toujours. Nous allons pouvoir marcher dans l'eau et nous mouiller les pieds, cela n'est pas désagréable à cette heure du jour et de l'année... Vois-tu ce grand platane? Là, il y a de l'ombre, une brise modérée, et de l'herbe pour nous asseoir ou, si nous aimons mieux, pour nous étendre... — La source est froide, l'air est tout chargé de parfum, l'été strident vibre dans la chanson des cigales. »

Cette prose divine, jadis, lui avait fait pressentir, et lui rappelait maintenant, les grandes prairies, les ormes séculaires de Christ-Church, et l'Isis, et le Cherwell, et les retraites sacrées de la Mésopotamie. Cette prose cadencée le balançait pour ainsi dire entre le souvenir de

ses désirs d'alors et ses regrets inutiles d'aujourd'hui. Philippe, en la récitant à voix basse, croyait voir Phèdre nu-pieds dans l'eau, il croyait l'entendre lire à Socrate le discours de Lysias sur l'amour, et Socrate ironiquement le réfuter; il croyait voir et entendre, à l'ombre d'un autre arbre, Ashley Bell, « qui annonçait aussi l'amour mais non la paix ». Il voyait, à l'écart, le sombre Lembach, et l'insouciant Billee Liphook qui jouait, et sur la berge lord Swanage mollement étendu, penché vers le fleuve au point que ses abondants cheveux pâles et moirés retombaient sur son visage, occupé à se mirer comme un Narcisse dans l'onde que sans la troubler effleurait le bout de ses doigts; il voyait Rex Tintagel debout à l'avant de la barque, armé d'une longue perche, et d'un geste lent et fort l'appuyant au fond de l'eau.

Et il pleurait. Quand il y prit garde, il eut honte et s'essuya les yeux à la dérobée. Ce qui le consola un peu fut de penser que l'heure de son arrivée ne pouvait être soupçonnée de personne. André lui-même ne devait pas compter qu'il revînt si tôt. Il se dit : « Personne ne viendra au-devant de moi », et il savoura l'âpre joie d'être seul au monde. Cependant, à l'arrivée, par excès de prudence, il se perdit dans la foule. Il ne fit aucune rencontre, ni sur le quai, ni aux bagages. Il poussa un soupir de soulage-

ment quand il fut dans le fiacre en sûreté, seul, seul avec sa grande douleur enfantine, seul au monde, mais fort.

Cette force l'abandonna quand il rentra chez lui. Sa maison, qui pourtant, naguère, lui avait plu, qu'il avait choisie entre toutes les autres, l'appartement qu'il avait arrangé lui-même et qui était un moment de son goût, enfin tout ce décor, qui était un de ses états d'âme, mais ancien et à présent aboli, lui inspira de l'horreur. Il crut d'abord qu'il ne pourrait pas rester ici, même cette nuit, qu'il irait coucher à l'hôtel. Les prétextes ne lui manquaient pas. Il n'avait pas de domestique, il avait dû ouvrir lui-même les volets, tous les meubles étaient recouverts de housses, le logis semblait inhabitable... Ce fut précisément cette incommodité qui l'y retint. Il était ici parmi la dévastation et la mort, dans la vraie solitude, tête à tête avec un autre Philippe Lefebvre qui n'était plus, et qu'il ne regrettait même pas. Aimait-il davantage le Philippe Lefebvre d'aujourd'hui? Du moins il les comparait; il ne voulait presque pas admettre de ressemblances entre ce mort et ce vivant morne; il voulait que la parole d'Ashley Bell, l'air d'Oxford, l'amitié de Rex Tintagel l'eussent entièrement transformé. En si peu de jours! Trop peu de jours! Il sentit de nouveau, cruellement, la douleur et la colère de ce départ prématuré, absurde, — irrépa-

rable, la pauvreté, d'ailleurs tragique, de ce dernier acte d'une pièce qui avait été jusqu'à hier matin — hier matin! — une parfaite et ravissante féerie.

Comme il avait des instincts d'ordre bourgeois, il entreprit, malgré sa préoccupation, de défaire ses malles. Mais le désordre où justement il les trouva, lui remit devant les yeux la scène suprême de ce matin, la bonne volonté, la maladresse incroyable de Rex dès qu'il s'agissait de ranger du linge et de plier des vêtements. Pour imiter Rex, il jeta tous ses effets pêle-mêle encore dans les armoires. Il les chérissait pourtant et il les respectait, ces choses maintenant usées, fripées par le voyage, qu'il avait portées là-bas, et qui étaient pour lui des souvenirs, presque des reliques.

Hélas! c'était ses seuls souvenirs. Il n'avait pu acheter aucun de ces bibelots d'argenterie, qu'il aimait de regarder le soir aux lumières dans les boutiques étincelantes de High-Street et de Carfax. Il n'avait que sa pipe brasenose, achetée le premier soir, quelques photographies, du Sheldonian, de Magdalen, de l'Addison Walk; et une seule photographie de Rex, où ils étaient tous, même Lembach, autour d'Ashley Bell. Il n'avait pas d'autre portrait d'Ashley Bell, sauf à la première page des *Voix de la Mer, de la Ville et de la Forêt*.

Il prit le volume des *Voix*, le posa sur une

table, et les photographies auprès. Alors il osa lever les yeux et regarder autour de lui, espérant que peut-être il avait réussi à changer l'aspect de cette pièce. Non, il n'avait rien changé. Elle lui paraissait toujours hostile, haïssable. Il la haïssait toute, et chaque détail en particulier; plus que tout le reste cette cheminée monumentale, de château, décorée, à mi-hauteur, de la salamandre, au fronton, du porc-épic, et dont la pierre grise était égayée par des écussons peints d'azur, de gueules, de sinople, d'argent et or, qui figuraient les armoiries de familles inconnues.

Mais la vue de ces écussons lui rappela qu'il avait aussi acheté un jour les armoiries de tous les collèges. Il trembla de les avoir perdues, fouilla jusqu'au fond de sa malle qui n'était pas encore vidée. Il les retrouva. Il alla prendre dans la pièce voisine un marteau, des clous, et cloua les écussons vénérables des collèges sur ces blasons de fantaisie. Quand il eut fini cette besogne, il regarda autour de lui encore, et il se sentit un peu moins exilé.

Alors, il bourra sa pipe brasenose de tabac anglais qui lui restait, et il se mit à fumer en face de sa cheminée aux armes d'Oxford. Il avait laissé entr'ouverte la porte de la chambre où il était allé chercher tout à l'heure le marteau et les clous. Il parlait à demi-voix, comme s'il n'eût pas été seul. Et de temps en temps, il se

taisait ; il tournait la tête vers cette porte entre-bâillée, parce qu'il espérait toujours qu'il allait entendre, sans le voir, Rex Tintagel lui dire :

— Pourquoi vous taisez-vous, Philippe? Je ne dors pas, je vous écoute.

Oxford ...

Paris, décembre 1914-mai 1915.

TABLE

Impr. A. Lemerre, 6, rue des Bergers, Paris.